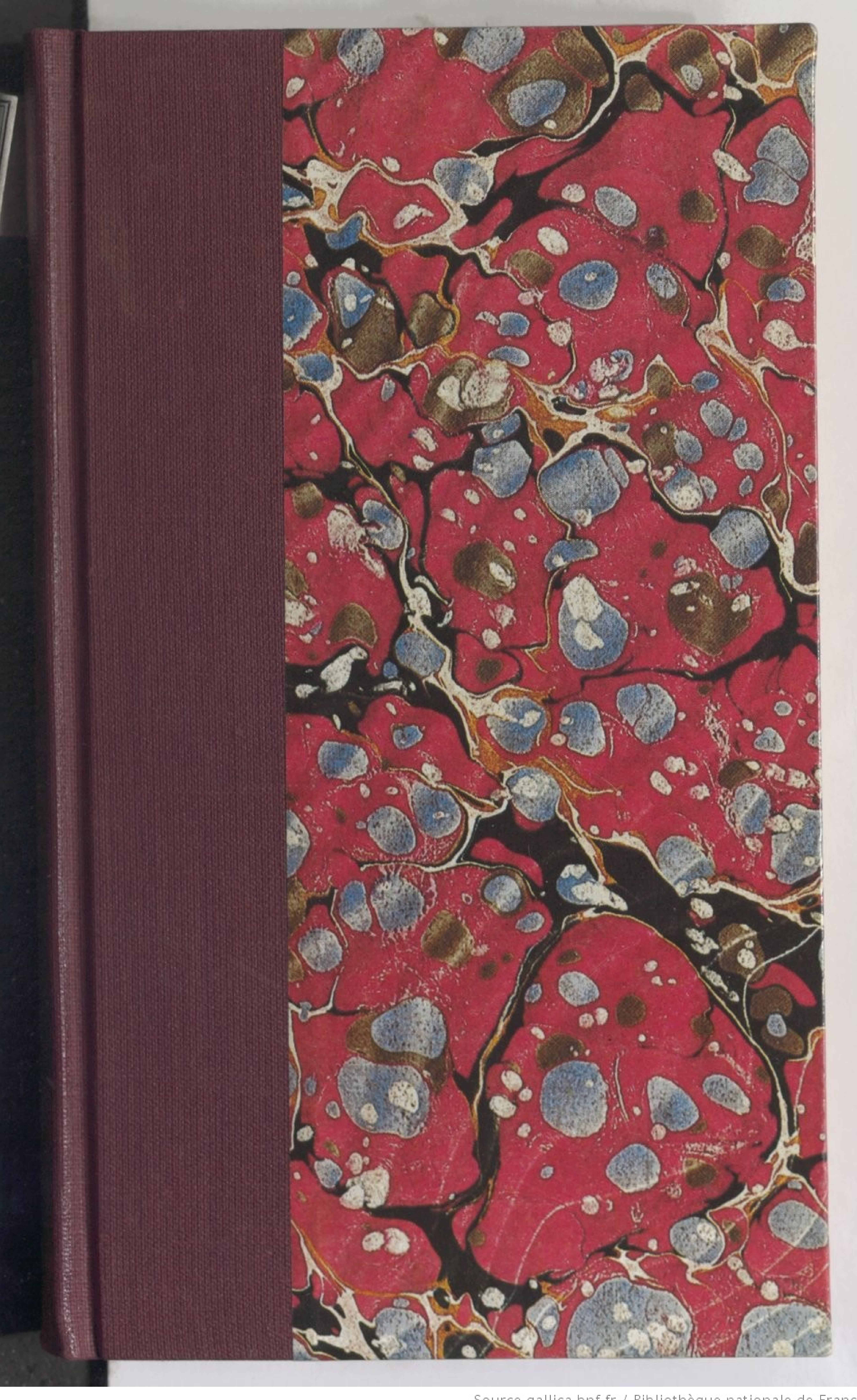
La Nouvelle Arcadie, ou L'intérieur de deux familles , par Auguste Lafontaine, traduit de l'allemand par L. F*** [Louis [...]



Lafontaine, August (1758-1831). La Nouvelle Arcadie, ou L'intérieur de deux familles , par Auguste Lafontaine, traduit de l'allemand par L. F*** [Louis Fuchs]. Nouvelle édition. 1829.





LA NOUVELLE

ARCADIE.

IV.

LA NOUVELLE
ARCADIE,

OU

L'INTÉRIEUR
DE DEUX FAMILLES.

PAR AUGUSTE LAFONTAINE.

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR L. F***.

TOME QUATRIÈME.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,
CHEZ J.-G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue du Colombier, nº 21;
et Palais-Royal, galerie d'Orléans, nº 13.
1829.

LA NOUVELLE

ARCADIE.

L'ÉMIGRATION.

A CETTE époque, le capitaine devint taciturne. On vit que c'était lui qui était le plus affecté de ce départ. Les autres parlaient davantage des incommodités du nouveau domicile. « Qu'y a-t-il donc, mon vieux ami? dit Solms au capitaine. Tu as toujours été le plus courageux de nous tous. Secoue tout cet or terrestre qui entoure ton cœur.

« — De l'or! cet or méprisable! Solms. Je croyais être mieux connu de toi; mais, vois-tu, je ne puis arracher mon cœur de cette enceinte. (Il fit avec les deux mains un mouvement autour de lui...) C'est singulier! mais cela

m'est déjà arrivé souvent; tiens, chaque arbre sous lequel j'étais assis ici, me semble avoir un cœur sensible dans lequel le mien devrait s'épancher comme dans celui d'un ami. Dans l'agitation de l'air, je trouve un génie bienfaisant; ce n'est point le bruit des feuilles que j'entends, mais c'est la voix plaintive des derniers adieux qui me perce le cœur. Solms, je t'en prie, ne ris point; mais aie pitié de moi : tout ici me retient; ce séjour s'est attaché à mon cœur comme du lierre, et a jeté des racines invisibles dans tout mon être. Je sais que je ne m'arracherai de ce rocher que le cœur saignant. Pourquoi mon cœur est-il si sensible? pourquoi? Vois cet arbre, c'est moi qui l'ai planté; ce siége de gazon, ce sont mes mains qui l'ont formé; vois cette grotte dans le rocher, je l'avais destinée pour... mon tombeau. Partout, dusses-tu me conduire dans un palais resplendissant d'or, dans un paradis, je me trouverai comme lorsque je pris

terre pour la première fois dans le Levant, et que je vis les Turcs à longues barbes, avec leur air sérieux, leur démarche mesurée, leurs amples vêtemens, leurs hauts turbans, les maisons sans fenêtres, les rues non pavées, les sociétés sans femmes, sans mouvement, sans conversation. J'en frémis; car alors seulement je me trouvai au milieu d'étrangers, dans un monde inconnu. Autant m'en arrivera partout où tu me conduiras. »

Solms secoua la tête; mais le capitaine continua avec attendrissement : « Vois cette maison, notre maison; je pourrais dire, Solms, que ce n'est point une maison, que c'est un temple, un sanctuaire; car jamais dans l'enceinte de ces murs, il ne s'est commis un crime, jamais; les voix seules de l'amitié, de la confiance, de la bonté, de la compassion, ont rempli ces appartemens. Tout cela n'est-il rien, rien du tout? Ta fille n'éprouve-t-elle pas

les mêmes sentimens? Il me semble que tout notre malheur est de quitter Abendstedt.

« — N'ai-je pas voulu, Frantz, que tu le conservasses?

« — Solms, Solms, tu ne m'entends pas du tout. Je ne pouvais le conserver par les raisons que tu sais; n'en parlons plus. »

Ils se turent, car Solms n'entendait point le capitaine, qui était devenu faible et sensible comme un enfant. Dans les derniers jours, il se plaignait même de la cruauté du sort. « Avons-nous donc mangé du fruit défendu pour être chassés de notre paradis? » Ils allèrent, Augustine et lui, faire leurs adieux à chaque arbre, à chaque bosquet, à chaque ruisseau. « Je suis faible comme une femme, » disait le capitaine lorsqu'il se croisait avec Augustine; mais il ne pouvait se soustraire à ces sentimens tendres et douloureux.

Il ne prenait part à rien. Solms et la

femme du capitaine soignèrent les préparatifs du départ, la vente des meubles superflus ou trop précieux; et enfin l'heure du départ sonna. Les adieux au château furent courts, froids et polis. Le général n'y était plus. Adèle vint encore la dernière matinée chez eux. Le capitaine était fortement attendri. Il ne s'était jamais beaucoup inquiété d'Adèle; mais alors il la serra dans ses bras, pressa ses mains dans les siennes, et se promena encore une fois avec elle dans tous les alentours de la maison. Elle lui parut être le génie de la contrée, et en elle il prit congé de son paradis.

Les deux voitures étaient prêtes. Le capitaine approcha de sa femme d'un air triste; elle prit courageusement sa main, et lui dit ce passage du *Paradis perdu* :

« Guide mes pas; partir avec toi, c'est comme rester « dans ces lieux : y rester sans toi, ce serait comme « être forcée à les abandonner. Je trouve en toi seul « tous les objets, tous les lieux qui sont sous le ciel. »

Elle prononça ces mots avec le sourire magnanime de la plus ferme résignation. Pour lui, tous les muscles de son visage se tendirent, son œil s'éclaircit, sa démarche devint plus assurée, son maintien plus fier. Il dit d'une voix ferme : « Guide mes pas ! » Et prenant sa femme, il jeta ses regards sur les autres. « Dirige mes pas, guide infaillible ! le chemin où tu me conduis est celui qui mène au paradis. »

Toute sa douleur était passée, toute sa tristesse évanouie. Il se montra empressé comme les autres. Augustine, voyant le changement qui s'était opéré en lui, se jeta dans les bras du capitaine, dans ceux de son mari. « Oui ! dit-elle avec enthousiasme, le chemin que nous allons faire, que je vais faire avec votre amour, dans vos bras, est le chemin d'un nouveau paradis. Oui, vous êtes tout pour moi, tout sur la terre. Partons, partons; dans quelque lieu que nous conduise la main de Dieu,

notre amour, nos prières, notre croyance en feront un paradis. »

Ils étaient tous enthousiasmés, même le vieux Solms, qui se mêla à leurs embrassemens, et fit retentir sa voix joyeuse. Après s'être ainsi embrassés, ils montèrent en voiture, et partirent gaîment. Adèle était restée dans l'appartement qu'ils venaient de quitter, toute seule, et tellement remplie de douleur, d'espérance, d'amitié et de contentement, qu'elle tomba à genoux, en adressant à Dieu ces mots : « O mon Dieu ! laissez-moi, tant que je vivrai, participer aux élans de ces nobles cœurs. Oh ! jamais je ne vous oublierai ! Hélas ! tout Abendstedt pensera à vous douloureusement, et supportera avec peine votre séparation. » Un domestique vint pour la chercher. Elle dit avec émotion : « Je quitte à jamais un paradis, mais je n'en retrouverai point un autre. Elle passa tristement toute la journée en versant de douces larmes, et poussant de

profonds soupirs, dans une pieuse espérance de revoir bientôt, de revoir à jamais ces bonnes gens qu'elle aimait avec tant d'ardeur.

La famille Frantz arriva, après un heureux voyage, à son nouveau domicile; c'était une petite ville sombre, où il n'y avait que de mauvaises maisons, à peine un village; ou plutôt ce séjour n'était pas même aussi clair et aussi agréable qu'un village. Les fenêtres s'ouvrirent, et ce fut avec une curiosité marquée qu'on regarda arriver la nouvelle famille. Ils parvinrent devant leur maison, qui était l'une des meilleures de l'endroit. A la descente de voiture, la maison ne fut saluée d'aucun regard amical, excepté par le capitaine et par Augustine, qui s'arrêtèrent un instant pour la considérer. Aussitôt ils parcoururent les appartemens; mais Léopold, Julie et Francisca restèrent sur le seuil de la porte, sans y entrer, et secouèrent tranquillement la tête sans rien

dire. Augustine trouva tout fort bien, quoique petit. La vue des croisées lui plut, quoique donnant sur une rase campagne d'un côté, et de l'autre sur les tristes maisons de l'endroit.

« Nous n'aurons pas de peine, mon père, dit-elle en souriant au capitaine, à devenir heureux ici, et à retrouver ici notre paradis.

« — Ce paradis, chère Augustine, est dans notre cœur, si nous le voulons. Nous ne sommes point dans un palais, il est vrai, mais au moins la maison est commode; les murs ne sont point tapissés; mais, si nous le désirons, Léopold pourra les peindre; les appartemens sont un peu bas, mais il faut nous élever d'autant plus; les meubles sont, à la vérité, chétifs; mais remplissons nos appartemens, toute la maison, notre vie entière, des objets les plus précieux, d'heureux instans. Tout cela ne put dissiper sur le front de sa femme, de sa fille et de Léopold, un certain

nuage qui approchait du mépris avec lequel ils considéraient et touchaient tout ce qui était dans la maison.

« Laisse-les faire, Frantz, dit Solms; ils s'y accoutumeront. Laisse-les faire, et pense avec quel attendrissement tu pris congé de chaque arbre.

« — Oh! j'y pense; c'était autre chose, c'était attachement; mais ceci est haine, mépris, et, morbleu! je ne veux pas les laisser faire; ils ne doivent pas seulement s'accoutumer, ils doivent se vaincre; ils doivent écouter la raison. »

Dès lors il les observa; et sitôt qu'il surprenait l'un ou l'autre se permettant quelque mot de mépris sur leur situation actuelle, il les sermonnait si vigoureusement, qu'ils promirent de se corriger. « Tiens, disait-il, je préférerais faire encore une fois naufrage à Heilige-Land, et voir, morbleu! la barre écumante devant moi à la longueur d'un câble, que de voir, ma chère Ju-

lie, ton visage plein de mépris, ton œil contraint et ta bouche retirée. Je préférerais entendre les juremens des matelots, les mugissemens des vagues battues par la tempête, plutôt que ta voix langoureuse qui chasse de la maison l'esprit de paix qui a toujours résidé avec nous. Que diable te manque-t-il donc? Ne trouves-tu pas les chaises de merisier aussi commodes que celles d'acajou? La circulation de ton sang n'est-elle pas aussi libre sous un habit de lin que sous une robe de soie couverte de broderies? Tu as, ma chère Julie, quelques grandes vertus; c'est ce que personne ne peut mieux savoir que moi; un courage invincible dans le malheur, une fermeté inébranlable contre l'oppression. Tu pourrais sourire à ton meurtrier; tu pourrais, s'il le fallait, comme un homme, marcher contre ton ennemi. Tu es d'un caractère résolu, que la chute de l'univers n'épouvanterait pas. Personne ne peut dire

le contraire, Julie; mais malheureusement tout cela n'est que de l'or en barre, de gros billets de banque, tandis qu'ici il faut de petit argent, de la monnaie de vertus, et c'est là ce qui te manque. Tu ne peux, par exemple, regarder à travers ces vîtres rondes sans que ta figure s'alonge. Tu pourrais soulever un quintal de malheur; mais s'il te le fallait soulever par onces, tu perdrais patience, ma bonne Julie, et c'est précisément le cas où nous nous trouvons. Tu pourrais, comme Arria, te percer le sein d'un poignard, et dire: « Cela ne fait pas souffrir; » mais tu ne peux supporter les épines du malheur, qui te piquent les doigts. Je te prie, Julie, que nous mangions notre pain en paix. Tu sais réciter de belles tirades de Milton, ma Julie, et les réciter à propos. N'avons-nous pas autant que nos premiers parens, et même plus encore? Ne pouvons-nous pas dire comme eux: « Nous sommes heureux

« par le secours que nous nous prêtons « mutuellement, et par notre amour mu- « tuel. Dieu a composé lui-même les « élémens de tout notre bonheur. »

« O Julie! continua-t-il avec attendrissement, te faut-il plus que de l'amour, de la fidélité? »

Le cœur de Julie se brisa; elle embrassa son mari, pressa tendrement sa main, sourit; et il fut certain que désormais il ne verrait plus un visage triste, et n'entendrait plus de voix plaintive. Le repos revint ainsi que la paix. Ils étaient, avec leurs vitres rondes, aussi heureux qu'à Abendstedt avec les carreaux de cristal. L'habillement de herrnhoutoise, auquel elle avait donné une coupe plus mondaine, allait à merveille à Augustine; si bien que Julie et Francisca suivirent cette mode économique. Après que quelques mois furent écoulés, on ne regretta plus rien d'Abendstedt, que la belle vue, la riante contrée et les beaux jardins. Ils se trou-

vèrent aussi heureux qu'auparavant. « Notre vie, disait le capitaine, ne nous présente-t-elle pas la perspective la plus agréable ? »

Ils avaient même trouvé là de bien bonnes gens, le pasteur et le bourgmestre, que l'on pouvait fréquenter avec au moins autant de plaisir que les habitans du château, en exceptant toutefois Adèle et le général.

Deux mois après leur arrivée, la famille étant à table sous un berceau de chèvre-feuille, célébrait l'anniversaire de la naissance de Francisca, lorsque tout à coup entrèrent, en poussant un cri de joie, Oreste et Pylade, mais point en uniforme. La joie devint générale. Le capitaine, qui voulait à toute force se lever pour se jeter dans les bras de ses enfans, renversa la table, et poussa tout le monde de côté pour arriver à l'entrée. Francisca avait instruit son frère du malheur qui leur était arrivé, et du changement de domicile.

Oreste avait secoué cent fois la tête, et dit sérieusement : « Je sais que mon père leur a fait des offres pour rester à Abendstedt, et je ne sais pas pourquoi ils en sont partis. Il y a certainement quelque chose là-dessous ; nous ferons bien.....

« — D'y aller, dit Pylade, mais sans que ton père le sache. » Ils prirent un congé d'un mois, et les voilà arrivés dans les bras de leur famille. « Sortez la table, dit le capitaine, afin que nous puissions tous nous y asseoir. » Solms fit voir quelques carrés de choux qui l'empêchaient. « Morbleu! s'écria le capitaine, c'est cependant cruel, si dans son plaisir on ne peut pas seulement fouler quelques choux. — A quoi bon? demanda Oreste ; laissez seulement Pylade près de sa bonne mère, moi je m'arrangerai sur ce banc avec Francisca. » Ils s'assirent tous deux sur un petit banc, et furent obligés de bien se serrer pour que chacun y eût place.

Solms alla chercher encore une bou-

teille de vin et deux verres. Augustine, parlant bas à Pylade, lui demanda compte de tout ce qui lui était arrivé. Cette bonne mère ayant à ses côtés son fils, dont le visage annonçait la santé et l'innocence, était si heureuse, qu'elle ne le comprit point lorsqu'il lui demanda : « Hé bien, ma chère mère, vous avez du chagrin ! — Moi, du chagrin ! reprit-elle en élevant un regard joyeux vers le ciel, lorsque tu es à mes côtés ! »

Le capitaine commença à raconter à Pylade tous ses malheurs, tandis qu'Oreste apprit de sa voisine qu'on célébrait l'anniversaire de sa naissance. Il but à sa santé, et porta le toast : « A un amour éternel, qui donne et reçoit tout ! » Il ne pensait qu'à l'instant où il serait maître de ses actions, de sa fortune, pour pouvoir remettre ses amis en possession d'Abendstedt. Son cœur était extrêmement oppressé. Ce petit soin pour le carré de choux lui avait fait voir combien ses amis étaient pauvres. Il présuma

que le capitaine avait refusé les secours de son père, et pensa, avec peine et inquiétude, que le capitaine pourrait aussi un jour refuser les siens; c'est ce qui lui fit porter à Francisca cette santé. Il prononça les mots : *A un amour éternel, qui donne et reçoit tout,* avec tant de solennité, et en les prononçant jeta des regards si brûlans sur Francisca, autour de laquelle il avait passé son bras pour la soutenir, tant le banc était étroit, que la jeune fille, qui ne connaissait point ses pensées, en rougit, et n'approcha son verre du sien qu'en tremblant. « Songez bien, Francisca, dit Oreste, à ce que vous m'avez promis en cet instant, en ce jour, le seizième anniversaire de votre naissance; songez-y bien; il viendra un jour où je vous sommerai de remplir votre promesse. »

Francisca rougit encore davantage; elle baissa les yeux, et sentit pour la première fois naître dans son cœur innocent une douce inquiétude. Il fallut

qu'elle lui donnât la main pour ratifier sa promesse : elle la donna, mais en tremblant; son visage était en feu. Oreste regarda cette jeune fille, qui, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, était assise à ses côtés. Elle était parée ce jour-là, mais toute sa parure ne consistait qu'en une simple robe blanche, une fleur dans ses beaux cheveux bruns, un bouton de rose sur son sein virginal. Mais de son grand œil bleu que couvraient de longues paupières, partaient des traits de flamme qui pénétrèrent insensiblement dans le cœur d'Oreste. En voyant la rougeur de son beau visage, il sentit pour la première fois que Francisca n'était point sa sœur : il la tint dans ses bras en tremblant; son cœur était dans une grande agitation, mais il ne pouvait se rendre compte de ce qu'il sentait. Francisca se leva, et sortit pour un instant. Il s'en aperçut avec plaisir; mais l'instant après, il eût voulu la revoir à ses côtés. Il se trouvait tout

changé : un nouvel esprit remplit son cœur ; son âme fut attendrie ; une douce larme brillait dans son œil. Il éleva les yeux lorsqu'elle passa devant lui, et des yeux il la suivait partout. Sa démarche légère, sa taille svelte lui parurent ce qu'il eût encore vu de plus beau. Elle revint, et il n'eut pas le courage de la regarder. Il s'était couché inquiet, il se leva plus tranquille ; mais son cœur était plein d'un tendre désir. Le premier rayon du soleil trouva Francisca au jardin ; sa voix avait éveillé Oreste, cette voix répétée dans son cœur par mille échos enchanteurs. Il ouvrit sa fenêtre. Le même trouble régnait dans le cœur de Francisca, mais dans son cœur seulement, car on ne voyait sur son visage que la plus grande sérénité... ; elle était femme... Elle regarda en haut avec ce sourire animé, que son père nommait *l'aliment de l'amour*. « Les sourires sont l'aliment de l'amour, » disait-il lorsque Francisca ou sa mère souriait.

Francisca demanda à Oreste s'il était encore aussi matinal qu'autrefois. D'un saut il fut en bas auprès d'elle. Qui avait appris à l'innocente Francisca la coquetterie du sourire, des regards dérobés, enflammés, et cependant si innocens? qui lui avait appris à presser la main d'Oreste imperceptiblement, comme par hasard? pourquoi sa mise fut-elle ce jour-là si attrayante? pourquoi était-elle plus légère, plus animée, plus tendre que jamais? Le capitaine eût dit que l'amour a encore d'autres alimens que le sourire. Pourquoi conduisit-elle son timide berger, qui aurait plutôt touché un serpent que sa main, par le chemin du fossé où il fallait qu'il lui donnât la main pour l'aider à monter?

Ce n'étaient plus un frère et une sœur qui parcouraient ensemble les champs fleuris. Elle marcha légèrement à ses côtés, en souriant et causant, cueillit par-ci par-là un bluet qu'elle joignit au bouton de rose qui ornait son sein agité

par l'inquiétude, les désirs et l'émotion d'un premier amour. Il marchait à côté d'elle, avec un visage enflammé, des yeux rayonnans, et dans un silence expressif.

Elle le mena traîtreusement, et cependant bien innocemment, car elle ne savait elle-même comment cela se faisait, à un ruisseau qu'il fallait passer sur quelques pierres. Elle lui tendit une main, de l'autre elle souleva sa robe pour voir ou elle placerait ses pieds; il vit un petit pied passer d'une pierre à l'autre, et il eût toujours voulu la voir ainsi. Il tint avec assurance sa main dans les siennes, s'arrêta devant elle, et contempla son œil bleu, qui pressentant le bonheur, se couvrit lentement de sa paupière. Il la vit, son sein se gonfla, son âme s'émut; il pressa sa main contre son cœur agité, jeta encore un regard sur elle, et se tut; un soupir échappa de ses lèvres, un autre de celles de Francisca, dont les joues se couvrirent d'un rouge foncé. Les bluets placés sur son sein s'élevaient et

redescendaient précipitamment; sa main trembla : tous deux retournèrent à la maison en silence, et par le chemin le plus court.

A la porte il dit : Francisca! elle répondit : Oreste! tous deux avec l'accent de l'amour. Et le capitaine s'écria : Les voici!

La contrée ne lui plaît pas, dit Francisca avec un sourire embarrassé.

« — Pas du tout! dit Oreste; je n'ai jamais vu de contrée moins agréable et moins fertile que celle-ci.

« — Tu t'es moquée de lui, Francisca, dit le capitaine : cette folle l'aura sûrement mené dans les sables.

« — Ta sœur, dit Oreste bien dix fois dans ce jour, à Pylade, (auparavant il avait toujours dit notre sœur); ta sœur, dit-il...; » mais il n'acheva point; et Pylade n'y fit pas attention : il était heureux dans les bras de sa mère.

Le capitaine vit sa Francisca qui montait et descendait les escaliers, non en

marchant, mais en dansant; elle voltigeait : son pied effleurait à peine la surface du plancher. Il vit sa figure rayonnante, entendit sa voix joyeuse, vit son heureuse impatience; elle planait sur les ailes de l'amour, de l'amour le plus heureux. Il lui dit : « Tu penseras à ton jour de naissance, Francisca ; » aussitôt la rougeur couvrit ses joues, son sein s'agita ; mais se maîtrisant de suite, elle répondit équivoquement : « J'y penserai, mon père, tant que je vivrai. » Il vit la rougeur, le trouble de sa fille; mais il pensa à ce jour d'effroi, de mort et d'amour où Julie était devenue sa femme; ce jour se retraça à son âme, comme une belle nuit sereine éclairée par la lune. Il conduisit sa femme au clavecin ; il fallut qu'elle lui jouât et chantât un ancien air anglais ; et cet homme de soixante-trois ans s'assit derrière elle pour accompagner de sa forte basse-taille quelques couplets.

Il était assis, la figure rayonnante, l'œil serein, et priait tout le monde d'é-

couter attentivement. On les entoura, et Julie chanta :

« Salut, amour conjugal! par toi les désirs adultères « ont été écartés de l'espèce humaine et relégués parmi « les bêtes. Par toi, toutes les affections qui unissent les « pères, les fils, les frères ont commencé à être con- « nues. »

A ces mots, le capitaine attira sur ses genoux sa fille et Oreste, qui étaient à ses côtés, et les serra contre son sein. Cette position et les larmes qu'il versait eussent fait comprendre à chacun les paroles qu'il chantait. Ils jetèrent tous deux leurs bras sur l'épaule du capitaine, leurs mains se rencontrèrent derrière son dos. Ce n'était pas leur faute si, dans cette situation, ils pensaient un peu plus à eux-mêmes qu'au capitaine. Julie continua :

« Ici l'amour se sert de ses flèches d'or; ici il fait bril- « ler son immortel flambeau, et agite ses ailes de pour- « pre. »

Quiconque eût observé Francisca et Oreste, aurait bien vu l'accomplisse-

ment des paroles que chantait Julie. Car les traits dorés de l'amour partaient de chacun de leurs regards; et son flambeau alluma la flamme sacrée dans leurs cœurs.

Leurs regards exprimaient l'amour le plus brûlant, le plus heureux; et aussi souvent que les mots: *Salut, amour conjugal*, qui étaient le refrain de la chanson, furent chantés, Francisca baissa les yeux, mais sa main pressa celle d'Oreste, qui chantait avec le capitaine; et ces mots portèrent dans le cœur de Francisca une douce agitation. Puis Julie chanta les époux heureux, unis par l'amour et l'hymen,

« Qui s'endorment au chant du rossignol et au milieu
« des plus doux embrassemens, tandis que le berceau
« sous lequel ils reposent les couvre en abondance de
« roses que chaque matin fait renaître. »

Bon capitaine! ces mots ne suffisent-ils point? Faut-il encore que tu les serres si près de ta poitrine, que leur haleine se confonde, que les lèvres d'Oreste

effleurent la joue brûlante de Francisca, qu'elle veut en vain cacher contre son sein? Bon capitaine! faut-il, lorsqu'ils se relèvent tous deux, que tu leur répètes encore une fois : *Hail wedded love?* Faut-il encore que tu ajoutes : « Queserait la vie sans cet amour? que serait la jeunesse sans cette sainte et précieuse passion qui entraîne irrésistiblement un sexe vers l'autre aussi étroitement, aussi étroitement que...

« — Qu'Oreste vers Francisca, dit la mère en badinant sur l'intime liaison des deux amans sur le sein de leur père.

« — Oui, dit-il en se levant tout à coup, et se débarrassant des deux amans, c'est là précisément qu'est tout le malheur. Vous riez de ma vivacité; mais c'est bien vrai; là où ce sacrement (car l'hymen, l'amour, est un sacrement; en cela je suis bon catholique), là, dis-je, où ce sacrement est bien observé; là où le mariage n'est point un marché d'avarice ni d'ambition, se trouve le vrai bonheur.

« Où l'homme doit-il donc chercher de vraies jouissances, si ce n'est dans le cœur d'une épouse adorée, fidèle, et dans les embrassemens de vertueux enfans ? C'est pour cela que je ne voudrais jamais contrarier le goût d'aucun de mes enfans. Ma foi, Francisca...; ne rougis point, ma fille, ton choix sera libre; tu n'aimeras point un méchant. Et si tu me présentes un jour un jeune homme qui t'aime, que tu aimes, je chanterai encore : *Hail wedded love!* et je pense qu'alors tu m'accompagneras. Francisca, tu vois tous ceux qui sont ici; ils sont tes témoins et les miens. Je laisse à ton choix une entière liberté. Prends cette bague d'or (il tira de son doigt son anneau nuptial), prends-la, ma fille, conserve-la; et si un jour tu rencontres un jeune homme digne de toi, donne-lui sans hésiter cette bague, et avec elle ton cœur, ton amour, ta fidélité : et que personne dès aujourd'hui ne demande compte à Francisca de cette bague. »

Tout le monde éclata de rire, à l'exception d'Oreste et de Francisca. La jeune fille debout, les yeux baissés, tenait en rougissant la bague entre ses doigts. Oreste aurait donné sa vie pour cette bague.

Le capitaine continua de parler; mais Francisca était sortie de l'appartement. Elle monta dans sa chambre, mit la bague sur une table, la considéra, et répandit des pleurs, sans savoir elle-même si c'était de peine ou de plaisir. Puis tout d'un coup elle la prit, l'enveloppa, et dit avec vivacité: « Personne ne l'aura. » Elle l'enferma, et se tranquillisa ainsi, quoiqu'elle sût très-bien qui devait l'avoir un jour pour qu'elle fût bien heureuse. Son père l'avait laissée avec tant de bonté maîtresse de son cœur! Il lui vint cependant à l'esprit que le père d'Oreste était général, était noble... Elle se rappela les idées du capitaine sur les mésalliances, et elle dit encore une fois: « Personne ne l'aura! » Cependant son

cœur en gémit; elle sentit que si Oreste l'en priait bien, elle ne pourrait la lui refuser.

Oreste répéta encore plus de dix fois ce jour-là, dans des instans de distraction : « Ta sœur, Pylade... et n'acheva jamais.

« —Tu veux dire Francisca? demanda enfin Pylade. Que lui veux-tu donc?

« —Le capitaine a raison, continua Oreste sans lui répondre. Il a raison! oui, sur mon honneur, il a raison. (Oreste jurait rarement sur son honneur.)—En quoi donc? demanda Pylade, étonné de la vivacité de son ami.

« — Hem! en rien du tout, répondit sèchement Oreste. Reste à savoir si elle me la donnera ou non, continua-t-il après une pause : c'est égal! bien égal! sur mon honneur. Pylade, c'est égal! bien égal. » Ici Pylade se leva, et, les bras croisés, il se mit devant Oreste, qu'il regarda fixement. « Un seul serrement de main équivaut à un serment,

n'est-il pas vrai, Pylade? continua Oreste, toujours après de longues pauses...; et rien n'est capable de me détourner de la résolution que j'ai prise.

«— Quelle résolution donc? demanda Pylade. — Aucune, dit Oreste. Il a fallu que cela vînt ainsi. J'en donnerais un empire! te dis-je. — Mais pour quoi donc? pour quoi, Oreste? — Pour rien du tout. Ce fut là sa réponse. — Tu es un fou! dit Pylade avec vivacité. — Au moins un fou heureux! s'écria Oreste en s'élançant vers son ami, qu'il serra contre son cœur avec tant de force qu'il en cria. Peux-tu te taire, dit Oreste à Pylade, avec un regard sombre, car je ne dévoilerais pas mon secret à un ange. — O Dieu! finis, tu es un fou! — Qu'as-tu à rire? Parle; pourquoi ris-tu? Oh! va le publier, cela ne me fait rien; mais à elle! Je t'en prie, Pylade, pourquoi ris-tu?

« — Mon cher Oreste, quel est donc ce secret?

« — Que mon sein, que mon cœur...

ô Pylade ! sont remplis du plus grand bonheur ; que je nage dans une mer de jouissances... ; car, tiens, derrière le dos du capitaine... Si déjà même je ne l'avais su avant ; mais je le savais déjà le premier soir, en buvant à sa santé... ; et cependant qu'est-ce qu'un sourire ? que prouve-t-il ? ô Pylade ! tu le sauras ; il faut que tu le saches ; tu peux faire mon bonheur. »

Pylade était de plus en plus étonné. Enfin Oreste lui dit d'un ton calme et décidé : « J'aime ta sœur Francisca. O mon frère, mon cher frère ! »

Pylade secoua la tête. « Tu ne penses pas, Oreste, que ton père, ta naissance....

« — Et toi aussi, Pylade ? et toi aussi ? J'y ai songé, j'y ai réfléchi ; et s'il n'y avait que moi, moi seul ! tiens, je voudrais... Non ! non ! car pourquoi dois-je être la victime d'un misérable préjugé ? Mais ta sœur m'aime. Doit-elle aussi souffrir ? »

« — Elle t'aime aussi ? Eh bien ! cela va vîte. Et comment donc ? » Oreste lui donna des détails. Pylade promit le silence; mais il fit à son ami des remontrances très-sérieuses.

« Eh bien, dit Oreste, je ne lui dirai rien ! rien du tout ! mais tu me promets aussi de ne rien lui dire. Francisca a la bague de son père. Si elle me la donne d'elle-même, de sa libre volonté, alors.. tu vois ce que j'aurai à faire. Alors, je le jure sur mon honneur, sur le tien, Pylade, toi que j'aime plus que moi-même, je le jure sur ton honneur ! elle sera à moi. Que mon père mette le ciel, la terre, la mer, l'enfer entre nous deux, elle sera à moi ! Pense à cet instant, à ce serment, et n'en disons plus mot. »

Oreste était échauffé. Pylade lui prit la main, et la pressa en silence contre son sein. Que lui aurait-il servi de parler davantage ? il connaissait Oreste comme lui-même; mais il espéra aussi que tout irait bien ; car il pouvait se fier

à la promesse qu'avait faite Oreste de se taire. Comment d'ailleurs pourrait-elle jamais lui donner la bague de sa propre volonté! c'était là ce qui le rassurait. D'un autre côté, il avait aussi pensé avec un secret chagrin à Adèle et à lui-même. Il regardait Oreste comme plus heureux que lui, puisqu'au moins il pouvait confier son amour à quelqu'un, tandis qu'il était obligé de cacher le sien, même à son ami. Singulière destinée, dit-il lorsqu'il fut seul, qui nous rapproche pour nous éloigner. Singulière et cruelle destinée, qui unit étroitement deux familles, pour ensuite rompre tout d'un coup tous les liens de l'amour, de l'amitié, et les séparer dans les sentimens de la plus forte haine. Malheur à nous tous! Hélas! moi seul je conçois déjà les peines qu'il nous faudra endurer. »

Il était officier. On parlait de guerre. « C'est au champ de bataille, s'écria-t-il, que j'obtiendrai la mort ou ma bien-aimée! »

Il pensait que son bras, son courage l'éleveraient jusqu'à Adèle. Alors, ô bonheur rare! il aurait tout obtenu par lui-même, et ne devrait rien au hasard. Son avancement et Adèle seraient la récompense de son mérite, des services qu'il aurait rendus à sa patrie. Et il sautait de joie. Il pouvait même conquérir le bonheur de son ami, puisque, s'il était digne d'Adèle, sa sœur aussi serait digne d'Oreste. Son bonheur se trouvait dans la carrière où il était entré; et il refusa tout net de prendre son congé, quoique le capitaine l'y eût engagé en lui disant: «Tu es pauvre maintenant, Pylade.

« —J'y suis forcé, mon cher père; je ne puis faire autrement: mon sabre est ma fortune et l'espoir d'une riche moisson. Il faut que je reste soldat; et si je prenais mon congé, mon père, j'aurais, croyez-moi, renoncé à tout le bonheur de ma vie. — Cela m'a tout l'air d'un secret, Pylade. Sois un brave hom-

me! Crois-moi, le bonheur n'est point là, il n'est point ici; il n'est pas devant toi ni derrière toi; il est en toi-même. Je ne veux point connaître ce secret, parce que je pourrais regarder comme une folie ce qui est pour toi du plus grand sérieux; mais sois toujours honnête homme; hais la méchanceté, et conserve ton sabre. La plume ou le marteau, ou le sabre, ou la rame, ou le sceptre, tout est égal. La porte du bonheur n'est fermée pour personne; ainsi, à la garde de Dieu : sois et reste hussard. »

Francisca persista à dire : « Personne ne l'aura! » Toutefois, pendant les quinze jours qu'Oreste resta encore près d'elle, elle lui donna mille nouvelles marques d'amour, qu'il lui rendit avec usure.

Ils passèrent encore ensemble plus d'une fois le ruisseau et les fossés; souvent ils restèrent assis l'un près de l'autre, rêvant en silence.

« Hélas! dit enfin la pauvre fille, je

penserai avec peine à mon seizième jour de naissance! car Oreste ne lui demandait point la bague. La veille de son départ, ils étaient ensemble sous la porte qui conduisait aux champs. « Demain, dit-il en soupirant. — Demain, » répéta-t-elle aussi en soupirant. Ils se turent. « Donnez-moi un souvenir, Francisca; » et il pensa à la bague. Francisca, dix fois par jour, enfermait la bague, puisque personne ne devait l'avoir, et dix fois par jour elle la prenait sur elle, pensant en avoir besoin. Précisément elle l'avait alors dans sa poche; elle y mit la main, la prit, et hésita. Oreste l'observait avec un regard brûlant. Il vit que sa main cherchait; il vit l'incarnat se répandre sur le visage de Francisca, et faire place à une légère pâleur.

Le cœur de la jeune fille était très-agité; mais elle retira lentement sa main vide, et dit en soupirant : Oreste! Elle n'ajouta rien de plus.

Elle ne pouvait lui donner la bague à

laquelle était attachée sa destinée, s'il ne la demandait. Il ne la demanda point, parce qu'il voulait qu'elle la lui remît de son plein gré. Elle lui donna sa main. « Vous demandez un souvenir, lui dit-elle. — Donnez-m'en un, » reprit-il. Elle appuya son visage pâlissant sur le sein agité d'Oreste, et pleura contre son cœur. Il appuya ses lèvres sur ses joues. « O Francisca ! » dit-il. Elle soupira « O Oreste ! » S'il n'avait pas fait de serment, il se serait jeté à ses pieds. Il n'eût cependant pu s'en défendre, s'il ne s'était bien vîte détourné. Elle avait déjà la bague dans la main, qui allait prendre la sienne. Il se détourna en soupirant, et elle remit en soupirant la bague dans sa poche.

Le lendemain, Francisca lui donna un petit étui qu'elle avait fait elle-même pendant la nuit. Le sommeil avait fui ses paupières, que les larmes avaient inondées. Elle y avait brodé une pensée. Vous ne m'oublierez jamais, dit-elle d'un

ton significatif; ne le perdez point; conservez-le toujours en mémoire de moi.» Il le prit d'une main tremblante, car il savait, il était certain que l'étui renfermait la bague. Il en tira la certitude du regard enflammé avec lequel elle le lui donna, et de la rougeur qui couvrit son visage. Elle le lui donna au moment de son départ; il lui serra la main avec force, le cacha bien, et s'élança sur son cheval.

A dix pas de la ville il s'arrêta, ouvrit l'étui, mais la bague n'y était point; rien qu'un étui et une *F* entourée de pensées. Dans un sombre silence, il trotta à côté de Pylade. Il ne put s'expliquer la rougeur ni le regard plein d'un amour modeste qui avaient accompagné le don de l'étui, et cependant la bague manquait. Tout d'un coup il tendit tristement la main à son ami, et dit: «Je ne suis pas aussi satisfait que j'aurais pu et dû l'être; je crains bien d'avoir juré le malheur de ma vie.

« — Espérons, » dit Pylade en piquant des deux son cheval. Ils coururent pendant une heure sans mot dire, et arrivèrent dans leur garnison.

PYLADE REVIENT.

Tous deux n'étaient point heureux. La bague manquait à Oreste. Il avait juré de se taire jusqu'à ce que Francisca la lui eût donnée de plein gré, et il avait bien peur qu'elle ne pût la lui donner s'il gardait le silence. Et Pylade? Il revint un jour de la parade, se jeta avec vivacité dans les bras d'Oreste, et s'écria avec enthousiasme : «Nous avons la guerre! la guerre! — Cruel!» s'écria Oreste.

Malgré tous les tableaux des malheurs de la guerre, de villes réduites en cendres, de moissons détruites, de cœurs aimans arrachés l'un de l'autre, le cœur de Pylade était rempli de joie. Nous avons la guerre! dit-il cent fois en lui-même, tout triomphant. Le général avait reçu des lettres de la capitale qui l'annonçaient. Pylade vit ouverte devant lui la

carrière au bout de laquelle Adèle devait être le prix de sa valeur. Il ne pensait qu'aux grandes actions qui devaient lui procurer la faveur du monarque, et son appui pour obtenir la main d'Adèle.

Mais au milieu de ce triomphe, la main fatale du malheur s'appesantit sur lui. Un officier lui reprocha sa basse extraction ; c'était, à la vérité, dans un moment d'ivresse ; mais il crut de son honneur de répéter son offense à jeun. Pylade s'en plaignit au colonel du régiment, qui haussa les épaules, parce que l'agresseur était un prince allemand. « Je n'y puis rien, dit-il enfin, si le prince ne consent à se rétracter volontairement. — En ce cas, je m'adresserai au monarque même, » reprit Pylade.

« — Je ne vous le conseille point, » lui répondit le colonel. Mais Pylade tint parole, et fit sa plainte à la cour. On demanda des renseignemens ; ils furent contre lui. Il reçut une réponse froide et amère. « O ciel ! s'écria-t-il, ô ciel ! »

car les bruits de guerre avaient augmenté, et les probabilités s'étaient accrues. « Malheureuse destinée ! » dit-il dans un sombre désespoir. Il n'hésita pas un instant, quoique son imagination lui représentât Adèle, qui le priait de souffrir pour elle ; il demanda sa démission, et l'obtint.

Il le tient dans ses mains, il le mouille de ses larmes, ce papier qui pour toujours lui enlève Adèle et toutes ses espérances. Il prend par écrit congé d'Oreste, qui était absent. Le colonel le plaignit lorsqu'il vint prendre congé, et lui dit : « Vous remplirez bien difficilement votre carrière.

« — Difficilement, oui ; mais avec honneur, mon colonel ; et si vous saviez quel sacrifice je fais, vous... » Il se détourna. « Mais, continua-t-il avec vivacité, j'aime mieux manier le rabot ou la charrue, que d'obtenir, avec la plus légère tache à mon honneur, le bâton de maréchal. Je n'avais d'autre moyen que

celui-là. Je quitte le régiment avec honneur : si mon agresseur peut en dire autant, je m'en rapporte à sa conscience et à la vôtre, mon colonel. »

Tout cela ne fit aucune impression ; on le laissa partir froidement. Oreste, à son retour, ayant appris ce qui s'était passé, demanda à la cour d'être placé dans un autre régiment, en déclarant sèchement qu'il ne servirait plus dans celui-là. On en vint à des explications où Oreste se montra en homme, en homme offensé, en fidèle ami. On sentit alors les torts qu'on avait eus envers Pylade, mais on ne les sentit que parce que le père d'Oreste acquérait de plus en plus la faveur du monarque. Oreste offrit à Pylade de lui faire obtenir par son père, une place dans un autre régiment. Lis ! répondit Pylade, et il lui envoya une copie de la réponse qu'il avait reçue de la cour. Oreste n'eut rien à répliquer, car il se serait comporté de même que son ami.

Oreste se rendit au régiment de son père, en qualité d'adjudant-major, et Pylade, tristement préoccupé, retourna chez ses parens.

Il arriva dans les plus sombres jours de décembre. « J'ai mon congé, » dit-il avec des regards où se peignait un morne désespoir. « Ton congé? reprirent-ils tous avec effroi, excepté le capitaine; c'est malheureux, » ajoutèrent-ils. Sa mère seulement le serra avec plus de tendresse dans ses bras; Pylade raconta le fait; Solms secoua la tête; Léopold dit, avec le ton d'un doux reproche: « Celui qui t'a offensé est un prince. » Julie aussi était contre lui; Solms dit: « Nos beaux jours sont passés; il me semble que tu aurais dû souffrir avec patience, comme la raison et la Bible l'ordonnent toutes deux.

« — Non, elle ne l'ordonne pas, dit le capitaine; car, Dieu merci, je connais aussi la Bible: elle ordonne de pardonner à son ennemi, de lui rendre

le bien pour le mal, mais non pas de ramper aux pieds d'un autre homme; et voilà précisément pourquoi de jour en jour j'aime davantage la Bible : ceci ne s'y trouve point; mais on lit : *Ne craignez point les hommes qui tuent le corps*. Il a eu tort de devenir hussard, Solms; mais il a eu très-grande raison de donner sa démission. La raison ainsi que la Bible sont de son côté, quoi que tu en dises. »

Pylade n'avait rien entendu, car il avait pensé à Adèle, et aux moyens d'obtenir sa main malgré ses malheurs.

Il regarda tristement le capitaine, qui lui cria : « Allons, morbleu, Pylade, la tête haute! emploie pieds et mains; et si tu ne trouves pas de fond, nage à travers les flots; et qui nage ne se noie point. J'aimerais tout autant que tu fusses resté hussard, et qu'au lieu d'entrer en campagne, tu te fusses laissé commander pour manéger les jeunes chevaux du dépôt, que de te voir ici annoncer le

mauvais temps sur ta figure. Celui qui regrette une bonne action, ou en gémit, eût tout aussi bien fait de ne pas la faire. Qu'as-tu donc? Le plaisir d'avoir fait une bonne action est ce qui constitue la vertu; sans quoi, l'arbre qui aide un homme à se sauver des flots, aurait autant de mérite que l'homme qui se jetterait à l'eau pour le délivrer. Allons, mon ami, la tête haute! te dis-je. Il faut porter un malheur non mérité, comme on porterait une couronne, avec la même fierté; et s'il est mérité, il faut encore le porter de même, sans se courber. Qu'as-tu donc perdu? on peut tout obtenir, tout gagner, s'il est juste et bon qu'on l'obtienne, qu'on le gagne. Tu n'as point voulu te laisser marcher sur le pied par un prince, et tu recules devant le malheur! Morbleu! donne à ton chagrin son congé comme tu as pris le tien. »

Pylade se redressa, mais toujours il retombait dans un sombre chagrin; il lui manquait un cœur auquel il pût con-

fier ses peines; et toujours son amour pour Adèle recevait de nouveaux alimens.

Adèle et Francisca avaient trouvé les moyens de continuer leur correspondance, sans que personne s'en aperçût. Francisca fit part à Adèle de l'arrivée de son frère : elle ne lui dit rien de ce qui s'était passé entre elle et Oreste; mais Adèle vit très-bien, par les lettres de son amie, qui ne parlaient que d'Oreste, que tout n'était plus comme autrefois. Chaque lettre de Francisca devint plus claire, moins timide. Elles n'avaient besoin que de se voir une fois pour se confier leurs secrets; c'est ce qui arriva. Le général vint visiter la famille du capitaine, en allant à Abendstedt. L'arrivée en ville d'un superbe équipage à six chevaux, entouré de domestiques à cheval, vêtus d'une superbe livrée, et s'arrêtant à la porte du capitaine, fit une grande sensation parmi les habitans. Elle augmenta encore lorsqu'on en vit des-

cendre un général décoré d'un ordre; et lorsqu'il embrassa amicalement le capitaine, la vénération pour la famille se décupla aussitôt. Cependant, ce n'était plus comme autrefois; le général était poli, très-poli, plus cordial même qu'à l'ordinaire : mais cependant il s'était opéré un changement; la famille était devenue plus retenue envers le général, et le général avait pris un ton plus haut.

Dans le capitaine seul, on ne remarqua aucun changement : tous les autres se trouvèrent honorés par la visite du général; on porta la tête plus haute d'un demi-pouce qu'auparavant. Le général aussi se sentit dans cette maison comme le maître, excepté avec le capitaine. Il proposa à la famille de prendre avec lui, à son retour, Pylade comme quartier-maître de son régiment, et d'emmener de suite Francisca chez Adèle.

A cette proposition, les joues de Pylade se couvrirent d'une agréable rougeur : de cette manière, il restait tou-

jours en relation avec la maison du général; et Francisca était si satisfaite, qu'on n'osa lui faire éprouver un refus. D'ailleurs, les prières du général étaient devenues des ordres. Francisca fit sa malle, et partit avec le général; et on fit des apprêts pour l'équipage de Pylade.

Lorsqu'Adèle vit Francisca, elle se jeta en silence dans ses bras, et la pressa avec force contre son sein. Dès qu'elles furent seules, elles célébrèrent, dans les plus tendres embrassemens, la fête du renouvellement de l'amitié. Francisca obtint la permission de demeurer, pendant son séjour, dans l'appartement d'Adèle, de coucher dans une même chambre avec elle; et dès la première nuit, les cœurs des deux amies s'épanchèrent l'un dans l'autre.

Francisca parla d'Oreste. D'abord, il ne s'agissait que de bagatelles : Adèle lui promit le plus rigoureux silence, et elle lui raconta tout absolument. Elle lui dit même qu'elle avait fixé d'une ma-

nière imperceptible dans le fond de l'étui la bague fatale. « Mon sort est décidé, Adèle, dit Francisca; je suis à ton frère, ou je ne serai jamais à aucun homme. » Adèle hésita; mais Francisca lui ayant tout raconté, elle ne voulut pas être en reste avec elle, et elle commença à lui parler de Pylade. A peine les deux jeunes filles eurent-elles passé trois jours ensemble, que déjà Adèle éprouvait pour Pylade plus de tendresse qu'elle ne le disait; car Francisca lui avait tant parlé de lui, de son chagrin, dont elle avait si bien deviné la cause, qu'Adèle ne put plus douter qu'il ne l'aimât au-delà de toute expression. Tout cela s'accordait fort bien : Francisca la bien-aimée d'Oreste, Adèle la bien-aimée de Pylade. Elles furent souverainement heureuses, et se promirent une amitié à toute épreuve, un silence éternel... Elles se trouvèrent très-malheureuses lorsqu'enfin le général les sépara.

PYLADE

PART AVEC LE GÉNÉRAL.

PYLADE se trouvait, à la vérité, en relation avec le général; mais cette relation n'augmenta point ses espérances: elle ne servit qu'à lui faire voir plus clairement et lui faire sentir plus vivement quelle énorme distance il y avait entre le général et lui. Les manières de son protecteur la lui auraient d'ailleurs bien rappelée, s'il eût eu l'envie ou la témérité de l'oublier. Quelque amical que fût le général dans la maison du capitaine; de quelques distinctions qu'il accablât le capitaine et les deux femmes; quoiqu'il eût souvent sur les lèvres le mot d'*amitié* en parlant à Léopold, personne cependant ne s'écarta envers lui des bornes du respect. « Que diable est-ce donc, dit le capitaine, qui m'impose? ce n'est

point son titre ni la croix qui décore sa poitrine; ce n'est point non plus son œil fier, sa noble tenue : cependant, je me rapetisse d'un pouce entier devant ce fils des hommes. Il me semble que c'est en lui cette volonté d'acier, de diamant, qui l'élève au-dessus des passions, de lui-même et des autres hommes. Bah! bah! il faut bien me baisser devant lui, mais certes il ne me courbera pas. »

C'est là ce que Pylade avait entendu tous les jours. Ils arrivèrent dans leur garnison ; les officiers vinrent à la rencontre du général, à la suite duquel il se trouvait. Il vit le muet et profond respect avec lequel ils allèrent au-devant de lui. Le général, faisant un faible mouvement de tête, promena ses regards sur eux comme s'il les passait en revue. Tous les regards des officiers furent fixés sur lui ; et lui, d'un air sérieux, punissait la moindre inadvertance : ensuite son œil s'éclaircit, et un léger sourire parut sur ses lèvres, comme annonçant l'amour-

propre satisfait. Alors Pylade se plaça de lui-même à son état, et renonça à tout espoir de le gagner.

Il entra avec lui dans son palais, vit la paisible activité des domestiques, la somptueuse élégance des appartemens, des salons, la profusion qui régnait dans la maison; alors....... En ce moment, Oreste entra dans la salle avec un air respectueux, ainsi que les autres. Son œil étincelant se porta sur son ami, car ils ne s'étaient pas encore revus : ils voulaient tous deux voler dans les bras l'un de l'autre; mais leurs regards se fixèrent sur la porte par où devait entrer le général. Alors, la dernière espérance de Pylade se changea en la plus entière certitude de son malheur. Adèle était perdue pour lui : c'était folie de songer à sa possession, seulement d'y rêver; et cette certitude le rapprocha du général. Il était là le plus indifférent de tous, lorsque le général entra.

Pylade alla avec son ami dans sa cham-

bre; là, ils se dédommagèrent dans les plus douces étreintes de l'amitié, de la contrainte qu'ils avaient éprouvée. « Ah ! nous ne nous abandonnerons jamais ! dit Oreste. Tu es toujours pour mon cœur l'être le plus cher, le plus nécessaire, le plus proche.

« — Ah ! dit Pylade, si l'espérance veut encore se jouer de nous, rompons courageusement sa chaîne de roses, et nous serons libres comme l'air. »

Oreste secoua la tête. « Je te remercie, Pylade; mais j'ai encore de l'espoir. Non ! je ne détruirai point l'espérance qui vivifie mon sein; car si elle était perdue, je le serais aussi. Non ! j'opposerai ma ferme volonté à toute volonté qui voudrait m'enchaîner. Corps à corps ! résolution contre résolution ! J'ai bien fait de n'avoir rien dit à Francisca; si pourtant j'avais parlé, je dirais encore : J'ai bien fait. Tu sais que dans notre jeunesse nous nous proposâmes de chercher ma sœur et mon père; il

semble qu'il nous manqua quelque chose lorsque ce temps fut passé. Il faut nécessairement que tout homme ait un plan, un but devant soi.

« — Il nous manqua quelque chose? dis-tu ; quelque chose? Oh! oui, Oreste! Je ne forme plus aucun plan, Oreste! aucun. La chercher? Oh! je l'aurais cherchée, et..... retrouvée. Mais à présent!....

« — Qu'as-tu donc perdu? Mais, moi! oui, moi, je la chercherai, je chercherai Francisca dans le sombre labyrinthe de la vie; mon pied ne se reposera, mon œil ne se fermera, mon cœur ne cessera de battre que lorsque j'aurai trouvé celle que je cherche. Mon cher Pylade, jure-moi fidélité, secours et amitié! car je prévois que j'aurai non seulement mon père à combattre, mais aussi le capitaine. N'importe! je le veux, il le faut! Aussi, ne sais-je pourquoi j'aurais besoin d'une autre raison que celle-ci : Je le veux!

« — Elle ne t'a point donné la bague, et tu as juré de te taire, Oreste ?

« — Et je me tais, je me suis tu ; mais si elle me donne la bague, je parlerai, et je sacrifierai plutôt mille vies que ma volonté ! car tout mon être n'est rien, si je n'ose ce que je veux ; ou bien qu'on me fasse voir, mais non par de misérables sophismes, que je n'ai osé ce que je voulais. Jure de m'être fidèle. »

Pylade, attendri, appuya sa tête sur le cœur de son ami, et dit tout bas : « Jure-le aussi ! car..... ô espérance !.... Elle est perdue ! Non, ne me jure rien, Oreste ; ta volonté sera la mienne. Quant à moi, je renonce à tout : c'est assez de l'un de nous deux ; car lorsque je pris mon congé, je jetai toutes mes espérances dans la tombe. Je te jure fidélité. »

Oreste regarda Pylade avec étonnement, et lui dit : « Il me semble qu'il se passe dans ton cœur quelque chose qui ne m'est pas connu : mais quoi que ce

soit, je te jure, Pylade, une amitié éternelle, et de te prêter secours, assistance. »

Tels étaient les discours des deux amis auxquels l'orgueil du père avait ôté tout espoir qu'il voulût un jour remplir les vœux de leurs cœurs.

La guerre était sur le point d'éclater, et on reconnut alors les talens militaires du général de Wolffenstein; car le corps d'armée soumis à ses ordres fut, dans le moment où il fallait prendre un parti décisif, rassemblé sur la frontière au premier désir du monarque. La position qu'il fit prendre à son corps d'armée était aussi avantageuse qu'une bataille gagnée. L'ennemi fut indécis; on entra en pourparlers. Le général fut nommé pour prendre des arrangemens; et malgré son amour pour la guerre, il s'acquitta si bien de sa mission, que l'on conclut un traité qui assura la paix sur des bases bien plus solides qu'auparavant.

Le général fut nommé maréchal ; Pylade soupira. Le général alors fit venir d'Abendstedt son épouse et sa fille dans sa garnison, et l'on fit les apprêts d'une grande fête. Ces apprêts occupèrent toute la ville, à l'exception du seul cœur qui volait au-devant des arrivantes. Mais son activité n'en était pas plus enflammée ; il souriait tristement, lorsqu'il s'apercevait de la célérité des préparatifs. « Oh ! que c'était bien différent autrefois, disait-il : les mains qui préparaient ces couronnes de fleurs, étaient celles qui devaient l'en orner; autour d'elle étaient les bras qui devaient l'enlacer, les cœurs qui l'aimaient ! Mais à présent, ô Adèle ! quel échange as-tu fait ? De l'or, du luxe, des révérences, et plus de cœurs aimans ! »

Il sut quel appartement elle allait occuper. Il demeurait précisément en face de l'hôtel du maréchal, et passa avant son arrivée des journées entières dans l'inaction à sa croisée, contemplant les

fenêtres de l'appartement d'Adèle, se disant : « Désormais je n'oserai plus y fixer mes regards. » Enfin, le jour de l'arrivée de ces dames arriva, et toute la ville fut en mouvement.

« Je ne me trouve pas bien, dit Pylade à Oreste, qui venait le chercher pour monter à cheval, et aller au-devant de sa mère et de sa sœur. Présente mes hommages à Adèle. » Il la vit passer lentement en voiture; il lui sembla que l'orgueilleux Wolffenstein provoquait l'admiration de toute la ville pour sa fille. La voiture étant plus près, il y reconnut Oreste, qui se pencha vers sa sœur comme pour lui faire voir la demeure de son ami. Elle tourna la tête, regarda en haut, et aperçut Pylade à la fenêtre. Elle le salua : la bonté était peinte sur sa figure céleste.

« Oh! tu penses à moi, dit-il tristement; tu reconnais encore l'ami de ton frère; tu reconnais encore ton ami. » L'espérance ranima de nouveau son

cœur. « Si elle approche de sa croisée, dit-il tout à coup à voix haute, et qu'elle porte ses regards ici, ce sera une preuve que le Ciel..... » Il n'avait pas achevé, que déjà elle était à la croisée avec son frère. Son regard était inquiet : Oreste lui indiqua du doigt l'appartement de Pylade; ses yeux y restèrent fixés longtemps. Elle parlait avec son frère, mais sans détourner sa vue du logement de Pylade, sans faire le moindre mouvement de tête.

« Si elle y vient seule, dit Pylade; alors..... » On eût dit qu'elle entendait ses paroles; car elle vint encore une fois à la croisée, et seule. Ses regards parcoururent la rue, mais s'arrêtèrent encore sur la demeure de Pylade. Oh! comme l'espérance et le contentement agitaient le cœur du jeune homme! Il était fâché d'avoir chargé Oreste de l'excuser pour cause d'indisposition. On appela Adèle; la fenêtre se ferma. Puis vint la foule de voitures, de dames, de

messieurs qui venaient faire leur visite : enfin, Adèle monta en voiture pour aller assister à la fête.

Lorsque tout fut tranquille, Pylade se jeta sur une chaise. « Va ! s'écria-t-il avec dépit, tu chercheras en vain un cœur comme le mien. O Adèle ! Adèle ! dans l'île la plus reculée de l'Océan, dans les immenses et sombres forêts des parties inhabitées du monde, dans les rochers du Caucase, dans les antres de la terre les plus cachés, dans les vallées des Alpes les moins accessibles, mon cœur t'aurait trouvée ! Mais ici, au milieu du somptueux étalage de l'orgueil, parmi tant d'hommes froids, sans sentiment, que tu nommes tes amis, aucun cœur ne pourrait te trouver, aucune vertu t'obtenir, aucun pouvoir te conquérir : l'or, un parchemin, seront le prix pour lequel on t'achètera. L'amour, la vertu, cette âme, ce cœur, ce cœur brûlant qui bientôt sera réduit en cendres, ne seront rien pour toi. »

Telles étaient ses idées, lorsqu'une voiture roula dans la rue. Des flambeaux l'éclairaient; leur lumière rejaillissait sur ses fenêtres. C'était elle! car sa tête s'appuyait sur la portière. La voiture s'arrêta : puis la fenêtre s'ouvrit; du moins à ce qu'il crut. Il descendit. Oui, c'était Adèle! elle était encore appuyée sur sa fenêtre. Oh! il eût donné tout au monde pour savoir si ses regards étaient tournés vers ses croisées.

Enfin vinrent les sérénades. Oh! qu'il fut content lorsqu'Adèle ferma sa fenêtre. Il sortit de la ville, alla sur une hauteur couverte de chênes, où il attendit le lever du soleil. Il se leva, et avec lui un nouvel espoir ranima l'âme du jeune homme; car son amour était pur comme la lumière du soleil qui brillait sur l'horizon.

JOURS D'ABSYNTE ET DE MIEL.

Le lendemain, Pylade se rendit à l'hôtel. Les rideaux de l'appartement d'Adèle étaient baissés. Il monta avec crainte le bel escalier, quoiqu'il fût sûr de ne pas rencontrer Adèle; cependant il entra dans l'avant-salle, à peu près comme un homme ivre, au milieu des adjudans et autres officiers qui attendaient le maréchal. Un jeune et bel homme le tira dans un coin, et lui dit : « La fille du maréchal est un ange du ciel; elle a parlé de vous hier. »

Pylade le regarda avec des yeux où se peignait la plus vive émotion. Dans ce moment entra le maréchal : il invita quelques personnes à dîner, et Pylade fut de ce nombre. « Où avez-vous donc été hier? lui demanda-t-il avec bonté; ma femme et Adèle ont remarqué votre absence. » Pylade fit une profonde révé-

rence. Un moment après vint Oreste, qui lui dit : « Adèle te dit bien des choses. Il fallut que je lui fisse voir ta maison : tu étais à la fenêtre, mais tu regardais par terre devant toi; sans quoi tu nous aurais vus. » Pylade fut tout à fait hors de lui.

Il attendit avec impatience le moment où l'on dînerait chez le maréchal. Enfin il y alla, et souhaita cent fois de n'y être pas allé. Elle entra dans le salon après sa mère et M[me] de Sorgan; elle était vêtue avec la plus grande simplicité.

Elle fit une profonde révérence; puis elle s'arrêta près d'un vieux colonel, qui l'entretint. Son visage attentif, souriant, était entièrement tourné vers le vieillard. On ne put échanger aucun regard. Le colonel la conduisit dans la salle à manger, où elle s'assit du même côté que Pylade, mais loin de lui. Il n'entendit pas seulement sa voix. M[me] de Sorgan causa avec un étranger, qui lui

parla de ses voyages. Le vieux colonel à qui Adèle parlait, rit tout haut, s'écria : *C'est incomparable!* et Pylade n'avait rien entendu.

On se leva de table. Emma l'aperçut dans la foule; elle le salua d'un regard amical, et cependant imposant, qu'elle accompagna de quelques mots. Sur cela Adèle disparut ainsi que le colonel; et Pylade alla avec Oreste à son appartement.

« J'aimerais autant être assis dans le plus profond abîme de l'enfer, Oreste, qu'ainsi au milieu de personnes que j'aime, » dit Pylade; et il se mit à une fenêtre, mais celle-là donnait dans une rue détournée. Les dames habitaient un autre pavillon. Oreste sourit; mais Pylade, irrité pour la première fois de rien, du sourire de son ami, prit son chapeau, et dit : « Cela te plaît, je pense, et moi je hais cela comme le diable! » Il s'en alla.

Il ne vit pas Adèle, même à sa fenê-

tre, pendant toute la journée. Il ne songeait pas qu'il y avait assemblée de jeu chez le maréchal. Elle était assise, et jouait.

Rien ne peut plus exciter la colère de l'homme contre le monde, contre lui-même, que de voir s'approcher sans cesse des espérances chéries qu'il ne peut jamais réaliser. Pylade se trouvait tous les jours plusieurs fois dans la maison qu'habitait Adèle, sans pouvoir jamais la voir comme il le désirait. Tantôt il remarquait seulement sur son sein une rose tardive, mais naturelle; tantôt il voyait ses cheveux entrelacés d'un ruban blanc; tantôt il était occupé d'un regard qu'elle lui lançait du haut de la table. Il ne lui avait pas encore dit un mot, car il n'en avait jamais été assez près pour lui adresser décemment la parole. Si un hasard quelquefois amené par Adèle l'en rapprochait un instant, quelqu'un lui adressait la parole, et il s'en allait fâché contre lui-même.

« Le diable se joue de moi, » se disait-il chaque soir. Cela devint pire encore ; car un jour elle fut placée à côté d'un chanoine, qui considéra d'un œil hardi, et même téméraire, son attrayante figure, que Pylade osait à peine effleurer d'un regard timide, comme si c'eût été la figure d'une déesse. Le chanoine lui baisa avec légèreté la main dont elle lui présentait une assiette. Il appuya son bras sur sa chaise, se tourna vers elle, vers elle seule, rit, chuchotta, rit encore, lui donna de l'air avec son éventail. Pylade enrageait contre tous deux, quoiqu'elle fût sérieuse, presque immobile, et témoignant autant d'attention au reste de la société qu'au chanoine. Mais Pylade fut injuste envers elle.

« J'aimerais autant être au fond des enfers ! » s'écria-t-il. Et Oreste lui dit : « Si seulement je savais ce qui te manque, Pylade, à présent surtout où nous pourrions être si heureux !

« — Nous heureux? dit-il en se frot-

tant le front. Je voudrais, n'importe où, fertiliser quelque terrain inculte, dessécher quelque marais, au moins je pourrais dire : C'est moi qui ai fait cela; aussi ne sais-je pourquoi je suis assis ici à compter les mouvemens de l'horloge, comme un malade, comme un mourant compte ses derniers momens.

« — Hé bien! tu dois te réjouir de mon bonheur. Francisca va venir chez nous; Adèle a obtenu l'accomplissement de ses désirs et de mon bonheur. »

Pylade se jeta dans les bras de son ami, et son œil rayonnait de joie. « O mon bon ami! dit Oreste, tu m'aimes de nouveau, à présent que je suis si heureux.

« — Non, je ne veux point être hypocrite, Oreste; si je t'ai traité mal dans ma mauvaise humeur, je ne veux point te tromper dans ma joie; c'est mon plaisir qui fait que je t'embrasse. Francisca va venir, Francisca sera ici, alors tout ira bien.

« — Qu'est-ce donc qui ira bien ? demanda Oreste sérieusement. Il te manque quelque chose, Pylade? est-il juste que tu me caches un secret? »

Pylade le regarda tristement, puis dit : « J'ai avalé un poison lent; c'est malheureux! mais dois-je aussi te le faire avaler ?

« — Oui, donne-le moi, quel qu'il puisse être. Un poison lent...; j'en frémis! Tu veux dire un chagrin mortel depuis le jour où tu pris ton congé. Pylade, je n'y conçois rien. Je supporte mon état, parce qu'il le faut, et qu'il peut venir un temps où la guerre...

« — Je suis fou, vois-tu; c'est là tout. Je ne sais ce qui m'a attaché si fortement à l'état militaire. Mais Francisca... elle viendra. »

« — Oui, Pylade, elle viendra. Je serai fidèle à mon serment; mais si elle me donne la bague... »

Les deux amis tombèrent dans de douces rêveries occasionnées par la pro-

chaine arrivée de Francisca. Oreste raconta la cause de son voyage.

Le maréchal désirait pour Adèle une compagne. « La jeunesse, disait-il, n'ose point rester sans une intime confiance; il faut à son esprit une occupation, soit l'amitié, soit l'amour, soit la religion. Un jeune cœur ne doit point se laisser glacer; c'est le plus grand de tous les maux. » Emma sourit; mais Mme de Sorgan donna raison au général. « Ce que nous donnons à l'amitié, nous l'ôtons à l'amour, dit-elle; mais le plus difficile est de trouver une jeune compagne de l'âge d'Adèle, et dont la société ne puisse être nuisible. » On en proposa plusieurs; Emma en proposa une. « Une folle sentimentale, » dit le général. Mme de Sorgan en proposa une autre. « Une faiseuse d'esprit, ma chère dame, excellente à égayer une assemblée de thé, ou, plus encore, à conduire une intrigue amoureuse, à faire de l'amitié un jeu, à se moquer de ce

qu'il y a de plus respectable. Mais Adèle doit être heureuse, ne serait-ce même que dans les premières années, tant que le destin lui permettra de regarder l'enthousiasme du beau et du bon comme le but de l'humanité.

« — O mon cher mari! s'écria Emma troublée, en peux-tu douter?

« — Aucunement, dit-il en posant avec fierté sa main sur son cœur, comme pour dire : J'étais digne de ne pas en douter; car si j'en doutais, continua-t-il, je ferais choix de celle qu'a proposée Mme de Sorgan. » Mme de Sorgan fit une révérence. « Je l'avoue, dit-elle, j'estime infiniment l'esprit; mais je ne suis pas pour cela ennemie des sentimens subordonnés à la raison.

« — Croyez-m'en, chère Sorgan, dit Emma; on finira par ne plus distinguer les hommes que par le cœur. Mais il faut aussi consulter Adèle. »

Le père la fit venir; et Adèle, avec une figure brûlante qu'elle cacha contre

le sein de son père, prononça à demi-voix le nom de *Francisca*. Le général regarda devant lui avec un air de surprise. « Francisca! » Emma crut que cela pourrait donner lieu à bien des embarras; mais elle le dit d'une voix incertaine. Mme de Sorgan se tut; mais son visage annonça un déplaisir : elle n'avait jamais aimé cette famille, et surtout le capitaine.

« Oh! j'aime ma bonne Francisca, » dit Adèle. Son père lui passa la main sur la joue, et dit : « Je n'ai aucune objection. » Il écrivit au capitaine.

« Cela vient on ne peut plus à propos, dit le capitaine après avoir lu la lettre du général; le général et Adèle te demandent, Francisca.

« — Je ne puis le nier, mon père; c'est le plus grand de mes souhaits de revoir mon amie.

« — Ton amie! quoi! la fille d'un maréchal! parles-tu sérieusement, ma fille? Adèle, ton amie!

« — Vous n'avez jamais fait une pareille demande à Pylade, mon père ; et Oreste n'est, certes, pas plus lié avec lui que je ne le suis avec Adèle. » Le capitaine la regarda fixement. « Cela peut être, dit-il, quoique je ne conçoive pas quels secrets vous pouvez avoir. Vous vous êtes assurément déjà fait plus de confidences qu'Oreste et Pylade, et qu'ils ne s'en feraient encore d'ici à dix ans. » Par bonheur, lorsque le capitaine s'exprimait de cette façon, il était plus attentif à son observation qu'à la personne qu'elle regardait ; ainsi Francisca put cacher ses joues brûlantes derrière son tricotage. Cependant elle n'avait pas entièrement échappé à son regard perçant. « Hem ! hem ! » dit-il en la considérant. Aussi se servit-elle du premier prétexte pour sortir.

Il la suivit des yeux ; puis il dit à sa femme : « Je serais presque tenté de dire que j'ai touché le but. As-tu vu, lorsque je prononçais ces mots : « Le ciel et l'a-

mour étaient dans ses yeux. Julie, je voudrais que tu l'eusses remarquée.

« — Mon cher ami, je réponds de l'innocence de son cœur; elle ne sait pas ce que c'est que l'amour; elle ne le sait pas, assurément.

« — Mille bombes! Julie, votre langue vous donne toujours un plus mauvais témoignage que nous autres hommes n'avons envie de le faire. Qui en parle? L'amour était dans ses yeux, dis-je avec le poëte. Et l'innocence, dit-il plus loin (et moi aussi), et une modestie virginale et la conscience de sa dignité, mais le tout environné des rayons de l'amour. »

Le capitaine s'étendit sur ce sujet, et oublia encore Francisca. Ils consentirent tous à son départ pour aller chez Adèle. Personne n'eut de crainte, car ils la savaient sous la protection de son propre cœur, de son innocence.

Le capitaine la conduisit lui-même chez le maréchal, qui reconnut seul le

prix de cette complaisance. Pendant les jours que le capitaine passa chez lui, il s'écarta un peu de son train de vie accoutumé; il ne mangea qu'en famille, et Pylade y fut compris. « Sois bien en garde contre le regard pénétrant de mon père, dit doucement Francisca à Adèle, dès les premiers embrassemens, sans quoi toutes nos espérances sont trompées. Adèle suivit le conseil de son amie. Elle témoigna de la bienveillance à Pylade; elle ne pouvait faire moins envers l'ami de son frère, le proche parent de sa compagne. Pylade avait beaucoup espéré du peu de jours où il verrait Adèle seule dans le cercle étroit d'une vie privée; toutes ses espérances furent trompées. Adèle pouvait lui parler, aussi le fit-elle, mais seulement avec une sorte de réserve qui lui parut voisine de la hauteur. « Elle ne devrait jamais être une étrangère pour l'ami de son frère, se disait-elle le soir, lorsqu'il était de retour chez lui; mais

elle l'est devenue; oh! oui, elle l'est devenue! »

Pylade montra au capitaine un front serein, un œil content, une âme tranquille. Le capitaine revint à la maison, et dit : « Je suis chargé pour vous des complimens de tous les quatre. Si je ne me trompe, ils sont heureux. Pylade est un peu réservé, comme il convient au fils d'un possesseur de franc-fief envers un maréchal. Mais Oreste est pour lui Oreste, rien autre chose ; ainsi, abandonnons-les tranquillement à leurs propres cœurs. Ils sont heureux. »

A peine le capitaine fut-il parti, que l'ancien train de vie recommença dans la maison du général, à quelques petites différences près, que le rapprochement entre Francisca et Pylade devait nécessairement amener, c'est-à-dire que Pylade fut invité plus souvent. Il vit Francisca dans le salon de société. Ils se parlaient dix minutes dans l'embra-

sure d'une croisée ; mais Pylade disait toujours : « J'aimerais autant être au fond de l'enfer ! Une sombre mélancolie s'empara de lui ; il était froid, silencieux ; ses regards étaient fixés sur la terre ou devant lui, lorsqu'il était chez les Wolffenstein ; il s'en allait quand les autres partaient. Il travaillait chez lui avec une froideur qu'Oreste même prit pour de la tranquillité.

Du premier moment qu'elle entra dans la maison du général, Francisca vit tous les obstacles que rencontrerait son cœur ; elle vit que le père donnerait aussi peu sa fille à un homme comme Pylade, qu'il lui donnerait son nom à elle. Elle n'avait jamais si bien senti cela que par quelques mots du capitaine. L'éclat de la maison, le rang élevé du maréchal, sa fierté, son sérieux, ses richesses ne l'avaient point découragé. Nous avons été riches aussi, et nous sommes encore fiers. Le maréchal est notre ami ; c'est un homme gé-

néreux et une bonne tête. C'est là ce que le capitaine avait répété cent fois, et cela avait encouragé son esprit entreprenant. Elle était tranquille, résolue comme sa mère. Mais un matin, le général s'assit à côté du capitaine; ils parlaient avec beaucoup de feu. Les dames étaient dans une partie de la salle, et Mme de Sorgan faisait une lecture française.

Le capitaine alla ensuite avec Francisca dans sa chambre; il secoua plusieurs fois la tête avec un sourire ironique. « Le général vous a sans doute entretenu agréablement, mon père? dit Francisca.

— « Mais oui, mon enfant. Tel est l'homme! et la chute de Satan, qui eût préféré être Dieu lui-même, est une histoire bien appropriée à l'espèce humaine. Toujours s'élever de plus en plus! ce bon maréchal!

— « Je crois cependant, dit Francisca, que le maréchal a atteint le plus haut degré où il puisse monter.

— « C'est ton opinion, mais non la sienne; aussi n'a-t-il pas besoin de penser ainsi; et en effet, cher enfant, son rêve m'a fait plaisir.

— « Il n'a pas besoin de penser ainsi, dites-vous? mais que pourrait-il donc encore devenir?

— « Devenir! devenir! Les Wolffenstein sont du bois dont on fait des princes. Pourquoi pas? Ses richesses, depuis son dernier héritage, sont immenses; il jouit de la faveur du monarque; il est grand général, encore meilleur négociateur. Pour devenir prince, il n'a plus qu'un degré, qu'à Vienne son oncle peut lui rendre facile. Alors crois-tu qu'il se repose? Pas du tout. N'a-t-il pas un fils, une fille. Qui sait ce qui attend ses neveux dans l'obscurité des siècles! C'est là un rêve, soit, mais un rêve qui remplit toute son âme, et Wolffenstein n'est pas homme à se laisser arracher ses espérances. »

— « Francisca pâlit; le capitaine s'en

aperçut. « L'ambition te fait trembler, Francisca?

— « Non ; mais je sens que de cette manière ses deux enfans pourraient bien être les victimes de ce rêve.

— « O mon enfant! combien cela arrive souvent! Finis, finis; cela m'attriste; parlons d'autre chose. »

Mais cela avait bien plus attristé Francisca. Lorsque le capitaine fut sorti, elle appuya son front sur la table, soupira du fond de son cœur, et son espérance se changea en un sombre découragement. Mais quels obstacles le cœur d'une jolie fille et l'amour n'auraient-ils pas surmontés!

FORCE D'AME

DES DEUX AMIES.

Francisca était une de ces belles âmes qui méritent le repos dont elles jouissent, parce qu'elles l'obtiennent à force de combats; une de ces filles rares qui voient clairement leur position, qui n'entrent en aucun arrangement avec leur cœur, parce qu'un pareil arrangement ne se termine que par l'infidélité ou la légèreté. Lorsque le capitaine fut parti, elle pesa tout ce qu'il lui avait dit; son cœur était agité: elle aimait Oreste avec une ardeur inexprimable, et alors plus que jamais, car elle entendait répéter partout quel couple unique étaient Oreste et Pylade. Elle était inquiète, puis son repos revint peu à peu, car elle avait pris une résolution. Adèle entra dans ce mo-

ment; elle essaya devant la glace un chapeau que sa mère venait de lui donner.

« Je suis curieuse, dit Francisca, de voir un jour comment le diadême parera ce front... » Adèle la regarda en souriant... « Tu ne cesseras cependant point d'aimer ta Francisca, et je connais encore quelqu'un avec qui tu partagerais plus qu'un diadême.

« — Oh! oui, plus! plus! dit Adèle avec un sourire de satisfaction, tous mes instans heureux, tout mon bonheur intérieur, toutes les peines.

« — Si le diadême n'a point le don de pétrifier les meilleurs cœurs...

« — Que me parles-tu donc de diadême? » Francisca lui raconta ce qu'elle avait appris du capitaine. Adèle était immobile; elle se rappela même qu'Oreste en avait dit deux mots. « Crois-m'en, chère Francisca, c'est en vain que mon père le souhaite, car le ciel ne voudra pas punir si cruellement quatre cœurs bons, fidèles, tendres.

« — Mais quand même ton père n'atteindrait pas le but de ses souhaits, ces quatre cœurs bons, fidèles, tendres, ainsi que tu les nommes, sont déjà assez punis par le souhait seul ; car tu conçois, Adèle, qu'un prince même pourrait plutôt donner la main de sa fille à un roturier, que celui qui a le désir de devenir prince ; conçois-tu cela ?

« — Oui, je le conçois ; mais, chère amie, je ne conçois pas comment mon père, s'il savait ce que nous ressentons tous quatre, ce que nous nous sommes, ce que nous devions nous être, et dont il est lui-même la cause, pourrait vouloir détruire un si beau plan, même au moyen d'une couronne ; je ne conçois pas comment il veut détruire ce que rien ne peut détruire, sans briser, je le sens, Francisca, au moins mon cœur, et peut-être aussi celui de son fils.

« — Je conçois très-bien qu'un père puisse le vouloir, dût-il remplir la vie de sa fille de peines et de douleurs pen-

dant de longues années; car, soyons justes, Adèle, ton père pense, dans son souhait, à une nombreuse suite de hauts et puissans souverains, de princes heureux et renommés; avec ces idées, ne doit-il pas pouvoir oublier la pâleur de son Adèle? »

Adèle était en effet assise, pâle comme Francisca le disait. «Oh! dit-elle en se tordant les mains, qui me sauvera?

« — Toi-même, dit Francisca. Qui peut te sauver, si ce n'est toi? Qui doit épargner à ton père la peine de voir le visage de son Adèle languissant de chagrin, si ce n'est encore toi? Voudrais-tu, par contrariété et sans amour, t'opposer aux vœux de ton père?

« — Oh! Francisca, aimes-tu mon frère? Je serais presque tentée de dire que tu ne l'aimes pas, car tu n'es pas aussi malheureuse que moi.

« — Ah! mon malheur est le même! Mais, Adèle, ne disais-tu pas tantôt que tout avait réuni nos cœurs? C'est

vrai, Adèle; oui, je le dis avec une fierté que ne peut donner le titre de prince. Les anges les plus purs, la vertu même nous ont conduits les uns vers les autres avec des liens de roses. Mais, Adèle, pourquoi Pylade ne sait-il pas encore que tu l'aimes? Qui est-ce qui t'a empêchée de le lui dire? Ce n'est pas une orgueilleuse pruderie? Oh! pourquoi ton frère, lorsqu'il est devant moi, plonge-t-il son regard scrutateur et inquiet dans mon âme émue, pour savoir si je l'aime? Je l'aime, oh! je l'aime de tout mon cœur! Tout être pur, le ciel, les puissances célestes, peuvent savoir comment je l'aime, comme il a rempli toute mon âme, comme ce cœur brûle pour lui de la plus pure flamme! L'amitié le sait; tu le sais, Adèle, je le lui ai caché à lui seul, jusqu'à ce que la main maternelle de la nature arrache ce secret de mon cœur embrasé, de mon œil en pleurs, de mes lèvres tremblantes; quand cela sera-t-il, Adèle?

« — Cet instant peut venir à présent, dans une heure, aujourd'hui. S'il prenait ta main, si ses yeux étaient en larmes, s'il te disait : O Francisca, je t'aime! que je suis malheureux si tu ne m'aimes point! Alors cet instant serait arrivé, ou tu n'aimes pas comme moi, Francisca. »

Après avoir long-temps parlé sur un sujet si cher à leurs cœurs, elles résolurent de cacher leur tendresse à leurs amans, et leur manière de vivre leur en facilita les moyens. Elles ne furent presque jamais seules avec eux; Oreste, qui se trouvait bien quelquefois seul avec Francisca et Adèle, avait lui-même juré de se taire, jusqu'à ce que Francisca lui donnât la bague. Il lui fallut tenir sa parole, ne fût-ce que pour lui-même.

Il en agit avec Francisca amicalement, mais sans intimité, et comme s'il y eût eu toujours un tiers entre eux qui les observât. Leur situation était

pénible, lorsqu'ils se parlaient; Francisca baissait les yeux et se taisait subitement, lorsqu'elle sentait dans son cœur une tendre inquiétude qui ne lui était pas ordinaire. Oreste devenait plus froid, plus taciturne, lorsqu'il croyait lui avoir parlé avec trop de feu; mais ils sentaient tous deux qu'ils étaient aimés. Francisca en avait toutefois plus de certitude qu'Oreste.

Pylade, qui seul avait renoncé à tout espoir, parlait à sa sœur plus ouvertement de ses peines; mais il ne nommait jamais Adèle; et Francisca, qui autrefois encourageait son espérance par quelque remarque, quelque sourire, se taisait alors entièrement sur Adèle; aussi Pylade perdit-il jusqu'à la dernière lueur d'espérance; et cependant, quoiqu'aucun de leurs cœurs ne fût satisfait, ils éprouvèrent pourtant dans leurs peines une consolation que ne peut donner aucun bien terrestre, celle d'être en paix avec eux-mêmes.

LE VOILE D'EMMA.

Dans une soirée d'hiver, le maréchal était assis devant la cheminée, seul avec sa famille, à l'exception d'Oreste. Francisca était retenue au lit par une indisposition, quoique ce jour-là surtout elle eût désiré être bien portante; car c'était l'anniversaire de la naissance d'Adèle. Adèle avait demandé de n'avoir d'autre société que celle de sa famille. Elle était assise entre son père et sa mère. Son père la regardait de temps en temps en souriant, et plaça l'écran d'une manière plus commode pour elle. Ils parlaient des vicissitudes humaines; le maréchal rêvait à l'avenir, quoiqu'il cachât à sa femme ses désirs particuliers.

« C'est singulier, dit tout à coup Emma, comme s'éveillant d'un rêve pénible; en parcourant toute ma car-

rière, je ne trouve aucun temps où mon cœur ait été aussi satisfait que dans les années qui ont été les plus malheureuses de ma vie.

« — Lesquelles ? » demanda le maréchal. Elle prit sa main, et dit avec tendresse : « Les années où j'étais séparée de toi, où je m'étais imposée moi-même la privation de tout plaisir, les années où je....

« — Silence ! » dit Mme de Sorgan avec un ton expressif, jetant les yeux sur Adèle.

« — Non, Louise ! non ! dit la comtesse ; je n'ai pas à rougir de ces années. Je souhaite à Adèle une heure qui donne à son cœur une aussi forte secousse ; une heure pareille à celle où... (Elle se jeta aux pieds de son mari.) J'étais à ses pieds comme à présent, où il me repoussa avec un froid dédain. Ah ! cette heure, cet instant terrible m'ont donné la force de la vertu. »

Le maréchal, Louise et Adèle rele-

vèrent Emma. « Mon ami, ce n'est plus le regret qui m'enflamme, c'est le doux souvenir d'un jour qui, à l'exception de celui où je te retrouvai, fut le plus beau de ma vie, puisqu'il me fit voir jusqu'où peuvent conduire la coquetterie et la légèreté. » Adèle était aux pieds de sa mère, et lui tendait les bras. « Adèle, dit-elle, c'est l'amour qui t'a mise dans cette position. Dieu veuille que ce soit toujours l'amour, l'enthousiasme, ou la peine causée par un malheur, et non ta fau ta honte... Non, Louise, non ; pourquoi ne raconterais-je point à ma fille ma faute, mes regrets, mon repentir, mes vertus? Pourquoi ma vie ne serait-elle pas un avertissement pour elle?

— « Oui, elle doit l'être, dit le maréchal : Adèle, Emma, asseyez-vous à mes côtés. Raconte à ta fille ta faiblesse; je lui peindrai ton repentir et tes vertus.

« — Oui, mon cher Wolffenstein, » dit-elle en l'embrassant. Elle raconta

à Adèle sa jalousie contre Augustine, son aventure avec le comte, et comme son mari l'avait trouvée dans la chambre du comte. Tous versèrent des larmes. Adèle ne savait encore de ces évènemens que quelques circonstances qu'elle avait entendu rapporter dans la conversation.

Mme de Sorgan raconta comment Emma avait mis sur sa tête le voile qui devait élever entre elle et la société une barrière insurmontable; comment elle l'avait porté jusqu'au moment où elle retrouva son époux. Adèle avait été témoin de cette scène. « Le voici, » dit le maréchal; et il l'alla chercher dans une armoire. « Le voici, le voile de ta chère et généreuse mère. » Il le retira d'une toile qui l'enveloppait; une garniture de perles liait ce voile; c'était la même garniture qu'Emma avait déchirée dans sa douleur. « Le voilà, » dit-il, et il pressa le voile contre ses lèvres. « Il est humecté des larmes de ta mère,

des larmes les plus amères et les plus précieuses, celles qu'ont fait couler une faute légère et un grand repentir. Reçois-le, Adèle; c'est le plus beau présent que je puisse te faire pour le jour de ta fête. Aussi ai-je dit, lorsque je le reçus des mains de ta mère : Ce voile doit être transmis d'une fille à l'autre, comme un monument de la fidélité de mon Emma, et comme un esprit tutélaire de la fidélité de ma fille. Prends-le, ma fille; rien, dès à présent, n'est plus ta propriété que ce voile et cette garniture de perles. Qu'ils soient le gage de ton amour et de ta fidélité, si tu aimes quelque jour; et si ton cœur balance, aie alors le courage de porter ce voile, et de paraître ainsi devant moi. »

Adèle le prit d'une main tremblante, et mit à son cou le collier de perles. Hors d'elle-même, elle se jeta sur le sein de sa mère; elle pressa le voile contre son cœur, contre ses yeux inondés de larmes. « Si jamais je dois le

porter, dit-elle en regardant fixement son père, le cœur de votre fille sera alors brisé pour jamais; et qu'alors le tombeau s'ouvre pour moi. »

Adèle prononçait ces mots avec un feu extraordinaire.

« Non, tu ne le porteras pas, Adèle, dit le général.

« — Je m'en tiens à votre parole, mon père; non, je ne le porterai jamais : mais il est à moi, il m'appartient; que personne ne me le demande, car, d'après les paroles de mon père, je ne dois le remettre qu'à une jeune fille, ou bien il m'enveloppera dans mon cercueil. Il est à moi ! »

A ces mots elle sortit.

« Que veut dire cela? demanda le maréchal. La vivacité de ma fille m'étonne.

« — Moi pas! dit Mme de Sorgan; vous avez monté son cœur jusqu'à l'enthousiasme; je vous avais bien dit : Silence! mais on ne m'a pas écoutée.

« — Nous ne devions pas t'écouter, Louise, dit Emma. Je n'ai jamais été meilleure ni plus heureuse que dans ces momens de l'exaltation de mon cœur. »

Adèle vola à sa chambre. Elle tenait le voile dans ses mains, et son cœur était agité de mille résolutions généreuses. Oreste avait le gage de fidélité de Francisca, la bague; et Pylade! Pylade n'avait de celle qu'il aimait si tendrement, si constamment, si secrètement, pas même un sourire depuis bien des années.... Et ce voile, le gage de sa fidélité! il était en son pouvoir. Personne ne lui demanderait l'usage qu'elle en ferait. Sa fille devait l'obtenir un un jour de ses mains pures. « Je veux!...» dit-elle; et tout à coup la crainte de la sévérité de son père arrêta sa résolution. Elle ne savait ce qu'elle devait faire.

Quelques jours après, tandis qu'Adèle balançait entre la résolution et la crainte, un officier, dont la réputa-

tion n'était pas des meilleures, se plaignit près du maréchal d'une offense qu'il avait reçue de son colonel, qui était l'ami déclaré du maréchal. Le maréchal regarda l'officier d'un air sombre, mais tranquille. « Je prendrai des informations, dit-il; mais je vous invite à vous tenir dès à présent en garde contre chaque faute, car je vous jugerai sévèrement. »

L'officier se retira avec respect et timidité. Il se repentait d'avoir osé attaquer l'ami du maréchal.

« Ne te l'avions-nous pas dit d'avance? » lui dirent les autres officiers. « On pouvait prévoir cela; tu n'y gagneras rien, quoique la raison soit de ton côté. »

Pylade s'en mêla. « Je suis témoin, dit-il avec assurance à l'officier, que vous avez raison; que l'on vous a offensé durement et mal à propos. Et quand le colonel serait encore plus lié avec le maréchal, celui-ci est juste. Le

lieutenant Bravsen peut vous rendre le même témoignage.

« — Oui, je le puis; car j'étais à côté de lui lorsqu'il fut offensé, » dit le lieutenant Bravsen.

En ce moment le maréchal se promenait avec le colonel en question. Le colonel était un des hommes qui, sous l'apparence de la plus franche probité, cachent un cœur plein de petites passions. Il entendait parfaitement l'art de la flatterie, et pas du tout celui de connaître les hommes et de les apprécier. Ses supérieurs ne connaissaient point son caractère; mais il n'en était pas de même de ses subordonnés.

« —Vous êtes dénoncé, colonel, » lui dit le maréchal avec gravité.

« — Je m'y attendais : c'est par le lieutenant Bruning. Votre Excellence le connaît, me connaît. Mais oserais-je prier Votre Excellence de lui pardonner; car, en quelque façon, j'ai tort; j'ai été plus dur envers lui que je l'eusse

été envers tout autre. » Il raconta l'affaire au maréchal, mais avec ménagement; avoua quelques duretés qu'il s'était effectivement permises; présenta toute l'affaire sous un jour différent. Il demanda encore une fois la grâce du lieutenant, et cela avec tant d'instance, que le maréchal la lui accorda.

Après la parade, le maréchal s'approcha du lieutenant Bruning, et lui dit d'un ton sévère: «Vous avez porté plainte; je vous pardonne, à la prière du colonel.

« — J'ai des témoins, » dit le lieutenant avec timidité. Le maréchal regardait toujours cette timidité comme une preuve de la faute.

« Je vous pardonne encore à présent, dit-il avec un regard qui annonçait le courroux, mais que je n'en entende plus parler. Avez-vous encore quelque chose à dire?» Le lieutenant lui fit une profonde révérence, et se retira. Le misérable! pensa Wolffenstein en le voyant s'éloigner.

Mais alors Pylade s'avança, et dit d'une voix assurée : « Votre Excellence, je suis témoin du lieutenant Bruning ; je suis en même temps son garant, qu'après une information à laquelle, ainsi que tout homme, il a le droit de s'attendre, il lui sera rendu justice.

« — Est-ce à vous à parler ? » dit le maréchal, irrité autant contre lui-même que contre Pylade, du reproche d'injustice ; et surtout très-fâché qu'il osât le lui dire publiquement. « Est-ce à vous à parler, lorsque le lieutenant se tait ?

« — Oui, dit Pylade sans hésiter un instant, je dois parler lorsque je vois faire et supporter une injustice. Le lieutenant Bravsen le doit aussi. » Bravsen se retira en arrière en pâlissant.

« — Jeune homme, dit le maréchal à Pylade en jetant sur lui un regard perçant, vous n'avez aucun égard. »

Pylade se tut ; mais il regarda le maréchal tranquillement.

« Exigez-vous une information, lieu-

tenant Bruning? » demanda le maréchal. Le lieutenant s'inclina. « Ainsi, vous vous en tenez au pardon ? » Il s'inclina plus profondément encore. « Hé bien donc, dit le maréchal en lançant un sombre regard à Pylade, je ne veux plus du tout entendre parler de cette affaire. » Il s'en alla, suivi du colonel. « Ce jeune homme...., » dit le colonel. « — Je ne veux plus entendre parler de cela, » dit froidement le maréchal; et il changea de discours.

Tous les officiers restèrent sur la place d'armes, sans rien dire. Pylade dit à Bruning : « Il me semble, monsieur, que vous ne pouviez agir plus mal pour vous que de vous taire; vous aurez de la peine à vous réconcilier avec le maréchal. »

Des éclats de rire furent la réponse de tous.

« Cher quartier-maître, vous feriez mieux de trouver quelqu'un qui vous réconciliât avec lui; car, de par tous les

diables, lorsqu'il dit si décidément qu'il n'en veut plus entendre parler, c'est que... — C'est qu'il faut qu'il écoute ; car pourquoi est-il maréchal ? » Ils se séparèrent d'un air qui annonçait quelque mécontentement. L'affaire n'eut aucune suite; ils dirent : « Ah ! si son fils n'eût pas été l'ami du quartier-maître, nous aurions vu de belles choses ! »

Le maréchal revint chez lui, plus sombre qu'à l'ordinaire. Il fit à table quelques remarques sur Oreste, qui montraient combien Pylade l'avait irrité. « Le philosophe qui crie, dit-il avec aigreur, n'a souvent rien de vertueux que son manteau de laine. — Si c'est de mon ami que vous voulez parler, mon père..., dit Oreste.

« — Je dois m'attendre à une défense vigoureuse, n'est-il pas vrai ? Il y a des gens qui ont l'orgueil de vouloir tout faire autrement et mieux que les autres ; mais la patience peut se lasser ! » A un signe du maréchal, on se tut.

« — Qu'y avait-il donc? demanda Adèle à son frère. Mon père a paru très-irrité contre Pylade.

« — Oui, très-irrité, répondit Oreste, mais j'ignore ce qui y a donné lieu. Je suis parti aussitôt après la parade. Adèle pria tendrement son frère de s'en informer. Elle alla sur son balcon, et regarda vers les fenêtres de Pylade. Elle voulait dédommager le favori de son cœur de la colère de son père; mais elle ne pouvait comprendre comment Pylade avait osé irriter son père.

« Avoue-moi, Adèle, dit Francisca, lorsqu'elle fut seule avec son amie, quel est ton dessein? J'ai des pressentimens... »

Adèle sourit. « Oh! dit-elle, comme je l'ai deviné depuis la plus tendre enfance, jusqu'à ce moment où il sacrifia généreusement toutes ses espérances l'une après l'autre. Hélas! depuis le moment où notre destin, notre ange tutélaire (car lui et moi nous n'en avons

qu'un) plaça dans tout notre être le germe de l'amour; lorsque Pylade me porta comme un enfant dans ses bras; lorsqu'il apprit à ma bouche enfantine à prononcer la première parole; lorsqu'ensuite je le revis dans les ruines où mon âme le reconnut, car je n'avais vu que lui seul, et pas même mon frère, je ne parlai que du jeune garçon qui était là, pâle, et jetant ses regards sur moi seule. O Francisca! comme je devinai chacun de ses regards muets, ce qu'il voulait faire pour m'obtenir, pour conquérir ma main, que le rang de mon père lui refusait; son regard, qu'il jeta sur moi à la dérobée, produisit l'effet comme d'un torrent de feu dans mon âme. J'étais encore enfant, mais je l'aimai pour ainsi dire aussi fortement qu'à présent. Je savais plus par rêverie que clairement que j'étais le but de sa vie. Tiens, Francisca, j'avais bien deviné, sans tes remarques, pourquoi il se faisait soldat.

«Ce n'est pas moi qu'il sacrifia, car il il ne peut jamais m'abandonner. Son amour me tient en son pouvoir au-delà de la vie. Ce n'est pas moi qu'il sacrifia, mais le prix pour lequel je pourrais lui appartenir. Il quitta l'état militaire pour être juste. Oh! alors je lui appartins bien; aucun pouvoir ne put plus m'en séparer. Il avait dès-lors à traîner une vie pénible; un seul espoir lui resta encore, l'amitié de mon père.

« Il a sacrifié le dernier, le plus petit espoir, pour être juste. Il connaît mon père, mais il s'est présenté hardiment devant lui sans craindre son œil menaçant; et par le sacrifice de son dernier espoir, il a défendu un innocent qu'il connaît à peine; c'est ce que dit mon frère. Et moi! moi, Francisca!

« —Adèle, je t'en prie, que veux-tu?» demanda Francisca avec effroi. Adèle répondit en souriant : « Rien, rien du tout, que goûter encore une consolation que j'ai déjà goûtée mille fois; rien, que

dire à ma discrète amie : Je suis à lui!

« — Malheureuse! dit Francisca, tu provoques avec ces mots la colère du Ciel.

« — O Francisca! je suis bien tranquille. Mais tu dis que ton cœur appartient à Oreste; pourquoi donc, pourquoi serait juste dans ta bouche ce qui est injuste dans la mienne? Est-ce que tu te fondes sur la force de ton amour? Oh! le mien est plus fort que le tien; car si j'osais en agir avec lui comme toi avec Oreste, il y a long-temps que mes lèvres lui auraient avoué ce que mon cœur veut en vain cacher. Tu défends ton amour; le mien est-il donc si abandonné, si déraisonnable, que je ne puisse le défendre? Ne disent-ils pas tous de celui que j'aime : « C'est une âme noble! » Je sais bien ce qu'il faut que je lui sacrifie : plaisirs, jouissances, peut-être même la vie. Il est malheureux que le sort exige de moi ces sacrifices, Francisca; mais le sort doit pou-

voir les exiger de l'amour, et une amante ne peut les refuser. Il en est de plus heureuses; il n'en est point de plus innocentes que moi.

« — Mais, Adèle, dit Francisca toujours plus effrayée de l'enthousiasme de son amie, tu m'as promis de te taire comme je me tais.

« — Veux-je donc parler? ai-je dit cela? non, non, je tiendrai ma promesse; je ne veux pas non plus te manquer de fidélité.

« — Que veux-tu donc? (Ici Adèle s'arrêta au milieu de la chambre, et éleva ses regards satisfaits.) — Ce que je veux? je veux seulement me dire encore une fois que je suis à lui, quoi qu'il puisse arriver. » Alors, par une prompte fuite, elle échappa aux prières de son amie : elle s'enferma dans son cabinet, pour ne point être dérangée; et au son de la cloche funèbre annonçant la mort d'une fiancée du voisinage, qui venait de suivre son bien-aimé dans le tom-

beau, parmi les chants mortuaires qui se faisaient entendre dans la rue, elle prit la plume pour écrire à son amant.

Le vent ouvrit sa fenêtre, et poussa les sons sinistres de la cloche jusqu'à son oreille, jusqu'à son âme. Tout à coup elle se rappela pour qui l'on sonnait; elle déposa la plume, se mit à la fenêtre, où elle écouta le chant funèbre, et vit la maison mortuaire illuminée. De temps en temps les sons, au gré du vent, se rapprochaient et s'éloignaient : ces sons parurent prophétiques à son cœur. « N'est-elle point heureuse? dit Adèle à voix basse. Oh! ce cœur brisé par la douleur, par l'amour, ne sera point réduit en poussière! non! »

Francisca frappa à la porte; Adèle ouvrit. « Entends-tu, Adèle? dit Francisca en pleurant; elle sera enterrée aujourd'hui. Ta femme de chambre l'a vue; elle ne peut assez dire combien elle est belle. Le cercueil n'est pas encore fermé.

« — Je veux la voir, » dit Adèle. Elle couvrit sa tête d'un voile, s'enveloppa d'un long manteau. « Et ton père ? » dit Francisca.

« Je veux la voir, » répéta Adèle. Francisca prit un voile et un manteau. Elles se firent suivre par un domestique. On leur fit place dans la maison du mort, car on les reconnut au domestique. Adèle jeta un regard sur la défunte avec un cœur ému ; puis elle approcha du cercueil, baisa ses lèvres pâles, et dit tout bas : *Sois heureuse, âme fidèle!* Elle plaça sur le cœur inanimé de la jeune fille une rose qu'elle avait devant son sein, et se retira avec Francisca de ce lieu de désolation. Elle revint chez elle, se renferma dans son cabinet, reprit la plume, et écrivit, au bruit alternatif des cloches et du chant, ce qui suit :

« Ici, Pylade (1), sous les éternelles

---

(1) On a cru devoir beaucoup retrancher de cette let-

« étoiles, lumineux diadême de l'être in-
« compréhensible que l'homme nomme
« *roi*; ici, au centre de l'éternel et inal-
« térable amour, je prends la plume, et
« te voue à jamais mon cœur et ma fidé-
« lité. Puissent les sons funèbres qui
« m'entourent, et qui sont pour mon
« âme satisfaite le chant de triomphe
« d'une aurore éternelle, resserrer tou-
« jours davantage mon cœur, jusqu'à ce
« qu'il en soit brisé! Alors cette figure
« pâle, ces yeux éteints, ce cœur qu'un
« long chagrin a anéanti, ces lèvres muet-
« tes et décolorées, à qui le sort, ou Dieu,
« n'a accordé qu'un pénible et long sou-
« pir, au lieu de la vie, ne seraient qu'un
« appel au désespoir. Que les sons d'es-
« pérance disparaissent de ce chant fu-
« néraire si doux, si consolant! et qu'on
« n'entende plus près de ce cercueil que

---

re, qui paraîtra peut-être encore aussi longue que singulière à bien des lecteurs français.

« les lamentations de tout le genre hu-
« main !

« Non, sainte, pâle figure, mes lèvres « ont baisé tes lèvres muettes, comme le « souvenir d'un ami chéri. Tu n'as point « péri, figure chérie, qui ne vis la lu- « mière qu'à travers les pleurs ; ta respi- « ration ne fut que des soupirs ; ton cœur « n'eut que de vaines espérances. Tes es- « pérances sont toutes descendues dans « la tombe silencieuse : tu les suivis, tu « joignis tes mains, tu dis à ton cœur de « cesser de battre ; tu le suivis, ton bien- « aimé, avec une fidélité exemplaire, « dans la vallée de la paix. Sois heu- « reuse, belle âme !

« Oh ! laisse, Pylade, mes yeux se « sécher ; laisse mon cœur, qui aspire « avec ardeur à ce dernier voyage dans « la tombe, avec toi, à ta main, se tran- « quilliser un peu !

« Tiens, dans cet instant précieux, je « veux être ferme et résolue ; je veux « ôter des mains du sort le fil de ma vie ;

« je veux moi-même maîtriser ma destinée. Qu'aucune flamme terrestre ne « trouble la lumière blanche et céleste « d'une meilleure vie! Ton nom, Pylade, « est le symbole d'une fidèle amitié, et « est devenu le gage de la tienne. O Pylade! quand le soleil disparaît sous « l'horizon; quand ses rayons brillans « pâlissent sous les nuages; quand l'azur « du ciel devient toujours plus foncé, « alors mon âme s'élance dans l'immensité, et demande : N'y a-t-il donc pas « un cœur qui veuille parcourir la vie « avec moi aussi fidèlement que les étoiles, toujours lumineuses dans leur silencieuse et immuable marche? Oh! « je l'avais trouvé depuis long-temps, ce « cœur; c'est le tien, Pylade! c'est le « tien!

« Il me semble, dans mes réflexions « profondes sur l'éternité qui est devant « moi, que j'ai déjà connu, déjà aimé « dans un paradis perdu; je te reconnais à présent au sourire de ton œil,

« à l'organe de ta voix; mon âme seule-
« ment ne peut retenir ce regard, cette
« voix. Il me semble que je veux me rap-
« peler un rêve oublié; à présent je crois
« le savoir, et dans l'instant il a disparu.
« Oh! quand je vois, Pylade, comme
« tout passe autour de moi, comme le
« temps, avec son aile légère, ici éteint
« une vie, là brise un cœur, creuse une
« fosse, couvre de poussière un cœur
« aimant, mon cœur alors s'épure à la
« flamme de l'amour, et je te dis : Ai-
« mons-nous, soyons amis, mon bien-
« aimé à jamais, avant que l'aile du temps
« éteigne aussi ma vie, et couvre mon
« cœur de terre.

« Sans rougir, sans pâlir, Pylade, je
« t'écris cela; aime-moi comme je t'ai-
« me! Je t'écris avec un cœur paisible,
« une fermeté inébranlable; je te suis fi-
« dèle à jamais! sois-moi fidèle à jamais!
« aimons-nous, mourons l'un pour l'au-
« tre, et aimons-nous éternellement. Je
« t'envoie le voile noir, symbole de ma

« fidélité : conserve-le ; que personne ne « le voie que toi seul : lorsque tu me le « rendras, nous serons heureux ; et si « nous ne sommes point heureux, qu'il « m'enveloppe dans le cercueil.....

« Tu verras dans mes cheveux ou à « mon cou un collier de perles ; ce sera « le mot de l'amour ! tu porteras à ta « main une bague d'or à cadenas ; ce sera « ton mot de ralliement. Adieu, mon « bien-aimé. »

Adèle ne sut pas comment faire parvenir la lettre à Pylade ; et plusieurs jours se passèrent ainsi, où les réflexions se succédèrent. Elle ne se repentit point de ce qu'elle avait écrit.

Elle reprit la plume quelques jours après, et écrivit de nouveau.

« C'est ton Adèle, cher Pylade, qui « a écrit cette lettre, qui t'envoie le voile « d'où dépend sa destinée ; elle s'envoie « elle-même, elle se donne à toi toute « entière. Je suis à toi à jamais ; mais la « vie, semblable à un fantôme mena-

« çant, est placée entre nos cœurs; les « préjugés, l'orgueil, comme une mer « en courroux, nous séparent : ainsi, « mon bien-aimé, ne provoque point le « malheur, l'orgueil à nous éloigner da- « vantage encore. Que le plus grand si- « lence couvre notre secret. Notre amour « est d'un autre monde, non de celui-ci; « notre amour réside dans l'intérieur de « nos âmes, non dans les regards, non « sur les lèvres : il est le secret sacré de « deux âmes qui se connaissent, qui se « voient dans des pensées tranquilles, « pleines de jouissance, qui se rappro- « chent dans les sentimens qu'elles par- « tagent. Je suis à toi; mais il n'y a que « le consentement de mon père, ou la « tombe secourable, qui puissent don- « ner la parole à ce secret qui doit être « gardé avec la plus rigoureuse fidélité. « Je suis ton Adèle, ainsi sois heu- « reux. »

Voilà ce qu'elle écrivit; cependant son âme résolue, et dans laquelle l'exal-

tation de la vertu était si vive, était combattue par la crainte, les réflexions, l'avenir incertain. Elle réfléchit dans un sombre silence sur le passé si merveilleux, et jeta un coup-d'œil sur les voies obscures et incertaines du pâle avenir, qui parut n'avoir pour elle qu'un regard de pitié et point d'espérances. Dans ce moment, Oreste entra dans sa chambre avec un air triste. « Qu'as-tu donc? » lui demanda-t-elle. Il ne répondit point: mais par sa fenêtre il regarda long-temps, et en silence, la maison qu'habitait Pylade; puis il dit, en montrant la maison de la main : « Il n'est pas heureux non plus! »

Adèle appuya en silence sa joue brûlante contre celle de son frère. « Et pourquoi ne serait-il point heureux? » reprit-elle dans un sens qu'Oreste ne comprit point, et parce qu'elle était décidée à envoyer sa lettre à Pylade. « Voilà justement à quoi je pense, dit Oreste; il est muet comme la tombe.

« — Pourquoi ne dis-tu pas comme la vertu, Oreste? demanda Adèle; la tombe seule est-elle muette? Oh! pourquoi ne serait-il point heureux! » répéta-t-elle lorsqu'elle fut seule. Elle renferma le tout en un paquet, qu'elle donna au domestique pour le porter à Pylade; dès lors elle se sentit plus légère, invulnérable comme le destin, même échappée à l'avenir obscur. « Ne sommes-nous donc pas heureux? dit-elle. La marche du temps n'est-elle donc pas arrêtée dès à présent qu'il sait que je l'aime? Oh! ce seul mot : *Nous nous aimons*, ne s'étend-il pas autour de nous comme un avenir merveilleux, fortuné! Il marche devant nous comme l'Amour avec sa torche enflammée, afin d'éclairer pour nous les sombres caveaux de l'avenir et du tombeau. »

Elle resta encore long-temps à la fenêtre, et vit la lumière qui brillait sur la table de Pylade. A minuit, elle entendit Pylade jouer sur sa flûte un air

ancien et très-connu; elle accompagna en esprit ces paroles :

Quand j'approche de ma paupière
Ce voile arrosé de mes pleurs,
Je puis braver tous les malheurs,
Et sans chagrins parcourir ma carrière.

Cette mélodie, d'abord bien douce, s'anima par degrés, et prit un caractère fort et expressif. Tout redevint tranquille, et c'est ainsi qu'elle pensa que l'air devait finir. Elle-même jeta alors des regards plus hardis vers les étoiles; comme lui, elle regarde avec plus de fierté, plus de liberté au-delà du temps, au-delà de la vie. Elle se coucha bien tranquillisée, et s'endormit doucement dans la plus profonde paix de l'âme.

Pylade avait reçu le paquet des mains du domestique. « La comtesse Adèle vous envoie cette musique, » dit cet homme. Sa main avait touché ces objets; c'était revêtu de son cachet. Il ou-

vrit avec vivacité; il trouva le voile, qu'il étendit lentement. Un papier lui tomba dans la main; il lut et relut, ou plutôt il ne considéra que les traits de cette main chérie. Il ne comprit que quelques mots, quelques phrases isolées; le tout resta pour lui une énigme, un enchantement inexplicable qui remplit cependant son âme de crainte, d'espérances, des plus douces jouissances de la vie.

Il déposa la lettre, et s'assit en silence devant le trésor que le sort lui avait fait obtenir; il n'y comprit rien encore. Il s'arracha de son bonheur, et saisit avec empressement chaque doute qui se présenta. Il ferma ses rideaux, poussa le verrou de sa porte, se mit à relire. Il commença à s'expliquer les paroles, à saisir le sens des phrases; il était hors de lui.

Enfin, après bien des réflexions sur le passé, sur chaque mot d'Adèle, de sa sœur, de son ami, il commença à devi-

ner l'énigme; il saisit l'idée d'Adèle. Il se rappela même le voile, et rencontra encore ici la vérité. Mais qui peut décrire la joie qui remplit dès ce moment son âme du plus grand enthousiasme, de l'ivresse du bonheur, et d'une satisfaction douce, tranquille? qui peut peindre le plus bel instant de la vie? Il était assis, ayant la lettre sous ses yeux inondés de larmes; il ne pouvait lire, et cependant lisait toujours. Ainsi, de la tempête des passions il tomba dans la plus tranquille, la plus douce jouissance, et enfin il eut assez de calme pour réfléchir sur l'avenir. Il ne désirait qu'un sourire des lèvres d'Adèle, qu'un coup-d'œil; mais il jura de vivre d'après sa loi. Il prit sa flûte, et chanta son bonheur et sa résolution à la nuit silencieuse, qu'il osait seule faire sa confidente.

Le matin il ouvrit sa fenêtre, et déjà Adèle était sur son balcon, vis-à-vis de lui. Elle arrosait ses fleurs. Elle ne jeta de son côté qu'un seul regard. Il ferma

sa fenêtre, et elle rentra dans son appartement.

« Oh! s'écria-t-il, comment pourrai-je supporter cette épreuve? comment pourrai-je me taire? O Adèle! comment me taire? »

Adèle rougit lorsqu'elle le vit : elle craignit son premier regard; elle trembla qu'il ne parlât. « Oh! non, dit-elle, il sera assez généreux pour se taire, et ne pas me faire rougir. »

Pylade trembla lorsque la première fois il dut dîner chez le maréchal. Il entra dans la salle au milieu d'une foule d'officiers; il osa à peine lever les yeux, quoiqu'il se répétât cent fois : « Notre amour est pur, céleste. » La présence d'Adèle le tint cependant enchaîné du lien dont il se croyait affranchi. Il n'en arriva pas moins à Adèle. Enfin, ils furent contraints de s'approcher. Il vit le collier de perles à son cou; elle vit à sa main la bague à cadenas; elle sourit, et ce sourire ramena le repos dans

leurs cœurs. Ils tinrent la promesse de se taire; ils purent la tenir; car depuis l'évènement de la parade, Pylade vint plus rarement dans la maison du général.

Qu'avaient-ils besoin de visites? L'imagination active de Pylade se représentait toujours la belle image de sa généreuse amante au moment de sa lettre. Pylade jouit d'un bonheur unique. Il aima la solitude encore plus qu'auparavant; mais Oreste ne put, sans étonnement, le voir assis, les regards joyeux et triomphans, fixés sur un seul point, la figure brûlante, exprimant toutes les sensations d'un bonheur secret. « Tiens, Oreste, commença Pylade, je voudrais être encore plus à l'étroit qu'ici. Qu'as-tu donc à présent? tu me serres la main, tu me regardes avec un air de pitié. » Ici il se jeta, tremblant de joie, au cou de son ami. « Tu me reproches ma solitude! O Oreste! qu'est-ce donc que je perds en

restant isolé? Laissez-moi me réjouir de la félicité qui remplit mon âme.

« Ne sommes-nous donc plus une seule âme, Oreste? N'est-ce donc plus vrai ce que nous disait le capitaine, que le monde moral dans l'homme est infini, et que le monde physique est extrêmement circonscrit, comme la maison que nous habitons, comme la chambre des enfans? Parle, qu'ai-je donc perdu?

« — Oh! si tu es vraiment heureux, Pylade... » Ici, Pylade étouffa presque son ami dans ses bras, et s'écria : « Oui, je le suis! je le suis! » Oreste réfléchit, en secouant la tête, sur le bonheur de Pylade, mais il ne put rien deviner : il n'était rien arrivé qui pût le remettre sur la voie, rien du tout; et Pylade, assis à son clavecin, commença une sonate qu'il n'acheva pas, donna à chaque mendiant avec la plus grande largesse, devint absolument insensible à toute offense, et pardonna tout, ou ne vit pas même les fautes qui se commettaient. Son domes-

tique renversa une table avec de la porcelaine. « Elle était fragile, mon cher Christophe! » fut tout ce que lui dit Pylade, avec une voix douce et une compassion amicale.

« Mon maître est un ange, ma foi! » dit Christophe. Il avait raison; c'était seulement l'explosion du bonheur de Pylade.

LE CAPITAINE PRÊCHE.

Oreste, Francisca et Adèle étaient presque aussi heureux que Pylade. Francisca vit très-bien avec quelle tendresse elle était aimée; et malgré toute son attention, il lui échappait parfois un regard, ou un mot; ou bien l'ardeur qu'éprouvait Adèle se communiquait à son amie, ou enfin un regard triste lancé sur elle par Oreste, un soupir qui lui échappait lorsqu'il l'avait long-temps considérée, mettaient son cœur dans un tel désordre, que souvent elle répondait par un soupir au soupir qui lui échappait, à son regard inquiet par un regard enflammé.

Les deux amans ne purent encore en venir à une déclaration; le serment d'Oreste et la réserve de Francisca s'y opposèrent.

Mais il se présenta un jeune conseiller

de la régence, nommé *Kolbe :* c'était un honnête homme; il sollicita la main de Francisca, et marcha à grands pas vers son but. Il se fit présenter chez le maréchal, auquel il dit qu'il aimait Francisca, qu'il désirait obtenir sa main, et que pour cela il souhaitait faire connaissance avec elle. « Elle demeure dans la maison de votre excellence, » ajouta-t-il avec un profond salut. Le maréchal, qui estimait le conseiller, l'invita à dîner, promit d'appuyer ses démarches, pensa qu'il n'éprouverait aucunes difficultés, tint à Francisca un discours à sa louange, parla au conseiller avec beaucoup de feu du généreux frère de Francisca; lui recommanda de rechercher son amitié, et la visite fut terminée au moment où tous les officiers vinrent présenter leurs rapports à leur chef.

Oreste vit le conseiller d'un œil indifférent; mais il fut surpris lorsque celui-ci revint dîner : il observa qu'il recherchait très-visiblement la bienveillance

de Pylade, que sa mère eut l'adresse de le placer à côté de Francisca; et un feu intérieur le dévora, lorsqu'il vit le conseiller, pour qui on avait tant de prévenances, s'adresser à Francisca avec empressement, et ne s'occuper que d'elle seule.

Il ne douta plus de ses vues, lorsque son rival fut invité pour le concert le même soir, ce qui arrivait rarement à un roturier dans la maison de son père. Le conseiller s'en alla avec Pylade; Oreste les vit avec inquiétude sortir ensemble, et il alla chez Pylade dès que le conseiller fut parti. « Hé bien, ce conseiller Kolbe, demanda-t-il, que te voulait-il, Pylade?

« — Rien, rien du tout, répondit Pylade; ce que ces gens veulent tous, former une connaissance de plus pour passer la vie.

« — Il me semble que ses vues s'étendent plus loin; il était assis à côté de Francisca avec un air.....

« — Je suis invité pour le concert, » dit Pylade. Et il pensa au chant d'Adèle qu'il allait entendre.

« Justement, et le conseiller aussi. Je t'en prie, Pylade, observe donc que le conseiller n'est pas venu pour rien chez mon père, qu'il ne recherche pas pour rien ta connaissance, qu'il n'a pas été pour rien assis à côté de Francisca, enfin qu'il n'est pas pour rien invité au concert. Toutefois, je me tairai. Que son cœur décide de mon bonheur. »

Le conseiller vint au concert; Adèle chanta, et Pylade fut au comble de la félicité. Francisca chanta ensuite. « Vous chantez aussi? dit le maréchal au conseiller. — Vois-tu, dit Oreste à Pylade, qui ne s'apercevait de rien; d'où mon père sait-il qu'il chante? Je parierais qu'il désire un *duo.* » Justement ce fut un *duo!* Le conseiller ne détourna point l'œil de dessus Francisca. Il se baissa vers elle; elle sourit. Il lui fit compliment sur sa voix; et l'accompagna avec

une très-belle basse-taille. Oreste était froid et sombre. Lorsque l'air fut achevé, le conseiller se baissa vers Francisca avec l'expression de l'enchantement. Il lui baisa la main légèrement, mais pourtant avec l'expression de la plus vive estime. « Hélas! murmura Oreste à l'oreille de son ami, je n'aurais pas dû prononcer mon serment. »

Le conseiller Kolbe revint chaque fois avec plus d'assurance; et chaque fois Oreste disait avec un air plus triste: « Je n'aurais point dû prononcer mon serment. » Francisca, quelque amitié qu'elle eût d'abord témoignée au conseiller, devint, à chacune de ses visites, plus froide et plus réservée, au point que le conseiller fut encore obligé de recourir une fois au maréchal. Celui-ci parla à Francisca. Elle rassembla tout son courage, et lui dit: « Je remercie monsieur le conseiller de ses intentions, mais c'est là tout ce que je puis. Je penserais à lui avec un certain éloignement,

si je devais me figurer qu'il pût y avoir entre nous des rapports plus intimes.

« — C'est là votre réponse ? » dit le maréchal froidement ; et il écrivit au capitaine une lettre renfermant l'apologie du conseiller Kolbe, et quelques observations sur les filles qui, comme Francisca, refusent des mariages. Ces observations, ainsi qu'on le pense bien, n'étaient pas à l'avantage de Francisca. Le capitaine arriva, et se rendit d'abord chez le maréchal, pour être mieux instruit. Oreste se trouvait dans ce moment chez son père.

« Je suis affligé, votre excellence, commença le capitaine ; car, d'après votre lettre, Francisca est une folle ou pis encore. (Le maréchal haussa les épaules.) Morbleu, elle ne veut pas se marier ! cela s'appelle une fleur sans racine. Le conseiller Kolbe, écrit votre excellence..... »

Ici Oreste interrompit le capitaine. « Et si elle ne veut pas se marier, cher

capitaine... vous ne voudrez sans doute pas l'y forcer.

« — Je l'y forcerai, morbleu! de toutes les manières imaginables, si ce n'est autre chose qu'un caprice de fille; si (ici il regarda fixement le maréchal) elle n'a déjà baissé pavillon devant quelqu'autre. C'est ce que vous devez savoir, je pense. »

Le maréchal secoua la tête; cela ne lui paraissait pas vraisemblable. Oreste rougit. « D'ailleurs, nous verrons, » dit le capitaine; et il s'en alla avec Oreste chez Pylade, car Francisca était sortie en voiture avec les dames. En chemin, Oreste reprit le fil de l'entretien, et fit une forte apologie de la liberté illimitée de l'homme... « Pardieu, Oreste! eh bien, oui! mais parlez donc plus bas; les gens s'arrêtent à vous écouter. Vous faites voile directement contre le vent. Si le conseiller est, comme le dit votre père, un brave et aimable homme, ou elle fait l'hypocrite, ou bien elle a déjà

mordu à l'hameçon de l'amour, et n'en veut rien dire.

« — Et si elle n'en veut rien dire, elle a sans doute des raisons pour garder son secret.

« — Bah! bah! une fille qui garde des secrets de cette nature a des raisons pour en rougir. »

Oreste s'enflamma. Il ne prit plus le parti de Francisca seulement, mais encore celui de sa liberté. Pylade s'étonna de la vivacité de son ami, car il n'entendait rien à tous ces discours. « Tout ce que vous dites, Oreste, reprit le capitaine, peut être bel et bon; mais que le diable m'emporte si vous ne prenez un nuage pour la terre. Oreste, un jeune homme fait toujours bien d'être discret.

« — O mon père! mon père! ne puis-je donc plus dire la vérité?

« — La vérité, morbleu! la vérité! Singulière question! Mais, vous autres jeunes gens, vous prenez presque toujours la passion avec laquelle vous envi-

sagez la vérité, pour la vérité elle-même ; et il me semble, Oreste, que c'est justement le cas où vous vous trouvez. En soutenant une vérité, vous défendez presque toujours une haine ou un amour lié à cette vérité. Cela ne vaut rien, morbleu ! »

Dans ce moment la porte s'ouvrit, et Francisca vola dans les bras de son père. Le capitaine la pressa avec émotion contre son cœur ; mais il la considéra avec un air curieux et badin. « Regarde, ma chère Francisca, commença le capitaine gaiement, en attirant vers son sein les trois personnes qui l'entouraient. Me voici revenu dans l'heureux printemps de ma vie, au milieu de vous, jeunes arbres florissans. Croyez, mes enfans, que je donnerais mes jours pour votre bonheur. Et voilà qu'Oreste, que tu vois, vient de me dire que je n'étais point ton père, pour te mettre les fers aux pieds et aux mains, comme à une esclave ! Tiens, dans ce moment où mon

cœur s'ouvre à l'amour le plus tendre, je voudrais l'en punir. Kolbe..... mon enfant, terminons l'affaire en peu de mots... est un brave homme...

« — Oui! oui! répondirent Oreste et Francisca en même temps, et Pylade devint attentif.

« — Un beau, jeune, aimable homme, qui n'est pas à dédaigner...

« — Oui, dit Francisca, mais je n'ai point de cœur pour lui, mon père.

« — Hé bien, nomme donc celui pour lequel ton cœur parle; car... tu rougis... nomme-le. »

Francisca ne dit pas un mot; elle baissa seulement la tête.

« Quoi, mademoiselle!... Allons, ma chère fille, réponds. As-tu encore la bague? »

Ici, Francisca trembla.

« Mon père, dit-elle en baissant les yeux, vous m'aviez promis de ne jamais vous informer de la bague.

« — Je te l'avais promis; oui, tu as

raison. Mais ici, en présence de tes deux frères, de mes fils, je te prie, chère enfant, réponds-moi, as-tu encore la bague ? Ma chère Francisca, je t'en prie, parle. »

Ici Francisca se jeta au cou de son père, et lui dit tout bas :

« Je ne l'ai plus ; mais ne m'en demandez pas davantage.

« — Hélas ! hélas ! dit le capitaine en soupirant, je ne veux pas te mettre à la torture, ma chère fille ; mais... ce sein renferme un cœur pour ton secret, le pardon pour ta faute, tout, tout pour toi, ma Francisca. Mais silence d'abord ! Tes frères peuvent-ils le savoir ?.... Non. »

Avant que Francisca pût répondre, il continua en adressant la parole à Pylade : « Ainsi elle est fiancée, car elle a donné la bague.

« — Donné la bague ! s'écria Oreste en pâlissant, et se détournant avec vivacité. Eh bien ! disparais pour tou-

jours, bonheur de ma vie! Elle a donné la bague! soit. Oh! comment mon cœur simple, fidèle, a-t-il donc pu se tromper? Tout est perdu! »

La parole s'arrêta dans la bouche du capitaine à ces accens de désespoir. Francisca pleura, et il y avait cependant dans tout son être un certain calme qui contrastait avec la vivacité de cette scène.

« Qu'y a-t-il donc? qu'avez-vous? demanda le capitaine inquiet.

« — Oh! rien, rien du tout, répliqua Oreste avec amertume; une bagatelle, voyez-vous. J'aimais Francisca; et sur cet amour (ô Pylade! quel terrible réveil d'un si beau songe!), sur cet amour je fondais tout le bonheur de ma vie. Voilà tout, voilà tout.

« — Tu es fou avec ton amour, mon cher, mon bon Oreste : ne sois pas si triste; cela s'oublie, ma foi!

« — L'oublier! reprit-il avec feu : oh! oui; car cette douleur éternelle, incu-

rable, qui déchire mon âme..... Non, ce n'est pas cela : mais que, comme un fou, j'aie pu croire à ses douces paroles, à son âme émue, aux larmes de ses yeux, que j'aie pu croire qu'elle m'aimait!... »

Il se détourna tranquillement.

« Comment diable! elle t'aurait dit à toi-même?... Mais tourne-toi pour que je voie... Francisca t'aurait dit qu'elle t'aime, aurait donné sa bague à un troisième, peut-être bien sa main à un quatrième, et son cœur faux à personne?

« — Mon père! s'écria Francisca; et elle pâlit autant qu'Oreste.

« — Non, dit le capitaine, tu ne l'as pas trompé. Mais cependant la bague est donnée, tu le dis toi-même : explique-nous donc cela. Ainsi, Oreste, tu aimes Francisca : réponds-moi donc, et ne sois pas là comme une statue. Oreste, je t'en prie, tu l'aimais... »

Oreste ne répondit mot, et n'éleva pas même son regard.

« Eh bien, Francisca, parle la pre-

mière : il t'aimait, tu l'aimais... Parle, qu'est devenue la bague?

« — O mon Dieu! mon père! dit Francisca en se mettant les mains devant le visage... Eh bien, Pylade, tu sais sans doute...

« — Rien du tout, mon père, rien du tout, reprit Pylade. O Francisca! fallait-il que tu trompasses ainsi?...

« — Mais diable! .. Mes enfans, je veux être bien doux, pourvu que vous parliez.

« — Oreste! dit Francisca en jetant sur lui un doux regard.

« — Oh! pardonne-moi, Francisca, dit Oreste. Qui pourrait te connaître sans t'aimer? Je suis malheureux; mais ce n'est point ta faute. Hélas! Francisca, comment pouvais-tu...? Non, tu ne m'as point trompé. Je fus trop vain, trop orgueilleux. »

Francisca, ne pouvant résister à son accent plaintif, dit en sanglottant, mais à voix basse : « La bague... est... dans l'étui. »

Oreste recula comme frappé de la foudre; puis il se jeta aux pieds de Francisca, se releva, s'élança au cou du capitaine, puis dans les bras de Pylade, et s'écria : « O cette âme généreuse, elle est à moi ! j'en jure par mon honneur, par le tien, Pylade, par ton bonheur, qui m'est plus cher que le mien; elle est à moi! elle est à moi! » Il jeta son bras gauche autour de Francisca, et étendit la main droite avec un geste menaçant : « Qui, qui veut me l'enlever? Que mon père jette à présent entre nous le désespoir. J'ai dit, fille chérie, je le dis encore, et à présent (il appliqua sur ses lèvres le premier baiser de l'amour) tu m'appartiens, tu es à moi, ma fiancée, ma future. O Pylade! elle m'a donné le gage sacré de son amour, de sa fidélité, en secret et si généreusement! »

Le capitaine s'assit :

« Que diable veut dire cela à présent? D'abord il est comme un enragé parce qu'il n'est point aimé, maintenant

il saute comme un possédé. Oreste, Oreste, la tempête est-elle passée? peux-tu m'entendre?

« — Oui, pourvu que ce ne soit rien qui puisse m'empêcher de nommer cette chère fille ma femme.

« — Et s'il fallait acheter sa main par une mauvaise action, par un crime? Je ne veux pas disputer avec toi, Oreste; car... à qui donnerais-je mon enfant plus volontiers qu'à toi? » Tous deux se jetèrent aux genoux du capitaine. « Levez-vous; ce qui est vrai est vrai. Quoi que vous fassiez, réfléchissons. » Oreste se leva, et attira Francisca après lui. « Racontez-moi comment cela s'est fait, car je n'y vois pas clair encore »

Ils racontèrent tous deux. Le capitaine écouta avec un visage riant l'explication de cet amour pur, innocent. « Comment diable n'ai-je pas deviné cela? Voici à présent le malheur; à présent vient la scène de la chanson anglaise : *Hail wedded love!*

« — O mon père! dit Francisca le visage en feu, nous étions, les yeux baissés, près de vos genoux...Vous nous y attirâtes tous deux... Je lui jurai un amour éternel.

« — Mais qui diable t'a dit d'agir ainsi, ma fille?

« — C'est vous, mon cher père; votre chanson du bonheur, de la sainteté de l'amour conjugal...

« — O mon père! interrompit Oreste avec vivacité, derrière votre dos, nos mains se réunirent, et formèrent une alliance éternelle.

« — Mais qui diable, jeune homme, t'a dit d'agir ainsi? Parle, pourquoi as-tu porté si loin l'audace?

« — Ah! mon père, votre chanson des flèches de l'amour, des amans endormis au chant des rossignols, sous les rosiers fleuris...

« — Que le diable vous emporte! me voilà dans l'embarras, et je ne puis m'en tirer; car, quand le fils d'un roi serait

ici, il me faudrait dire : *Hail wedded love!* Oh! ne me serrez pas les mains, mes enfans, car déjà mes yeux se mouillent. Ma bénédiction, celle de la nature, vous l'auriez sans doute, si seulement tout était comme cela doit être. » Il se leva, et s'approcha de la fenêtre; puis il se retourna vers les jeunes gens, qu'il regarda d'un air triste, et dit : « Ton père n'a pas tort du tout, Oreste; c'est à quoi vous auriez dû réfléchir. Lorsque nous célébrâmes la fête de la résurrection, je fus prophète. Les lamentations recommencent, et qui sait si elles finiront encore par une fête joyeuse ou par le deuil? Tenez, je suis ici comme un fou : je devrais vous faire des reproches, et je ne le puis, car il me semble que le sort sera assez cruel envers vous. Vous n'avez pas tort; mais aussi vous n'avez point raison. »

Son front s'obscurcit de plus en plus; son regard devint plus sérieux, et sa voix plus attendrie : « Vous vous aimez, et

vous vous êtes tus! Oreste, il faut que j'en parle à ton père. » Ils pâlirent tous deux; mais Oreste dit : « Oui, il le faut, mon cher et bon père. Je sais que mes prières ne vous empêcheraient pas plus de faire ce qu'il faut, que les défenses de mon père ne pourraient m'empêcher de faire ce que je dois faire.

« — Que le diable m'emporte si je sais comment arranger l'affaire! mais préparez-vous à des chagrins, à des larmes... Et toi, ma pauvre fille, viens, je ne te ferai pas le moindre reproche. Hélas! je le sens, une autre bouche que la mienne aura bientôt décidé ton sort. Viens, Francisca, dis-lui adieu, car il est possible que tu le voies ici pour la dernière fois.

« — Vous faites ce que vous devez, mon père, et moi je fais ce que je dois. Nous nous reverrons, ma bien-aimée. Que la bonté de ton père te porte aussi peu à être faible, ma chère Francisca, que la dureté du mien. Nous nous reverrons. »

LA SÉPARATION.

Le capitaine reconduisit Francisca à la maison. Il compâtit aux peines de sa fille; mais il lui dit : « Tiens, lorsque je commençai à aimer ta mère (et certes tu n'aimes pas plus Oreste que je n'aime ta mère), je renonçai à elle, parce que l'honneur le commandait; ainsi, résigne-toi. »

Il alla chez le maréchal, et lui dit franchement, avec toute la fierté d'un homme, que sa fille et Oreste s'aimaient. Le maréchal regarda devant lui avec un air sérieux; le capitaine se tut. « Et votre opinion sur ce cas critique, monsieur le capitaine? demanda le maréchal très-nonchalamment.

« —Votre excellence me pardonnera, répondit le capitaine, mais je n'ai pas un mot à dire dans cette occasion; car tout ce que je pourrais dire paraîtrait ou

fausseté ou prétention, quoique je sache bien ce qu'il y aurait à faire en cette occurrence.

« — Mais comme cela mon opinion pourrait vous paraître rigide, monsieur le capitaine; et en effet... (ici il prit sa main) cela me peinerait infiniment. Vous voyez cependant, j'espère, mon cher ami, que... je m'en rapporte assez à votre justice pour...

« — Je prie votre excellence d'oublier entièrement, en cette occasion, que nous fûmes autrefois très-liés. J'espère que vous ne penserez pas que d'aucune manière je favorise une union qui vous est désagréable, peu m'importe pour quel motif; et ainsi votre excellence ne s'opposera pas à ce que j'emmène ma Francisca.

« — Il me semble, capitaine, qu'en prenant ce parti, nous donnons beaucoup trop d'importance à une inclination passagère de nos enfans.

« — Importance! dites-vous? Croyez-

moi, cet amour de ma fille n'est, certes, pas passager : le caractère de Francisca m'en est un garant, aussi bien que celui d'Oreste. Cet amour est pour moi d'une importance inappréciable. J'emmène ma fille ; ses larmes couleront dans le sein d'un père, dans celui d'une mère. Elle ne restera pas une minute de plus ici, quand ce serait le moyen le plus sûr de guérir la blessure de son cœur. Je lui dirai en homme, et je le lui ai déjà dit : « Sacrifie ton amour. » Mais, votre excellence, lui dire : « Votre amour est une folie, » serait dans ma bouche le plus vil mensonge ; et si elle le croyait, elle me ferait perdre le plus grand plaisir d'un père.

« — Cher capitaine, c'est comme cela que vous voulez prendre l'affaire ; mais moi, en effet, j'y mets bien moins d'importance. Je suis seulement fâché que cela puisse donner occasion à ce qu'un homme comme vous, que je dois estimer, et à qui j'ai tant d'obligations,

que cet homme, par amour pour sa fille, pense de moi plus défavorablement qu'il ne le devrait.

« — Non, par Dieu! votre excellence, non; je respecte les convenances, quelque défavorables qu'elles me soient, et même quand je ne les aime point. Je serais un hypocrite si je ne m'avouais, et à vous-même au besoin, qu'Oreste aurait trouvé le plus grand bonheur de sa vie dans les bras de ma fille. Moi, à la vérité, j'aurais trouvé mon bonheur à rendre heureuses deux personnes. Vous avez d'autres espérances; vous courez après un but plus éloigné, plus élevé. Je ne puis en juger; mais j'ose vous dire que je désire de tout mon cœur, par amour pour vous, que vous l'atteigniez; quoique je sois forcé de dire que l'homme devrait se contenter du plaisir le plus à sa portée, et de la bonne action qu'il lui est le plus facile de faire. »

Le maréchal resta muet, et fixa sur le capitaine des regards de bienveillance.

Le capitaine continua : « Je sais que vous ne méprisez ni ma fille ni ma condition. Comme les autres nobles, vous voulez seulement profiter d'un avantage que vous donne le hasard : et qui peut vous en vouloir ?

« — Homme généreux ! dit le maréchal, je le jure sur Dieu, sur mon honneur que je n'ai jamais entaché, c'est là mon opinion. Vous connaissez mes plans.

« — Oui, votre excellence, je les connais, et vous plains d'y attacher tant de prix. Vous avez donné au malheur beaucoup de prise sur vous ; je prie la Providence de vous excuser en cela. Je puis me fâcher lorsque des hommes, et combien y en a-t-il ! ne vivent que du matin au soir, et à chaque réveil recommencent une nouvelle vie. Il me semble que c'est vouloir être plus qu'homme, que de ne rien laisser à faire au sort, et de calculer son plan au-delà de sa vie jusqu'à la postérité. On peut avec l'ave-

nir perdre le présent; et si vous aviez ce nalheur, j'en serais vraiment peiné, car e vous aime. »

Le maréchal le regarda avec attendrissement, et lui dit, en prenant sa main : « Je ne puis agir autrement, quand même vous auriez raison; je chercherai alors (ici il se jeta dans les bras du capitaine)..... dans le sein de l'homme que j'estime le plus au monde, es consolations dont j'aurai besoin.

« — Et vous les y trouverez, homme respectable! (Ils se tinrent tous deux embrassés.) Je pars dès aujourd'hui avec na fille, » dit le capitaine.

Le maréchal répondit par un soupir, et ils se séparèrent. Dans la chambre de Francisca, le capitaine se remit de son émotion. « Fais ta malle, Francisca, car nous allons partir. (Elle pâlit.) Tu n'es pas coupable, mon enfant; ainsi supporte ton malheur avec fermeté. O Francisca! je t'en prie, ne hais point le maréchal, car je l'aime. Nos cœurs, quoique

tenus par le sort et son orgueil à une grande distance l'un de l'autre, se sont néanmoins trouvés et se sont réunis; mais les anges du ciel même doivent souffrir lorsqu'ils voient des gens comme nous préparés à se livrer des combats à mort, sans inimitié, et même avec des cœurs pleins d'une doctrine réciproque. N'est-ce donc pas assez de la haine et du crime, et faut-il aussi que l'amour et la vertu nous forcent à soupirer! Viens, Francisca; ne cessons pas pour cela de les aimer. Je souffre beaucoup! »

Les larmes de Francisca s'arrêtèrent lorsqu'elle vit s'accroître la douleur de son père; elle eut honte de se plaindre. Oserait-elle, en présence de l'homme qui s'oubliait lui-même pour plaindre l'humanité, s'occuper des peines de son propre cœur? Elle se jeta contre le sein de son père, et lui promit de supporter son malheur avec fermeté.

Elle prit congé du maréchal et de son épouse. «Vous nous quittez si prompte-

ment? » demanda Emma par curiosité seulement; car quoique elle estimât Francisca, elle n'avait pas appris à l'aimer. « Elle a des raisons pour cela, répliqua le maréchal, et elle ne pouvait faire autrement. Je pense, ma chère Francisca, que votre père a cherché à vous en convaincre. (Il la prit tendrement dans ses bras.) Mon enfant, lui dit-il tout bas, je prends congé de vous avec peine et tendresse. » Francisca, agitée d'une foule de sentimens, et entraînée par le contraste d'amour et de haine que cette scène lui offrait, se jeta aux pieds du maréchal; mais elle se releva aussitôt, de peur qu'il ne crût qu'elle voulût obtenir par ses prières ce qu'il lui refusait. Elle lui dit tout bas, et avec une grande émotion : « Adieu; vivez heureux. »

Ensuite, elle alla chez Adèle. « Il faut nous séparer, Adèle, et ton père connaît mon amour pour Oreste...

« — Et, et, dit Adèle en tremblant,

et... il faut nous séparer. Ainsi... il a refusé...

« —O Adèle ! que mon sort t'instruise. Il faut nous séparer ; je ne te reverrai plus ! » Elle raconta à Adèle comment Oreste, son père et le maréchal avaient découvert son amour. « O Adèle ! personne ne sait encore rien du tien ; je t'en conjure, cache-le à mon frère : tu le rendrais aussi malheureux que moi ; car nous, Adèle, nous en sommes les victimes. Ne lui en dis rien.

« — C'est trop tard, dit Adèle tranquillement, c'est trop tard. Mon père a pu te séparer d'Oreste, mais il ne pourra nous séparer Pylade et moi, car notre union est au-dessus du pouvoir de mon père et de tous les hommes.

« — Que veux-tu dire, ma chère Adèle ? qu'as-tu fait ?

« — Rien du tout ; car me vois-tu jamais parler à Pylade ? m'as-tu jamais vu lui sourire, lui écrire ? m'écrit-il ? Sois sans inquiétude ; mon amour est d'un

autre genre que le tien. Nous ne pouvons être séparés ; car si mon père veut que cela soit autrement, hé bien, qu'il ordonne : tant que je porterai ces perles, il ne peut rien sur nous. Seulement, chère Francisca ! oublie que je l'ai jamais aimé, que je te l'ai dit ; le mot d'amour ne passera plus mes lèvres. Adieu, ma bonne Francisca ; nous nous écrirons ; nous ne sommes point séparées. O aveugle et arrogante faiblesse de l'homme, qui croit pouvoir séparer les cœurs en mettant de la distance entre eux ! Ecoute, Francisca ; laisse-le nous défendre de nous écrire : je penserai à toi lorsque l'étoile du matin ou l'étoile du soir paraîtra, et tu penseras à moi. Peut-il arrêter le mouvement de mon cœur ? peut-il interdire à mon âme la pensée ? Oh ! je pourrais aller encore bien plus loin ; car que peut mon père, si décidément je ne veux point entrer dans ses vues ?

« — Et ainsi, tu n'es pas non plus sé-

parée de moi, de lui; car je puis aussi affronter le pouvoir : mon père lui-même me l'apprit, lui qui le hait. Ainsi, ma chère, porte-toi bien; car nous sommes vraiment heureuses, si nous sommes fidèles. »

Lorsque la voiture du capitaine sortit de la cour, le maréchal se tourna vers un tableau de famille qui remplissait un des côtés de la petite salle à manger, où il recevait le cercle choisi de ses meilleurs amis. Lui et Emma y étaient représentés assis à l'ombre de bosquets fleuris, tandis qu'Adèle et son frère considéraient un nid de jeunes oiseaux que nourrissait dans ce moment la mère. On ne voyait dans ce tableau aucun emblême de luxe, d'élévation. Dans le fond était un temple, avec cette inscription : *A l'Amour domestique*. Il considérait le tableau avec des regards inquiets. Emma, en voyant l'attention qu'il y portait, dit : « Que vois-tu là qui t'occupe? — C'est, dit-il en souriant, que

nos tableaux sont plus sages que nous-mêmes. Il me semble qu'à partir d'aujourd'hui, je regarderai ce tableau avec inquiétude, jusqu'à ce que... ce qui est incertain... (c'est ainsi qu'il nommait l'avenir) m'ait justifié. »

Louise sourit. Emma, qui alors savait tout, dit : « Justifié ! Mon cher ami, cette affaire ne pouvait mieux se terminer.

« — Je ne sais, ma chère femme, pourquoi je ne puis bannir cette inquiétude. Dans ce tableau, nous ne sommes qu'hommes ; et il me semble qu'une figure comme celle de Francisca, donnant la main à notre fils, fixant sur le nid des regards rians pleins d'amour et de doux pressentimens, ne serait point déplacée dans ce tableau.

« — Je suis convaincue, dit vivement Louise, que vous savez que cela ne pouvait être autrement. Les adieux de Francisca, de son père, qui, avec sa simplicité, en impose à tous les cœurs, vous

ont ému, voilà tout; et un cœur vivement touché se détache avec peine des erreurs mêmes qu'il aperçoit. N'ai-je pas raison ? »

Le maréchal secoua doucement la tête. « Je sens seulement que je ne pourrais jamais donner mon consentement à cette union. Mon fils parlera différemment; mais j'espère qu'au moins nous ne perdrons, dans cette contestation, aucun des sentimens que nous nous devons réciproquement. »

Dans le même moment, Oreste entra dans la salle. Il avait été éloigné sous prétexte d'affaires, jusqu'à ce que Francisca fût partie. Le maréchal s'approcha de lui avec douceur, et lui dit d'un ton de voix plein de tendresse : « A l'instant je disais de toi et de moi que, dans notre contestation, nous ne perdrions aucun des sentimens que nous nous devons l'un à l'autre : un père qui peut dire cela d'avance, doit avoir dit la vérité; n'est-il pas vrai, mon fils? »

Oreste prit la main de son père, la pressa avec une tendre vivacité qui ne lui était pas ordinaire, et la porta ensuite sur son cœur.

« Dieu nous en préserve! mon respectable père ; je vois que vous savez tout. J'apprends que Francisca est partie. Oui, mon père, je l'aime de tout mon cœur. Je vous prie, madame, dit-il à Mme de Sorgan, de ne point rire, car ce que j'ai à dire est très-sérieux. Si Francisca était de ma condition, vous ne trouveriez rien d'étrange à ce que je vous dis. Oui, mon père, je l'aime de toute mon âme. Si mon amour était assez léger pour qu'on ne craignît pas de s'en moquer, alors cet amour vaudrait à peine un sourire ; et vous pourriez l'abandonner au temps, qui détruit tout.

« — Non, mon fils, ce n'est pas cela. Je sais bien que la plus grande consolation d'un amour malheureux, est qu'il ne soit point méprisable : ce ne sera point le sujet de notre discussion. Nous

ne disputerons pas non plus, mon fils, pour que l'un ou l'autre de nous fasse le sacrifice de ses désirs; non, non, quoiqu'un père puisse plutôt attendre ce sacrifice de son fils, qu'un fils de son père. Jamais un homme ne doit oublier ce qu'il doit au monde, et plus encore à la postérité, le compte de la manière dont il s'honore lui-même en ses descendans. Dis de ton amour ce que tu voudras : nous avons, pour ainsi dire, pris racine dans le monde; nous y prospérerons. J'ai des vues que tu connais; elles peuvent être le riche germe des plus hautes espérances pour toi, tes enfans et tes petits-enfans.

« — Oui, mon père, répliqua Oreste, nous avons pris racine dans le monde, comme un arbre dans la terre. Mais nous étendons les bras de l'espérance dans un meilleur élément; la fleur seule de l'arbre et ses fruits prospèrent dans l'air pur et invisible du ciel : voilà notre avenir; malheur à moi si je perdais en même

temps cette croyance et mon bonheur! Que me fait l'avenir, au cours incertain et variable duquel mon âme, mes forces n'ont aucune part, qui est aussi soumis au bonheur, au hasard, à la sottise, au crime, qu'à la sagesse et à la vertu! Il n'est ni mon ouvrage ni mon but; comment peut-il me demander quelque compte? O mon père! pourquoi exigez-vous que j'emploie toute la force de mon esprit pour enchaîner un fantôme? O mon père! pourquoi, si j'avais si tort, ce temple (il montre le tableau), qui est l'emblême de notre bonheur et de celui de tous les hommes, ne porte-t-il pas l'inscription : *A l'ambition, au rang, à la fortune?*

« — Mais pourquoi, mon cher Oreste, dit Louise, ne pourriez-vous aimer aussi tendrement, aussi fidèlement qu'il vous paraîtrait convenable, une femme qui ne fût point un obstacle aux vues de votre père?

« — Oh! madame, répondit Oreste,

je voudrais que cela fût comme vous le dites; mais cela n'est pas. C'est une espèce de malheur auquel mon père compâtit, et dont pour cela même une bouche étrangère ne doit pas se moquer.

« — Et cependant j'en aurais assez envie, dit Louise; car quel garant avez-vous que vos plans soient propres à assurer votre bonheur?

« — Un garant que vous n'admettriez point, madame.

« — Et si je vous disais, reprit-elle avec un sourire si aimable, si agréable que l'on ne pouvait se fâcher contre elle : La jeunesse et votre santé ont embelli à vos yeux votre amante du charme de votre propre existence; voilà tout le mystère.

« — Hé bien donc, dit-il avec un sourire amer, si à toute force je ne dois être qu'une marionnette dont toute la vie consiste dans les fils qui la font mouvoir, dans le rouage de la circulation du sang, qui, monté par la jeunesse, force la poupée à chanter une chanson d'a-

mour, et monté par l'âge, la force à courir après une couronne ou un million, alors, madame, qu'importe que la poupée représente sur le théâtre de la vie un mari heureux ou un souverain accablé de soucis?

« — O mon fils, dit le père, je t'en prie, ne te fâche point. Si l'ambition est un rêve, l'amour ne peut-il pas en être un aussi?

« — Ah! quand il le serait, mon père, au moins le sentiment du respect que j'ai pour vous n'est pas un rêve, s'écria-t-il en se jetant dans ses bras... Si mon amour était un rêve, alors, mon père, j'aurais perdu la plus belle partie de mon existence, le rêve pour lequel seul vaut la peine d'avoir vécu... Alors je prendrai de votre main la première femme venue, et le temps apprendra si mon amour était un rêve.

« — Et le temps vous fera perdre votre procès, je vous le prédis, reprit Mme de Sorgan.

« — En ce cas, celui qui exige de sa femme de la fidélité, un amour éternel, est un fou ; en ce cas, la nature elle-même nous enseigne l'adultère. »

Emma se leva troublée; Louise fut effrayée du mouvement de son amie; Oreste ignorait qui les avait forcées toutes deux au silence.

Le maréchal était ému; il pensa à la légèreté d'Emma. « Non, dit-il avec vivacité, l'amour est sanctifié par la nature.

« — Oui, mon père, vous avez raison; et mon amour pour Francisca..... Vous êtes vous-même la cause que je l'aime.

« — Moi? demanda le père troublé. — Oui, vous, répondit Oreste. Vous avez remis au capitaine mon cœur, mon âme. O mon père! si vous vouliez que j'écrivisse au-dessus du temple du bonheur autre chose que *A l'amour domestique*, il ne fallait point me faire élever dans une maison qui est le temple de l'amour domestique; dans une maison

où l'on sacrifie à la vertu l'ambition, le bonheur même; dans une maison où, après la mort, on ne reconnaît plus aucun avenir terrestre, mais un meilleur avenir, celui qui assure éternellement à la vie un amour parfait. O mon père! mon amour ne peut-il espérer votre approbation? — Non! répondit le père doucement. Non! dit-il avec plus de force. Non! ajouta-t-il avec sévérité. Tu ne peux pas vouloir, Oreste, que ma vie n'ait été qu'une espèce de mascarade. Elle le serait si j'approuvais cet amour. J'ai travaillé, je me suis donné des peines, dois-je en perdre le fruit en un moment? Cet habit, cette décoration, le rang que j'ai, doivent-ils n'avoir été qu'un masque que j'ai porté un instant pour m'amuser?

« — Est-ce donc plus qu'un masque que l'on dépose au soir de la vie, où il ne nous reste plus rien que l'amour des nôtres?

« — Je ne puis commander à tes idées;

il faut que je te laisse penser comme tu veux, comme ton imagination te l'apprend, au risque même que mon cœur ou ma tête ne perdent dans ton opinion; mais jamais tu ne douteras de mon amour, n'est-il pas vrai, Oreste?

« — Non, mon père, jamais, quand même vous seriez à présent plus dur envers moi que vous ne l'êtes, quand même vous exigeriez de moi l'impossible. »

Ici Mme de Sorgan se retourna; mais le maréchal fit la demande qu'elle se disposait à faire : « Qu'appelles-tu l'impossible?

« — De ne point aimer Francisca; ou tandis que je l'aime, de renoncer à cet amour, la plus belle partie de moi-même, et de tromper une autre femme en lui donnant ma main au lieu de mon cœur.

« — Toute autre chose t'est donc possible, mon fils? tu ne veux prendre aucun engagement contre mon gré?

« — Non ! tout aussi peu qu'un engagement contraire à ma volonté.

« — Hé bien, je sais que j'ai affaire à un homme d'honneur; ainsi entendons-nous. Il est impossible que jamais je donne mon consentement à cette union. Ainsi, ne pense à aucune union.

« — Nous pouvons donc être tranquilles tous deux, mon père; vous vous en rapportez à moi. Continuez de même jusqu'à ce que je mérite de la méfiance; car je sens, mon père, que la méfiance (ici il jeta un coup-d'œil sur Mme de Sorgan) pourrait m'aigrir.

« — Tu fais bien de dire cela, mon fils. Je m'en rapporte à toi; et si je commençais à concevoir de la méfiance, ce ne serait qu'à toi que je demanderais si j'ai raison. Tu peux y compter : le mal est déjà assez grand; n'augmentons point la plaie; une estime mutuelle doit la guérir. Tu ne verras pas Francisca plus souvent qu'il n'est nécessaire. » Oreste se baissa. Alors le père ouvrit ses bras, et

pressa Oreste contre son cœur. « Soyons hommes tous deux, dit le père.

« — Je veux être votre fils dans la plus belle acception du mot, » reprit Oreste respectueusement. Il quitta l'appartement.

Alors Mme de Sorgan ne put plus se retenir; elle dit : « Votre fils, monsieur, dira : J'ai versé quelques larmes, on y a paru sensible; j'ai fait quelques protestations, et l'on m'a cru sur ma parole.

« — Cela s'appelle, madame, exciter ma méfiance; et j'ai promis à mon fils de ne point être méfiant, dit le maréchal avec hauteur; puis il quitta l'appartement. — Qu'en résultera-t-il? dit Louise; rien, si ce n'est que le jeune homme, qui a déjà la tête assez pleine de chimères, croira que tout le mérite du monde est renfermé dans sa personne. Mon Dieu! était-ce là parler en père? Que va faire son fils? c'est tout simple, envoyer un message à la demoiselle pour lui annoncer que tout va

bien ; et naturellement le capitaine et toute cette originale famille ont raison de souhaiter cette union. On cherchera à attirer encore plus le jeune homme, ce que je ne puis leur reprocher, et à envelopper de nouveaux liens sa tête enivrée d'amour et de chimères.

« — O Louise! dit Emma, si cependant Oreste avait raison?

« — Oui, s'il n'était pas si outré, il pourrait avoir raison. Il me semble même qu'il avait raison dans un point. Il n'aurait pas dû être élevé dans la maison du capitaine. Nous aurons bien des peines avec lui. Mais il faut que nous l'observions; et quoi qu'en dise son père, il fat le rend re un peu méfiant, afin qu'il rompe avec la famille Frantz des liaisons qui peuvent maintenant devenir très-dangereuses.

« — Il me semble aussi, dit Emma, que la société de Francisca n'a pas produit un très-bon effet sur Adèle.

« — Pas du tout; le maréchal a beau

dire, Francisca avait l'esprit de contrariété de son père, sa manière de voir toutes choses d'un côté singulier, de ne rien faire comme les autres; et déjà Adèle avait très-bien commencé à l'imiter. »

Mme de Sorgan n'avait jamais pu prendre de l'attachement pour le capitaine et sa famille. Elle craignait le capitaine, et n'estimait point les autres. Les liaisons d'Oreste avec Francisca l'avaient irritée, parce qu'elle croyait que le capitaine pouvait bien avoir fait naître l'amour des deux jeunes gens. Elle était convaincue qu'il ferait tout pour favoriser cet amour. Elle le croyait si fermement, qu'elle résolut d'observer avec ses yeux de lynx Oreste, Adèle et Pylade : « Ils ne me tromperont pas, moi, » dit-elle avec un sourire amer, et un peu fâchée contre la tranquillité du maréchal.

Le capitaine ramena Francisca. En chemin il avait philosophé sur le maréehal, qu'il aimait : « Que sont tes lar-

mes auprès des coups de poignard que ressent dans son cœur ce pauvre vieux feld-maréchal? dit-il à sa fille, sur les joues de laquelle roulait de temps à autre une larme; rien du tout, mon enfant, ou bien tu pleurerais ta faute, et c'est ce que je ne crains point.» Francisca fut obligée de lui raconter encore une fois bien minutieusement comment son amour avait pris naissance.

« Dieu merci! s'écria-t-il, tu es innocente, ma fille. Tu peux hardiment, en attendant chaque aurore nouvelle... pleurer et espérer. Mais le pauvre vieillard, qui a placé son va-tout sur une seule carte, qui... Oh! j'espère que son fils ne lui aura pas dit quelque parole dure.

« — Bien certainement non, mon père. » Ils arrivèrent ainsi à la maison, Francisca consolée par l'intérêt que son père prenait à elle.

« Je vous ramène votre fille, dit-il en mettant Francisca contre le sein de sa mère. Elle est innocente, mais mal-

heureuse. Il raconta tout. — Fallait-il qu'il les séparât? demanda la compâtissante Augustine. —Il ne le fallait point, dit le capitaine avec un air sombre. Mais morbleu! ne jetons pas des pierres sur lui. Il aurait pu être plus rigoureux encore, et cependant avoir raison aux yeux de tout le monde. Le fils d'un maréchal des armées et la fille d'un pauvre diable comme moi, capitaine de vaisseau marchand, ou marchand même; si je me mettais à sa place pour considérer la vie, j'abandonnerais mes petits-fils à la Providence. Oui; mais si je savais qu'un jour ils dussent travailler comme esclaves dans les mines de Nertschinsky..... car je suis homme, je pourrais souhaiter..... Grand Dieu! je suis homme, et vous tous ne savez pas ce que c'est que d'être esclave, Solms excepté. — Je demanderais plutôt à Dieu de n'avoir point de petit-fils. — Je sais, Solms, ce que tu veux dire, que la main de Dieu s'étend aussi sur ces antres de malheur, sur ces

chambres de tortures de la vie humaine. Ma main n'y atteint point; mais mon oreille y atteint, et est pénétrée des lamentations des malheureux. Je demande aux rochers s'ils ne veulent point s'écrouler sur ces malheureux et leurs bourreaux; et tout ce que je puis dire dans le plus profond sentiment de mon humilité, n'est autre chose que : « Mon Dieu! tes voies sont inconcevables! » Mais, mes enfans, je ne puis dire : « C'est bien fait, » quand je devrais être damné. »

Ici le bon vieillard joignit ses mains. (Ils étaient tous attendris, et personne n'osa le contredire.) « Oh! ne l'oublie pas! n'oublie pas, Francisca, que tes larmes ne sont rien au prix des cris de milliers d'hommes condamnés pour leurs propres crimes ou les crimes d'autrui, à cette misère sans fin, sans espoir; n'oublie pas que tu es heureuse! (Il pâlit.) Je t'en prie, ma chère enfant, sois gaie, bien gaie; et si tu veux verser tes larmes, verse-les pour ces malheureux! »

Francisca sourit comme un ange de paix. « Et ainsi, je ne puis en vouloir au feld-maréchal si..... il pense à ses descendans, quand même pour cela il oublierait son fils. »

Francisca montra du courage pendant quelque temps; mais peu à peu son chagrin augmenta, parce qu'elle devenait chaque jour plus convaincue, que jamais le maréchal ne consentirait à son union avec Oreste. Adèle lui écrivit, mais sa lettre était pleine d'énigmes.

« Ma mère, écrivait-elle, couvrit son visage d'un voile noir pour faire pénitence d'une faute. Moi, je couvre ma vie, mon bonheur du sombre voile du secret; je les soustrais aux yeux des hommes, et même du destin. Francisca, pauvre fille, si seulement tu avais voulu!..... Je me suis créé un monde dans lequel je suis heureuse. Je ne suis point soumise aux lois d'une aveugle passion, de la folie humaine, du pouvoir des hommes et du destin. Quelle

fut donc l'amante dont Oreste nous raconta une fois qu'elle se cacha sous terre avec son amant, et jouit dans la fosse qu'elle s'était elle-même creusée, du bonheur et de toutes les béatitudes de l'amour? C'est, je crois, Eponine qu'elle se nommait. Je me suis de même réfugiée avec mon cœur dans un monde enchanté, plus tranquille, plus inconnu. J'ai inventé un langage simple, par lequel je puis toujours exprimer mon amour. Je porte sur mon front le noble diadême d'un amour fortuné, ma garniture de perles, et suis heureuse. Oreste t'aime : vous pourriez encore être heureux, heureux comme Adèle, si vous en aviez le courage. »

Voilà ses propres paroles, auxquelles Francisca ne comprit rien du tout. Elle supposa qu'Adèle avait fait l'aveu de son amour; car Pylade, auparavant si triste, était devenu tout à coup calme et serein. Elle n'avait cependant jamais vu qu'il eût dit un mot à Adèle.

SOMBRES NUAGES.

Le capitaine vit Francisca recevoir souvent des lettres, et en écrire. « J'espère, lui dit-il avec bonté, que tu ne reçois aucune lettre d'Oreste, et que tu ne lui écris point. » Francisca assura au capitaine qu'elle n'en faisait rien. « Je te le défends expressément, ma fille. » Francisca prit presque ces mots en mauvaise part. Mais le capitaine persista à vouloir que de son côté elle ne fît rien du tout pour entretenir sa liaison avec la famille du maréchal; et de cette manière, tout commerce entre les amans fut interrompu.

Adèle, de son côté, ne jouissait plus du même bonheur. Son enthousiasme ne pouvait se soutenir à un si haut degré au-dessus de la vie réelle. Elle arrangea sa garniture de perles sous nombre de formes nouvelles, l'entrelaça de

fleurs, de rubans de diverses couleurs, pour donner plus d'expression à son amour; mais son amour resta muet. Hélas! un regard que Pylade, lorsqu'il n'était pas observé, jetait sur elle, soit en entrant, soit en sortant de la salle, un regard que de son balcon elle jetait sur lui lorsqu'il sortait, était plus éloquent que tout le langage de sa garniture de perles.

« Pourquoi donc me tourmenter? s'écria-t-elle dans un accès d'humeur. Ce que mes parens nommeraient un crime, je l'ai commis il y a long-temps; c'est mon amour, le désir de lui appartenir. Pourquoi me condamner plus long-temps à un cruel silence? » C'est à quoi elle avait pensé une fois avec une espèce de crainte: elle y pensa de nouveau, toujours avec plus de vivacité. Un jour qu'on parla à dîner d'hommes généreux, son père prit la parole avec un feu extraordinaire. « Je connais, dit-il, un homme qui surpasse tous les autres par la pure

élévation de son âme. L'ennemi le plus acharné de sa famille...; car il voulait vendre la mère de cet homme, lorsqu'elle était encore une beauté jeune et attrayante, à un démon voluptueux. (Ici, Oreste devint très-attentif...) Il voulait plus encore, il voulait perdre l'oncle du jeune homme, un de mes plus anciens amis : en un mot, c'est un être infernal. Cet homme, dis-je, ce scélérat arrive enfin ici, animé du plus furieux esprit de vengeance, brûlant, pour se venger de l'oncle, de perdre son neveu.

« Son plan est assez bien conçu; le scélérat est résolu de se venger, dût-il pour cela se perdre lui-même : les premiers pas sont faits. Le jeune homme est enveloppé dans le piége; mais son caractère mâle, intrépide, déchire comme une toile d'araignée les filets qui l'entourent. Il suit le fil de cette trame odieuse, et découvre enfin le plus furieux ennemi de son père, qui vit ici avec sa famille sous un nom emprunté. Mais dans le

même moment le destin a commencé la punition du scélérat. Lors du dernier incendie, il habitait la maison du faubourg, qui fut brûlée : il perdit, dans cet incendie, le restant de sa fortune et la santé, car une poutre en feu tomba sur lui et sur sa fille. On parvint à le sauver à moitié brûlé : c'est ce que vous savez, messieurs. — Ne fut-ce pas l'hiver dernier, Votre Excellence? » demanda quelqu'un des convives.

« L'hiver dernier, précisément. La compassion s'en mêla, et aida, comme d'ordinaire, pour les premiers momens, pour les premiers jours, puis ensuite elle abandonna l'infortuné à son malheureux destin. Il est couché, malade, sans espoir de jamais recouvrer la santé, manquant du nécessaire lui et sa famille, dans une misérable baraque où on le porta d'abord. Le jeune homme qu'il avait voulu perdre, chargé par un homme riche de prendre des informations sur la malheureuse famille, y vole plein de

bonne volonté, et découvre, en frissonnant, dans l'infortuné, l'ennemi de sa famille, le sien propre. Il se soustrait à sa vue, ce qui peut se faire facilement, car le malade est presque anéanti par la douleur; et pourquoi cela? pour épargner au scélérat le nouveau chagrin d'être obligé de recevoir des secours de son ennemi. Il remet à la femme le secours que je lui envoyais (puisqu'enfin il faut le dire), et promet des soins pour l'avenir. Je partis à cette époque, et j'oubliai, comme c'est assez l'ordinaire, la malheureuse famille. Le jeune homme, trop craintif ou trop fier pour m'en faire ressouvenir, pourvoit lui-même à l'entretien de cette famille. « C'est mon ennemi, » dit-il froidement. Il leur procure un meilleur logement, y envoie un meilleur médecin, son ami, le chirurgien-major du régiment; il habille la femme, les enfans, leur fournit des lits, des vivres, tout enfin, sans jamais se nommer. Le médecin lui-même est convaincu

qu'il en agit ainsi par des ordres secrets. Vous savez qu'il est coûteux d'entretenir une famille ; mais le jeune homme sait pourvoir à leurs besoins. Il se restreint ; il vit comme un philosophe, comme un disciple de Socrate, avec presque rien : il fait plus encore, il se prive pour cette famille, et tout cela sans jamais en dire un mot.

« Il y a huit jours, le médecin, par distraction, nomme le jeune homme ; le malade devient attentif, tourne vers le médecin son visage d'où fuit la douleur, répète le nom, le titre, et découvre que l'homme qu'il voulut perdre, qu'il hait encore, est son ange tutélaire. Il s'enveloppe dans sa couverture, appelle la mort à son secours ; il ne peut accorder dans son âme les sentimens contraires de haine et de reconnaissance ; il ne veut plus recevoir des bienfaits d'un homme qu'il hait, et qu'à présent, par dépit, il hait encore davantage. Il veut se lever ; il veut quitter la maison ; il aime mieux

périr dans la rue que de vivre ainsi.

« Sa famille, à genoux autour de son lit, le prie de se tranquilliser. Le médecin, qui reconnaît, par les discours de la famille, combien le malade hait le jeune homme, assure que son ennemi n'en agissait ainsi que d'après les ordres d'un homme très-riche; mais le malade ne veut pas entendre raison : il ne veut absolument plus rien recevoir de son ennemi. Le médecin, embarrassé, craint autant d'affliger le jeune homme en lui avouant l'ingratitude dn malade, que d'abandonner le malade même : il s'adresse à moi directement. Je ne sais rien de tout cela. Nous sommes étonnés. Je charge le chirurgien-major de prendre des informations, et il apprend ainsi tous les sacrifices que son généreux ami fait à cette famille.

« Plein d'un noble zèle, il en instruit le malade. Le scélérat (c'est Starck qu'il se nomme) l'entend, et frémit. Cette nouvelle brise cependant son cœur de

marbre : il ne répond rien ; il cache seulement sa tête sous la couverture, puis il retire du lit sa tête pâle, et demande : « Vous dites qu'il vous a défendu de me dire son nom ? » Le médecin l'affirma. « Pourquoi donc ? continua-t-il. — Je n'en sais rien, dit le médecin, car il est impossible qu'il puisse savoir combien vous êtes son ennemi.

« — Impossible ! » répéta le malade avec des yeux étincelans. A présent, il insiste à vouloir qu'il dise à son libérateur son véritable nom, Starck le herrnhoutois. Le médecin remplit sa commission. « D'où savez-vous ?... demande le jeune homme troublé.

« — Vous savez donc ? reprit le médecin.

« — Assurément que je le sais ; mais ne laissez pas apercevoir au malade que je sais, ou seulement que je présume qui il est.

« — Le malade sait tout, » dit le médecin avec des yeux étonnés, et un cœur

plein d'une amitié et d'une estime inexprimables.

« Le malade est même instruit de ceci. Le médecin croit que cette nouvelle doit lui faire du bien. « Il le sait! dit-il avec tranquillité; il sait qui je suis! » Dès ce moment, son pouls devient plus agité, sa fièvre augmente, et le soir le mal prend un caractère dangereux. « Je veux le voir! » dit-il. Il arrive, cet homme généreux, magnanime; il approche du lit du malade. Le malade le regarde, le reconnaît, pâlit, frémit, et à l'instant tombe dans le délire. Le lendemain, il a un peu plus de force; il demande encore une visite. « Vous saviez...? dit-il. — Tout, répondit son ennemi, doucement; c'est précisément cet instant pénible que j'ai voulu vous épargner en gardant le silence.

« — Comment apprîtes-vous...? » demande le malade. (Ici son libérateur se troubla.) Le malade insiste, et il avoue enfin qu'il l'a découvert en suivant les

fils du plan qu'il avait formé pour sa ruine.

« Et après ma mort? demande en bégayant le malade, qui a rassemblé toutes ses forces, et jette un regard sur sa famille.

« — J'en aurai soin, » dit son libérateur attendri, en lui tendant la main. Le malade saisit sa main, la porte sur son cœur, sur ses lèvres, et dit tout bas: « O vertu! ô Dieu! » Il sourit à son libérateur; ses yeux éteints versent encore des pleurs. « Pardonnez-moi! » dit-il avec le dernier effort de sa poitrine. Il retombe sur son lit, et n'est plus.

« Je tiens toutes les circonstances de cet évènement de mon chirurgien-major. »

Ici, Oreste s'élança de sa place vers son père, avec le regard triomphant de l'amitié, prit la main de son père, et dit: « C'est Pylade! » Adèle entendit ce nom. « Oui, dit le maréchal avec une cordialité extraordinaire, c'est Pylade! oui, mon fils, et je suis charmé qu'il

reçoive le prix de sa générosité par un de mes enfans. » Après ce récit du maréchal, Adèle alla dans sa chambre, prit la plume, et, dans le double enthousiasme de son amour et de l'admiration, écrivit ce qui suit :

« Je ne veux pas seulement entendre « parler de ta plus noble action, Pylade, « car ton aventure avec Starck est con-« nue de mon père : la privation qu'elle « t'imposa, qui n'est autre chose qu'une « jouissance qu'eux seuls ne connaissent « point, cette privation est à leurs yeux « ta vertu ; c'est en elle qu'ils trouvent « la noblesse de ton action, et ils ne « voient pas... Quoi donc ? A présent « que je commence à réfléchir sur ton « action, je n'y vois autre chose que le « paisible triomphe de la vertu, la jouis-« sance de la pitié, la paix de ton âme, « l'harmonie des plus beaux sentimens « de ton cœur. Il a pu paraître devant « son lit, et dire : Celui que tu as voulu « perdre est ton libérateur. . . . . . et le

« généreux jeune homme s'interdit ce « triomphe ! O mon ami ! mon cher et « bien aimé ami ! toute leur vertu est de « n'être pas aussi méchans qu'ils pour- « raient l'être. Non, tu n'eus rien à te « refuser, rien à sacrifier ; c'est ce senti- « ment du bien, de la compassion, de « l'humanité dans ton âme pacifique, qui « ne connaît d'autre triomphe que la paix « avec tous les êtres ; et pour cela, l'a- « mour seul doit être ta récompense. Ma « personne, mon amour, l'amitié de mon « frère t'appartiennent. Loin de nous, « Pylade, le silence, l'odieuse sépara- « tion ! parle-moi de ton amour, du mien ; « je te répondrai : dès à présent, je suis « toute à toi. Je t'attends ce soir à l'as- « semblée ; tu ne viendras qu'après m'a- « voir vue sur le balcon ; qu'ensuite le « premier baiser de mes lèvres virginales « soit le prix du plus noble cœur ! »

Elle donna cette lettre, avec un paquet de musique, à un domestique pour le porter à Pylade.

Mme de Sorgan se fit remettre le paquet par le domestique. « J'y ajouterai encore quelque chose, » dit-elle. Elle alla dans sa chambre, parcourut la musique avec un sourire d'impatience, et trouva le billet d'Adèle. Pendant que le maréchal racontait l'aventure à table, elle avait observé Adèle. Adèle était attentive; son visage était le miroir de son cœur. Elle pâlit, et rougit tour à tour; elle versa des larmes. Lorsque le maréchal prononça le nom de Pylade, elle ne put cacher son émotion; son œil étincelait, son sein s'agitait vivement; puis elle tomba dans une rêverie dont rien ne put la distraire, jusqu'à la fin du repas. Mme de Sorgan demanda à la femme de chambre d'Adèle ce que faisait sa maîtresse. « Elle écrit (ce fut sa réponse) quelque chose de bien touchant, sans doute; car elle verse des larmes en écrivant. »

Dès lors, Mme de Sorgan eut l'œil sur la porte d'Adèle, et obtint de cette ma-

nière la lettre de la jeune amante. Elle entra aussitôt chez Adèle.

« Avez-vous écrit cela, Adèle ? » demanda-t-elle en lui montrant le billet. Adèle pâlit, mais elle se remit de suite.

« Il me semble, madame, que vous jouez-là un bien vilain rôle, d'intercepter des lettres.

« — Je ferais assurément mieux, mademoiselle, de me charger du beau rôle de confidente. M. votre père pourra décider qui de nous deux joue le plus beau rôle.

« — Soit : qu'il décide.

« — Mais, Adèle, ma chère Adèle, vous me faites pitié, ainsi que le jeune homme que, dans vos chimères romanesques, vous voulez entraîner à sa perte. Si vous me promettez de cesser toutes liaisons avec lui, je pourrai me décider à me taire. Que je les plains ! ils me font pitié, les pauvres enfans. Mais, Adèle, vous ne concevez donc point... »

Adèle sourit. « C'est vous, madame

de Sorgan, que je ne conçois pas. Je ne conçois rien de tout ce que vous faites, de ce que vous appelez *vivre*. Je ne demande pas non plus que vous me conceviez; je trouve très-naturel que vous, que mon père, que le monde me regardiez comme une folle, qui attache plus de prix à une chimère qu'à la vie même. Mais aussi, préparez-vous à une lutte avec moi, qui ne peut finir qu'avec l'accomplissement de mon souhait, ou avec ma vie; au moins vous ne direz point que je n'ai pas su clairement ce que je voulais.

« — Je suis étonnée, dit Mme de Sorgan, en effet interdite par le ton décidé qu'elle ne s'était pas attendue à trouver dans Adèle.

« — C'est possible, dit Adèle; mais je vous prie de ne m'entraîner dans aucune dispute sur le pour et le contre, car je suis convaincue tout aussi bien que vous...

« — Mais, mon Dieu! ne sentez-vous

donc pas ce qu'il y a d'inconvenant, d'immodeste dans cette lettre, où vous jetez à la tête du jeune homme votre cœur et votre amour?

« — Ce cœur, cet amour lui appartenaient depuis long-temps. Ne parlons point de convenances. Je dois bien trouver convenable que, dans le cabinet de mon père, on marchande ma main, et que je remplisse seulement le contrat de vente, grand Dieu!.... Mais finissons, car voilà déjà que commence la dispute qui ne peut jamais finir; c'est un combat de géans contre géans, de sentimens contre sentimens. A qui appartient-il d'en décider? Faites ce que bon vous semblera.

« — Vous extravaguez, Adèle.

« — Je le sais. Vous n'extravaguez point, voilà précisément la différence. Ma mère extravagua aussi une fois, et fut, comme vous me nommez toujours, une enthousiaste; et ces heures, ces mois, sont ceux cependant qu'elle nomme les plus précieux, les plus beaux de sa

vie. Ma chère madame de Sorgan, vous fûtes vous-même témoin qu'au dernier anniversaire de ma naissance, mon père me donna le voile fatal de ma mère. Ma destinée, à présent, repose aussi sur ce voile.....

«Vous entendîtes comme ma mère souhaita pour sa fille, non un époux qui fût prince, mais une heure où mon cœur fût ému jusque dans ses plus profonds replis, une heure semblable à celle où elle extravagua.

« —Vous croyez sans doute que votre mère protégera cette singulière intrigue?

« — Pas du tout; je connais trop la contrariété naturelle au cœur humain. Protéger! Je n'ai besoin d'aucune protection pour mon amour, que vous voulez bien nommer une intrigue. La nature, mon cœur, l'éternité, sont ses protecteurs, ses garans.

« — Je ne puis vous écouter plus long-temps, dit Mme de Sorgan, vous êtes une extravagante.

« — Vous prenez pour une extravagance ce qui est l'éternelle vérité. On verra qui a raison.

« — Ma foi! Oreste est un ange en comparaison de vous. Je crains bien que vous ne vous rendiez pas aussi facilement que lui.

« — S'est-il rendu, Oreste? Madame de Sorgan, vous vous entendez bien mal à juger nos cœurs! Oreste est tranquille, parce que son sort est tout à fait décidé; et pour cela même je suis tranquille aussi; car, en effet, je ne conçois pas comment on pourrait m'enlever cette paix.

« — Malheureuse fille! s'écria Mme de Sorgan, malheureux père! faut-il donc que ce brave homme ne trouve, à aucune époque de sa vie, le repos qu'il mérite!

« — Oh! cela me fait autant de peine qu'à vous; c'est là le seul tourment de ma vie. O mon bon père! » Elle se détourna pour laisser couler ses larmes, et Mme de Sorgan s'en alla.

Elle parla au maréchal, et l'instruisit avec précaution de l'amour de sa fille pour Pylade. Le maréchal fut saisi d'effroi; mais Louise lui fit voir, ainsi qu'à Emma, que leur incertitude entre les froids et tranquilles principes du monde et l'enthousiasme de sentimens bien agréables, mais conduisant cependant à des folies, était la seule cause des idées chimériques d'Oreste et d'Adèle. « Rappelez-vous l'anniversaire de la naissance d'Adèle. Je criai : *Silence!* mais je ne fus pas écoutée. De cet instant date l'amour d'Adèle, ou plutôt la résolution de s'abandonner entièrement à son cœur. » Le maréchal ne put nier cela; et pour la première fois, Mme de Sorgan remporta un triomphe complet.

« Mais il n'y a encore rien de perdu, continua Louise, si vous voulez suivre mon avis. Il faut que Pylade parte dès aujourd'hui. Il ne faut faire à Adèle aucun reproche, pas même lui laisser apercevoir que vous êtes instruit de sa folie.

Puis, distraction sur distraction, et je réponds que, dans quelques années, les deux cœurs seront parfaitement guéris. »

Le maréchal en fut convaincu; mais il ne put maîtriser une certaine inquiétude dont il ne se rendait pas compte. Il envoya de suite à Pylade les ordres de se rendre dans une garnison plus éloignée, pour y vérifier un déficit de caisse d'un autre régiment. Cet ordre vint si naturellement, que Pylade même s'y était déjà attendu. Il partit le lendemain de bon matin. Adèle pensa que M[me] de Sorgan avait jugé à propos de ne rien dire à ses parens, puisqu'on ne lui disait rien du tout. Quelques jours après, le maréchal reçut de la capitale un congé de six mois, qu'il avait demandé pour faire un voyage à Vienne, afin de rapprocher l'accomplissement de son plan. Son oncle était dans cette ville, et avait exigé ce voyage. En même temps le maréchal fut chargé par sa cour d'une mission particulière, et obtint ainsi un ca-

ractère public, des pouvoirs, des lettres de créance. On espérait de la négociation du maréchal beaucoup plus que ce que tout autre eût pu faire à sa place. Il avait toujours été heureux, et ainsi on attendait de lui l'impossible.

Adèle en fut instruite. Elle crut d'abord que ce voyage n'avait pour but que de la séparer de Pylade; mais elle pensa différemment lorsqu'elle apprit que son père était revêtu du caractère d'envoyé extraordinaire.

On partit avant le retour de Pylade, et on arriva à Vienne. Le maréchal y obtint l'accueil le plus favorable. On estima en lui l'homme intègre, le soldat expérimenté, l'ami de son monarque, le politique adroit, qui ne cherche point à enlever au présent une proie incertaine, mais calcule l'avenir éloigné. On rechercha sa société : sa maison fut le rendez-vous du luxe, de la simplicité et du goût. On commença à honorer en lui l'homme autant que le rang. Il se

sentit heureux dans le cercle où il était placé, car il se voyait généralement estimé et honoré : mais plus il y demeura, plus il rencontra de difficultés dans ses affaires particulières comme dans celles de son prince. Il reçut de son cabinet des instructions qui ne pouvaient réussir, des instructions qui se contrariaient mutuellement, qui l'exposaient. Il perdit sa sérénité; car il sentit pour la première fois que, malgré sa probité, son courage à dévoiler toute intrigue, il pourrait facilement devenir la victime d'une mission manquée. Il devint inquiet; mais cependant les fêtes se succédaient chez lui; car Mme de Sorgan, qui se trouvait là dans sa sphère, ne voulait au moins pas perdre les fruits certains de son voyage.

Elle jeta Adèle dans le tourbillon des plaisirs; et Adèle fut, comme est presque toujours chaque belle étrangère, la reine des assemblées. Oreste vécut moins dans le tumulte, s'adonnant, selon sa

coutume, à des occupations sérieuses, à des jouissances simples. Il reçut des lettres de Pylade, mais qui ne nommaient point Adèle : Mme de Sorgan en était assurée. Adèle n'écrivit que parfois quelques mots à Francisca. Mme de Sorgan trouva moyen d'intercepter ces lettres; mais il n'y était pas du tout question de Pylade. Elle se crut sûre de son triomphe; mais elle ne vit point qu'Adèle aimât le tourbillon de distractions dont elle l'avait enveloppée. Elle eut à combattre un enthousiasme auquel elle ne pouvait croire. Une matinée passée dans l'Augarten (1) au chant des rossignols, dans l'air suave de la nature en fleurs, dans le joyeux tumulte qui régnait sur le fleuve, fier de baigner les murs de la cité de l'empereur, étaient des fêtes qu'Adèle décrivait avec un cœur palpitant de la plus vive joie.

Elle rougit cependant lorsque, dans

---

(1) Promenade publique à Vienne.

une lettre d'Adèle, elle lut ces mots soulignés : *Je ne t'écris pas si volontiers, chère Francisca, parce que je crains que mes lettres ne soient vues par des yeux pour lesquels elles ne sont pas écrites.* Etait-ce d'elle qu'Adèle voulait parler? elle sentit qu'Adèle ne pourrait mieux se venger. Celle ci n'avait rien à dire des fêtes qui avaient lieu dans les salons des grands : elle se plaignait seulement des on inexpérience, de sa maladresse, puisque sa mère désirait qu'elle s'y distinguât.

Dans chaque lettre, elle faisait mention d'Abendstedt avec l'expression du regret. Pauvre Mme de Sorgan!

Le maréchal devint de jour en jour plus sombre, car il se vit tout à coup pris dans une trame invisible qu'il ne pouvait saisir par aucun côté pour la déchirer. Les lettres qu'il recevait étaient pleines d'espérances fondées sur son activité, son adresse, son crédit à la cour de Vienne; et il aurait presque juré que

c'était de sa cour même que venaient les obstacles invincibles qu'il rencontrait dans la réussite de sa mission. Il paraissait entouré de tout l'éclat de la faveur de son monarque, et cependant il y avait sur son horizon de sombres nuages qui se rassemblaient de plus en plus pour un prochain orage.

Ses propres affaires prenaient une tournure défavorable. On s'offrit à tout, et rien ne se fit; on mit à tout des conditions qu'il ne connaissait point : on chercha à l'attirer : il lui sembla même parfois que l'on ne voulait remplir ses espérances qu'aux dépens de sa probité.

Il perdit courage; car le brouillard à travers lequel il voyait les objets, devint chaque jour plus épais. Il ne savait plus à quoi s'arrêter.

Il vit enfin clairement que l'on voulait empêcher la réussite de la mission dont il était chargé.

« Oreste, dit-il un jour à son fils, il me paraît que je ne suis pas ici à ma

place; le parquet qui est sous mes pieds semble être de glace. » Oreste fut effrayé; son père lui avoua ses craintes. « O mon père! reprit Oreste, il vous reste le plus grand bonheur de la vie, le sentiment de votre honneur, vos enfans; oui, mon père, un bonheur si simple, notre vie précédente à Abendstedt. »

Le père secoua la tête, embrassa son fils, et dit : « O prophétie! ô avenir incertain! »

LA CHUTE.

« Non ! ajouta-t-il, je veux leur faire voir ce que peut un honnête homme. » Il écrivit au monarque même : il lui manda qu'il avait à craindre de devenir la victime d'une cabale secrète, s'il ne pouvait compter sur la justice de son prince. Avant de recevoir la réponse, sa négociation tomba entièrement, et il ne put comprendre comment cet évènement avait lieu précisément alors. Il annonça à sa cour la non réussite de sa négociation, et reçut du ministre une réponse polie, dans laquelle on lui disait : « Que l'on concevait aisément le peu de succès de sa négociation, parce qu'on avait appris trop tard qu'il était à Vienne pour ses propres affaires, auxquelles celles de son maître devaient naturellement céder le pas. » Le ministre ajoutait tout simplement qu'il avait

cherché à Vienne un rang plus élevé. Il eut l'air d'en être étonné, demanda et attendit de lui sa justification à cet égard. Ici le maréchal éclata; car c'était précisément ce même ministre qui avait fait naître en lui la première idée de son élévation. Il répondit avec énergie, avec la fermeté et l'indignation d'un honnête homme trompé, et fut rappelé. Arrivé aux frontières, il reçut sa démission, et l'ordre de se rendre dans ses terres.

Le feld-maréchal sourit amèrement en lisant cet ordre : « Il me semble, dit-il à Oreste, qui s'approcha de lui avec inquiétude, qu'on ne fait autre chose que me faire rentrer dans les bornes du seul bonheur réel. Dorénavant, mon fils, notre tableau de famille ne sera plus un simple ornement; il sera le frontispice de notre vie, dont il annoncera le contenu. Nous allons à Abendstedt; je suis exilé. » Emma pâlit, Louise aussi. Leur chagrin se répandit en reproches contre le monarque et la Pro-

vidence. Oreste et Adèle volèrent dans les bras de leur père ; ils se suspendirent à son cou avec des regards tristes, mais consolans.

« Je vous en prie, mes enfans, ne m'attendrissez pas davantage, dit le maréchal ; qu'on attèle. » Ils partirent de suite et sans s'arrêter pour Abendstedt, où ils arrivèrent vers minuit. Oreste retourna aussitôt dans sa garnison. Le lendemain matin, Adèle vola avec un sentiment de joie en bas des escaliers, dans le jardin. Ici, elle se retrouvait sur le théâtre de son bonheur, de sa jeunesse : le doux et joyeux esprit de son enfance pénétra dans son âme sur les ailes d'un tendre amour. Elle étendit les bras, respira l'air natal, pénétra, en dansant, dans les bosquets sur lesquels brillaient les gouttes de rosée. L'air du matin fit tomber sur elle les feuilles jaunies par l'automne.

L'inquiétude n'avait pas permis à Mme de Sorgan de fermer l'œil ; elle était

assise à sa fenêtre, le front appuyé sur sa main. Elle aperçut Adèle; elle la vit voltiger sur les ailes d'une joie qu'elle interpréta faussement. Elle la suivit de l'œil parmi les bosquets les moins touffus. Adèle traversa le parc, et approcha du jardin qui avait appartenu à la famille Frantz. Louise la vit grimper les rochers et se reposer près de la cascade. Un mouvement de colère s'empara d'elle; elle descendit lorsqu'Adèle revint; et elle la rencontra sur la terrasse, devant la maison.

Adèle avait, parmi les rochers, songé à son bien-aimé, sans avoir pour cela oublié son père. La couronne ducale n'était plus un obstacle à son amour; mais cependant son cœur n'avait encore conçu aucune espérance. Elle respectait la douleur de son père, causée par l'humiliation qu'il avait reçue. Là, au milieu des rochers, avec l'image de son bien-aimé et les souvenirs de toute son enfance, elle prit la ferme résolution

de ne point renoncer à son amant, mais aussi, de n'entretenir avec lui aucune liaison secrète.

Son cœur innocent et pur honorait ainsi le malheur de son père. Elle s'imposa volontairement, comme devoir filial, ce que l'orguil humilié de son père aurait pu lui ordonner durement. Elle entoura de lierre les perles, symbole de son amour, et les remit ainsi couvertes de ses cheveux. Son amour ne devait point insulter au malheur de son père.

La douleur causée par son amour sans espérance, qui rongeait toujours le fond de son âme, se confondit avec un doux sentiment de piété filiale. Elle sentit pour la première fois, avec une profonde émotion, qu'il existait encore un bonheur plus grand que l'amour : la vertu. Ses sentimens devinrent si purs, si exemps de toute idée terrestre (et elle était contrainte de s'avouer que son amour, tout pur, tout élevé qu'il était,

était pourtant terrestre), que si dans ce moment son père, en la pressant silencieusement contre son sein, lui eût abandonné la décision de son propre sort... Elle se leva à cette pensée, étendit ses bras vers le ciel, que pénétraient ses regards étincelans, et des larmes coulèrent de ses yeux. « Oui, mon père, s'écria-t-elle, je renonce à mon bonheur, si vous l'exigez, je renonce ici solennellement au bien-aimé de ma vie. »

Elle ne porta point ses regards sur terre après avoir prononcé ces mots décisifs. Elle les éleva au contraire vers le ciel. Elle se sentit encore plus intimement liée avec son bien-aimé qu'auparavant. Elle n'aurait pu être plus heureuse et plus contente que dans ce moment, quand même elle eût volé dans ses bras. C'est ainsi que le cœur d'Adèle avait fait un sacrifice auquel aucun autre pouvoir n'eût pu la forcer. Elle revint, le cœur bien soulagé; elle désirait que son père fût la première personne qu'elle

rencontrât. Ce fut Louise, qui l'attendait sur la terrasse.

Le malheur de votre père vous rend-il si heureuse? demanda-t-elle avec un sourire moqueur. Semblable à une main destructive qui verse de l'eau dans le fer en fusion, cette odieuse demande pénétra dans le cœur d'Adèle. Elle s'arrêta avec fierté devant Louise, jeta sur elle un regard de mépris, et dit : « Oui, femme inhumaine! le malheur de mon père m'a valu cette heure de contentement, qui est si heureuse, que je vous pardonne tout, votre haine, votre soupçon. » Dans ce moment le maréchal entra dans le jardin; Adèle vola au-devant de lui. Elle se jeta à genoux devant lui, et s'écria, en saisissant ses mains, qu'elle inondait de larmes de joie : « O mon cher père! »

Elle était rarement si agitée. Puis elle se releva. Louise s'était approchée. Adèle la vit, et dit avec une hardiesse qu'elle n'avait jamais eue, surtout en

présence de son père : « Vous, Mme de Sorgan, vous ne savez pas ce que peut une fille, ni combien la douleur d'un père est respectable ! » A ces mots, elle s'en alla.

« Que signifie cela ? demanda le maréchal ; c'est à vous qu'elle en veut, ce me semble. Elle était presque hors d'elle. »

Louise raconta ce qu'elle avait vu, ce qu'elle avait dit à Adèle, ce qu'Adèle lui avait répondu. Le maréchal fronça les sourcils, et ne répondit rien. « Je crois, dit-il, après une longue pause, que nous pouvons sans risque abandonner Adèle à son propre cœur. »

Mme de Sorgan haussa les épaules. « Je pensais, dit-elle, que vous deviez connaître la force des passions dans ces têtes exaltées.

« — Oh ! laissez-moi croire aussi à une vertu exaltée. Vous ne vous doutez pas combien cette croyance m'est à présent nécessaire, » répondit-il froidement et

lentement, la main posée sur son cœur. Il resta sur la terrasse, et vit dans la nature flétrie sa propre image. Il pensait à ses enfans avec un sentiment plus tendre. Il se retraça l'action d'Adèle, sa position à genoux devant lui, les paroles qu'elle avait dites à Louise. Il devina toute la marche des pensées d'Adèle; car, pensait-il avec un espoir consolant, ces mots : « Vous ne savez ce que peut une fille, ni combien la douleur d'un père est respectable! que peuvent-ils signifier autre chose?... Et si cela est ainsi, Adèle, ajouta-t-il tout haut, ton sacrifice n'est-il donc pas plus que toutes mes espérances déchues? » Le maréchal alla trouver Adèle. Il la prit dans ses bras, et dit : « Tu es à moi, chère Adèle! — O mon père chéri, dit-elle pleine d'amour et de bonheur, toute à toi! toute à toi! »

Jamais jusque-là elle ne l'avait tutoyé. Son émotion fut on ne peut plus grande. Il pressa sa main sur son cœur,

et dit d'une voix tremblante : « Oui, tu es à moi ! tu m'as sacrifié ton cœur ! et moi... ma fille ! je suis fier d'avoir deviné ton cœur. » Adèle regarda son père avec des yeux bien ouverts, avec courage, fierté et confiance. Il la regarda de même. « Adèle, dit-il, tu m'as fait renaître au bonheur ! que ce soit là ta récompense ! »

Il se retira. Il défendit à Louise et à sa femme de jamais dire un mot à Adèle de son amour. « Je sais, dit-il, qu'elle a renoncé à celui qu'elle aime pour faire mon bonheur. Vous souriez, Mme de Sorgan ? Hélas ! ne pouvez-vous donc croire à aucune vertu ?

« — Hé bien ! nous verrons qui se sera trompé. Je crois à la vertu, mais à celle que dictent l'esprit et la prudence. » Ici, le maréchal sourit, et dit : « Que serait donc la vertu, si elle était subordonnée à la faible tête de l'homme ? »

Le père était heureux dans sa généreuse fille, et la fille resta heureuse dans

l'orgueilleux sentiment de sa propre valeur. On eût dit que le maréchal était rentré entièrement dans le sein de la nature, du bonheur domestique. Le ton froid, fier, avait disparu de leurs entretiens; le malheur semblait les avoir rapprochés tous. Le maréchal n'avait pas l'espoir que conservaient sa femme et Louise, qu'il serait réintégré dans sa place; car lorsque dans la conversation elles lui faisaient entrevoir cet espoir, il mettait la main sur sa poitrine, et disait : « C'est fini! » Mais il espérait une réparation d'honneur. Il avait écrit à son souverain avec respect, mais avec toute la fierté d'un homme offensé. Il demandait une enquête. Elle ne vint point. Dans cet intervalle il apprit bien des choses, et par quels moyens on l'avait plongé dans cet abîme. Il écrivit encore une fois, et déclara le ministre un imposteur.

Tous ses amis lui avaient conseillé de ne pas faire cette démarche, en par-

tie par crainte, en partie parce qu'ils savaient combien la fourberie du ministre était voilée, et avec quelle facilité il pourrait jeter toute la faute sur le maréchal. Emma fit prier le capitaine, qui était la personne que le maréchal honorait le plus, de l'en dissuader. Le capitaine vint. Le maréchal le reçut à bras ouverts : « Mon cher capitaine, dit-il avec attendrissement, votre présence seule m'a manqué.

« — Pourquoi cela? dit le capitaine.
— Pour vous entendre me dire : « J'aurais fait de même à votre place. » Il le prit à part, fit son récit; et le capitaine dit : « Ma foi, Votre Excellence, j'en aurais fait autant! Il est possible, comme vos amis le disent, que vous empiriez votre sort. Mais il est bon de montrer parfois au prince un homme qui ne tremble point devant sa colère, qui ne tombe que lorsqu'on le renverse, et ne perd pas la dignité de l'homme.

« — Capitaine, s'écria le maréchal, je

ne tremble point; mais... à présent je suis homme, et si je tombe vous n'aurez point à rougir de mon amitié. » Il écrivit au prince. « O monsieur le capitaine, ce n'est pas là ce dont nous vous avons prié!

« — Je le sais; aussi je crois que cela ne conviendrait pas à une femme, quoiqu'il ait existé des femmes qui... Soit! je sais ce qui convient à un homme!

« — Mais nous vous avons prié, monsieur le capitaine, dit Emma piquée, de le dissuader de cette démarche.

« — Mais, morbleu! pardonnez, madame, si je jure; l'honneur d'un homme n'est point comme les gants à la nouvelle mode, qu'on porte aujourd'hui à l'endroit, demain à l'envers. Il me semble qu'il n'y avait pas autre chose à faire.

« — Mais, cher capitaine, si..... Elle regarda tristement devant elle.

« — Si la mort devait en être la suite, madame, je ne verrais pas encore qu'il y eût autre chose à faire. »

Le maréchal s'informa de la famille du capitaine, de Francisca. Le capitaine dit de tous : « Ils sont bien portans et satisfaits. »

Wolffenstein le regarda avec trouble sans lui répondre ; car il savait par sa fille, par le baillif d'Abendstedt, que la santé de Francisca était consumée par le chagrin. Son amour sans espoir avait attaqué les principes de sa vie. Les efforts continuels qu'elle faisait pour faire voir toujours à ses parens, à son père surtout, un visage riant et satisfait, étaient devenus trop pénibles pour la pauvre fille. D'autres circonstances encore étaient survenues qui firent pâlir les roses de son teint, et couvrirent son visage d'une morne pâleur. Elle le disait au moins...

« Hélas ! dit le capitaine, je crois qu'elle ne dit cela que pour diminuer la faute du maréchal. Je crains que chaque plaie ne soit mortelle pour l'esprit tranquille et ferme de la pauvre fille.

Et cependant le maréchal n'a pas tant de tort. »

Enfin arriva la nouvelle que le maréchal avait perdu entièrement la faveur du monarque, et était destitué de son emploi. On se regarda mutuellement avec tristesse et douleur. Le capitaine se leva, se promena à grands pas dans l'appartement, discuta avec lui-même, se rassit, s'écria dix fois : Morbleu! Il paraissait dans la plus grande agitation, dans la plus grande inquiétude.

« Qu'as-tu donc? dit Solms; nous avons perdu tout, et tu as été plus patient.

« — Que le bon Dieu te bénisse! avec ton bavardage! Qui parle de pertes? Hélas! la chute de cet homme orgueilleux doit m'affliger à jamais; car, qui sait? son souhait était trop élevé, l'appât trop grand, et le prix même à-peu-près certain.

« — Ah! c'est là ce que tu veux dire? A présent je te comprends, âme hon-

nête, dit Solms. C'est sa faute et non son malheur que tu plains ; car, quant à son malheur, cher capitaine, qui sait... Dieu est miséricordieux (le capitaine l'écouta), et nous ne sommes pas méchans... Il a perdu le rang dont il était fier ; et qui sait... (ici il jeta un coup-d'œil significatif sur Francisca) quelles sont en cela les vues de Dieu?

« —Morbleu! si je comprends bien, tu veux dire que le bon Dieu fait cela pour procurer un mari à notre fille. Hé bien, ma foi, ce serait prendre le chemin tout opposé, car je connais le maréchal : il aurait plutôt pu y consentir comme maréchal, que de s'y laisser contraindre par le malheur. Faut-il donc que, près du lit de mort du malheur, tu ne penses qu'à l'héritage? O Dieu! pardonne à tes enfans!

« — O mon père! s'écria Francisca, se jetant au cou de son père, à présent je suis certaine que tout espoir est perdu! »

Le feld-maréchal était instruit de toutes ces représentations du capitaine, aussi bien que des paroles de sa fille, par son baillif, qui avait toute la confiance du capitaine, et la méritait aussi. Il connaissait le chagrin de Francisca. Le maréchal dit à M[me] de Sorgan, qui en parlait : «Vous devez cependant convenir que ce sont des âmes bien nobles.

« — Si tout cela est vrai, si ce n'est point une embûche où l'on veut surprendre le généreux Wolffenstein. » (Ici le maréchal se retourna en silence, mais irrité contre les soupçons empoisonnés de M[me] de Sorgan.) Le capitaine avait raison. Le maréchal finit par ne plus pouvoir penser sans aversion à cette union.

Ce fut précisément ce qui causa son trouble, lorsque le capitaine lui répondit que Francisca était bien portante et satisfaite. Il pressa le capitaine contre son cœur, plein des sentimens les plus contraires. « Quel homme! » dit-il tout bas, lorsque le capitaine fut sorti. Le

capitaine s'en retourna chez lui. Le maréchal écrivit à son prince, et ne reçut point de réponse. Il écrivit une seconde fois avec un ton plus mécontent, plus franc; il reçut pour réponse que l'on poursuivrait son procès avec toute la sévérité des lois qu'il invoquait lui-même; que par son obstination il s'était rendu indigne des égards que jusqu'à présent on avait bien voulu avoir pour lui. Il reçut en même temps des lettres de ses amis, qui le conjuraient de ne plus exciter la colère de son souverain, et qui lui montraient combien il était facile de donner à certaines démarches qu'il avait faites à Vienne un air de trahison.

Le maréchal sourit. « Je sais, dit-il tranquillement, je sais que je joue gros jeu : mais, ajouta-t-il avec vivacité, je ne demande point de grâce; je demande justice. » Il écrivit de nouveau, et on chargea de son procès une commission à laquelle on ne pouvait reprocher aucune partialité.

Un vieux oncle d'Emma prit le ciel et l'enfer à témoin que son mari était enragé, qu'il avait hasardé sa tête. « Je le sais, dit le maréchal à sa femme en pleurs, mais je demande justice. » On ne pouvait comprendre l'entêtement de cet homme, qui voyait devant lui l'abîme, et continuait toujours cependant d'avancer. Déjà les premières séances tournèrent contre lui; il ne put que nier, sans pouvoir prouver la fausseté de ce qu'on lui imputait. Le ministre lui fit offrir de nouveau d'arrêter le cours du procès, s'il voulait lui faire réparation d'honneur.

« Non! dit le maréchal, très-tranquille. Je sais que le ministre me perdra; mais il ne doit pas avoir commis son crime à bon marché. »

Le capitaine, Oreste et Pylade furent les seuls de ses connaissances qui approuvèrent sa résolution. Enfin, le jugement fut prononcé. Le maréchal fut convaincu d'avoir négligé les affaires de son

souverain ; d'avoir eu à la cour de Vienne des liaisons nuisibles aux intérêts de son prince, pour obtenir d'abord l'élévation qu'il avait ambitionnée. On prononça la confiscation de tous ses biens dans les Etats du prince.

Le monarque demanda alors sérieusement une réparatiou d'honneur pour son ministre, et voulut à ce prix annuler le procès. Le maréchal s'y refusa absolument, et le jugement fut mis à exécution, à la vérité avec une modération qui lui laissa l'apparence d'être moins coupable.

On n'avait point fixé par le jugement l'époque où il devrait abandonner ses biens (Abendstedt seul était dans les Etats du prince); mais le maréchal refusa tout délai : il quitta aussitôt Abendstedt, et alla avec sa famille demeurer à Stillensée. Pendant les derniers jours qu'ils passèrent à Abendstedt, Adèle eut continuellement les larmes aux yeux. Hélas! ce ne furent point les douces et

tendres larmes d'un adieu sacré à un endroit chéri, ce furent les larmes amères du chagrin causé par le sombre silence de ses parens entre eux. Emma fut de mauvaise humeur; elle n'osa pourtant pas faire des reproches à son mari. Emma compara cette émigration à celle de la famille du possesseur de franc-fief. Le jour du départ, Emma dit à son mari: « Il me semble que c'est ton entêtement qui nous chasse d'ici. »

Le maréchal ne répondit point; il prit la main d'Adèle, et dit: « Je t'en prie, ma fille, raconte-moi encore une fois les circonstances du départ de la famille Frantz. Le capitaine, eux tous avaient perdu des richesses immenses; il ne leur resta rien que les premières nécessités d'une pauvre et misérable vie, dix mille fois moins qu'à nous. Je t'en prie, Emma, écoute. » Adèle raconta en sanglotant. Lorsqu'elle eut rapporté les paroles du capitaine, empruntées du *Paradis perdu,* le maréchal l'interrompit. Il em-

brassa sa femme, et s'écria avec exaltation : « O Emma! partout où tu seras, je trouverai mon paradis, Abendstedt, mes richesses. »

Adèle se joignit à leurs embrassemens; cela calma pour quelque temps leurs peines. Emma monta au moins en voiture avec une figure en apparence sereine; mais, arrivée près de Stillensée, elle ne put plus surmonter sa douleur secrète. « Oh! dit-elle avec un accent d'aversion, j'ai toujours haï ce repaire. » Le maréchal reprit doucement : « Je l'ai toujours aimé; mais, l'eussé-je haï, je l'aimerais à présent, car c'est dans ce château que je retrouvai le bonheur de ma vie, mon Emma. »

Elle se jeta dans ses bras, lui jura d'y être heureuse avec lui comme dans un paradis; et elle lui tint assez raisonnablement parole. Il lui échappait cependant parfois une expression de mépris pour Stillensée. Adèle, au contraire, était devenue l'ange protecteur de son

père, que le sort avait rendu plus sombre, plus sérieux. Elle s'attachait à lui par cette confiance filiale, joyeuse et enfantine. Elle trouva tout beau, intéressant; elle parvint même à éclaircir les chagrins de sa mère. Elle prenait dans son âme le bonheur dont elle faisait jouir les auteurs de ses jours.

A présent que le maréchal n'avait plus qu'une fortune à peine médiocre, parce qu'étant maréchal il avait employé sa propre fortune pour soutenir son rang, il craignit qu'Adèle et Oreste ne regardassent plus comme impossible une union avec la famille du capitaine; et dans sa triste condition il la trouvait, lui, plus impossible encore, puisqu'elle eût été pour lui une humiliation de plus : mais Adèle se tut, Oreste se tut; et le capitaine, qui de temps à autre venait voir le maréchal, se tut pareillement. Il ne disait pas un mot de Francisca, qui était toujours dans le même état; mais il parlait d'autant plus de Pylade. « Il

fut toujours d'un caractère gai, vous le savez, votre excellence. Si je savais ce qui lui est arrivé, je ne dirais rien du tout. Il est toujours gai, heureux, à ce qu'il dit, quelquefois exalté de joie comme un fou, mais cependant le plus souvent enfoncé dans ses réflexions, et les yeux humides. Oreste ne connaît pas plus que moi la cause de ces disparates. Vous rappelez-vous encore comme, lorsque nous célébrâmes la fête de la résurrection, ces quatre enfans, placés au bas de la table, furent joyeux et pétillans comme le vin de Champagne qu'ils buvaient, et qu'alors.... » En prononçant ces mots, le capitaine secoua la tête et soupira. Le maréchal dit : « Vous avez raison, bon capitaine; ils sont malheureux tous les quatre, et nous..... (Il se leva, fit quelques pas, et se rassit.) Je vous dirai ce qu'a Pylade, mais je vous prie de n'en point parler. C'est un amour malheureux qui attriste sa vie, son amour pour mon Adèle. »

Le capitaine fut saisi d'effroi ; il rompit la conversation tout court. Le maréchal lui en demanda la cause. Le capitaine le regarda fixement, se tut, et sourit. «Vous n'êtes plus franc envers moi, cher capitaine ; parlez.

« — Hé bien, donc, c'est pour vous épargner, père et ami généreux. Cela ne peut se faire, c'est impossible ; je le sais aussi bien que vous. Cela eût pu se faire plutôt, si vous étiez encore entouré de tout l'éclat de votre bonheur ; mais à présent, hélas ! nos jeunes gens, je crois, le voient aussi bien que nous.

« — O mon cher capitaine ! c'est cela seul que j'ai craint. J'ai craint vos reproches, vos sombres regards. Vous sentez donc que c'est impossible? Adèle le sent aussi.

« — Je réponds des trois autres ; et ainsi ne parlons plus de choses que nous ne pouvons changer. » Ils se turent.

CONCLUSION.

Le feld-maréchal devint de jour en jour plus sérieux, plus taciturne. Ses amis, des personnes à qui il avait fait du bien, tout le monde enfin l'abandonna : les uns d'une manière brusque, les autres avec un ton amical; ses parens mêmes rompirent avec lui. Oreste fut si mal regardé à son régiment, qu'il fut obligé de prendre son congé. Le maréchal l'accueillit en souriant, et dit sans haine : « Ils tremblaient jadis; il ne faut pas s'étonner s'ils sont cruels à présent. » Ses voisins, qui autrefois s'étaient empressés autour de lui, l'évitèrent. Sa maison fut déserte, ses salons sans société. Mme de Sorgan déclara qu'elle allait retourner à la capitale. « Vous aussi, Louise ! » dit-il en souriant. Elle trouva un prétexte assez naturel, et abandonna ses amis avec un

certain attendrissement; mais par la suite elle écrivit aux Wolffenstein aussi peu qu'elle alla les voir. « Je ne me serais pas attendu à cela ! » dit le maréchal.

Les seuls qui vinrent encore les voir furent le capitaine et sa famille, Francisca et Pylade exceptés. Le maréchal ne demanda jamais de leurs nouvelles ; mais son attachement pour ses enfans et pour le capitaine devint tous les jours plus vif.

« Dites-moi, lui demanda-t-il un jour, qu'est-ce que le bonheur? en quoi consiste-t-il? qu'en pensez-vous, capitaine?

« — Je n'en sais rien, répondit le capitaine : l'indépendance, je pense, cependant pas trop! du travail, mais pas trop! un cœur plein de feu, et pas trop encore! de la tranquillité, de la réflexion, mais encore ne faut-il pas que ce soit du flegme! en un mot, comme le jour consiste en mélange de clarté et d'obs-

curité, la vie consiste en plaisirs et peines; et les peines, je pense, semblables à la nuit, qui donne de nouvelles forces pour le jour, donnent un nouveau prix aux plaisirs.

« — Hem! le bonheur ne serait donc qu'un songe?.. Et qu'est-ce donc que l'amitié, capitaine? J'avais des amis; mais le malheur m'a fait entrer dans l'obscurité, ils m'ont tous abandonné! tous, oui, tous, vous excepté! Qu'est-ce donc que l'amitié tant vantée?

« — Il me semble, votre excellence, qu'un seul ami suffit, et d'ailleurs vous en avez plusieurs : vous oubliez vos enfans.

« — Oui, monsieur; et ceux-là mêmes... permettez que je vous le dise... c'est à vous que je les dois. Ce qu'est Oreste..... A présent, capitaine, je suis déshonoré; je suis innocent, mais déshonoré! Qu'est-ce donc que l'honneur? l'ombre du néant; et précisément la perte de cette ombre, de ce néant méprisable, est ce qui m'est le plus sensi-

ble. Que suis-je donc moi-même? pour ainsi dire un songe qui joue avec un autre songe. Je pourrai demander : Qu'est-ce que l'amour? qu'est-ce que la fidélité? que sont les dignités, les richesses? qu'est-ce que la vie, qui ne consiste qu'en songes?

« — Oh! c'est quelque chose de grand, cher ami, s'écria le capitaine vivement; car je sens, monsieur, que je pourrais mourir pour vous, pour Oreste, et même avec plaisir. »

Le maréchal pressa le capitaine contre son cœur, plein d'un sentiment douloureux, mais bien doux, et dit avec une voix altérée : « O mon ami! ô mon frère! oui, c'est quelque chose de grand; je le sens aussi, et c'est encore à vous que j'en ai l'obligation. Si je méprise ce que je ne puis oublier; si j'estime la vie, que je voudrais mépriser, c'est à vous, mon ami, que j'en ai l'obligation. »

Ils étaient tous deux trop attendris pour continuer; ils se séparèrent.

Il se passa dans le maréchal quelque chose d'extraordinaire; un combat avec lui-même, que personne ne put approfondir. Il sourit à tout, et devint cependant toujours plus sérieux, plus taciturne. Ses voisins lui cherchèrent dispute. Il eut une infinité de procès qu'il haïssait, et qu'il ne pouvait terminer. On le calomnia; mais il supporta tout avec une imperturbable indifférence.

La perte de son honneur, semblable à un vautour, rongeait son âme; il en fit l'aveu au capitaine. « C'est un songe, je le sais, dit-il en souriant. Le misérable qui m'a culbuté est ministre, et tout le monde plie le genou devant cette méprisable idole; mais néanmoins la honte a enchaîné mon âme et énervé mes forces. Je sais à présent ce qu'est le bonheur, où on peut le trouver; mais je ne puis en jouir. Je ne pourrai plus faire le bonheur de personne, pas même de mes enfans, car... je suis déshonoré! »

Tout ce que le capitaine put dire

contre cela fut inutile; c'était l'unique pensée du maréchal. Il était malheureux, et tous les siens l'étaient aussi; car ses enfans avaient renoncé à l'espoir de devenir jamais heureux. « Peut-il jamais consentir à notre union! dit Oreste à sa sœur; ne serait-ce pas un aveu tacite qu'il se reconnaît indigne de sa noblesse? Hélas! Adèle, n'est-il pas déjà assez malheureux sans cela? Nous le sommes aussi; mais nous... — Nous cachons nos larmes, » interrompit Adèle en se jetant dans les bras de son frère.

Tout à coup le ministre qui avait renversé le maréchal, fut arrêté. Le monarque avait découvert secrètement qu'il entretenait une correspondance suspecte avec une cour étrangère. On apposa les scellés sur ses papiers, que le prince se fit apporter dans son cabinet pour les parcourir lui-même. Il y trouva les preuves les plus convaincantes du crime du ministre, et en même temps les plus claires de l'innocence, de la probité du

maréchal et de sa fidélité incorruptible envers son souverain; car il fut prouvé, par la correspondance du ministre, qu'on avait voulu que Wolffenstein prît part à la trahison, et que le ministre avait employé comme appât l'élévation de l'ambitieux Wolffenstein. Mais bientôt aussi le ministre découvrit que Wolffenstein n'était point l'homme sur lequel il pouvait compter. Le monarque trouva des lettres de son ministre, où il n'était parlé que de la fidélité incorruptible du maréchal, de sa probité inébranlable et de ses principes d'honneur : conséquemment, il avait fallu le perdre. Le prince vit clairement par quels moyens on avait fait manquer à Vienne la négociation dont on l'avait chargé. Il avait toujours estimé Wolffenstein; malgré la conviction de son crime, il avait voulu le sauver, et fut par conséquent très-satisfait de son innocence.

Le ministre fut arrêté si secrètement, que sa famille même ne sut ce qu'il était

devenu. Personne ne connut son sort; on le crut parti pour une mission secrète. On arrêta encore secrètement quelques personnes qui avaient trempé dans le complot, ainsi que le prouvaient clairement les lettres du ministre. Dès que l'affaire put être publiée, le monarque écrivit lui-même au maréchal une lettre où il reconnut toute son innocence.

Le maréchal était précisément dans une allée couverte de son jardin, à se promener avec le capitaine, lorsque le domestique apporta la lettre. Il l'ouvrit indifféremment; mais après en avoir lu quelques mots, il pâlit : ensuite une joyeuse rougeur couvrit tout son visage; son œil devint plus vif; ses mains, qui tenaient la lettre, tremblèrent; sa poitrine se gonfla; puis il se jeta dans les bras du capitaine, poussa un profond soupir, et dit : « Oui, il y a une Providence! il existe un Dieu vengeur! Tenez, capitaine, lisez. » Le capitaine lut :

« Mon cher feld-maréchal de Wolf-
« fenstein, j'ai trouvé, parmi les papiers
« du ministre arrêté, les preuves les plus
« incontestables de votre innocence,
« quant à la mission dont je vous avais
« chargé pour Vienne. Je suis on ne
« peut plus affligé d'avoir été trompé sur
« votre compte par mon indigne minis-
« tre, puisque je vous ai laissé gémir
« sous le fardeau d'un malheur non mé-
« rité, vous, le plus fidèle de mes ser-
« viteurs, l'homme le plus probe, le plus
« attaché aux sentimens de l'honneur, et
« qu'ainsi je me suis moi-même privé
« des conseils et des services d'un homme
« si plein de mérite, d'un brave homme
« tel que vous.

« Je suis homme, et puis être trompé ;
« veuillez donc me pardonner. J'ai re-
« fusé bien long-temps d'ajouter foi à la
« trahison dont on vous accusait ; que ce
« soit la preuve de mon estime envers
« vous. Je me réjouis qu'il ne soit pas
« trop tard pour réparer le mal que je

« vous ai fait. J'ai donné ordre à votre
« ancien régiment de vous reconnaître
« de nouveau pour son chef. J'ai chargé
« ma commission des finances de vous
« réintégrer de suite dans la possession
« de vos biens, et de vous en payer les
« intérêts depuis le jour de la confisca-
« tion. Vous toucherez votre ancien trai-
« tement avec le rappel, depuis le jour
« où vous avez cessé d'être à mon ser-
« vice : la caisse militaire en a déjà reçu
« les ordres. Toutes les gazettes renfer-
« meront la justification que vous doit
« l'Etat. Votre honneur est rétabli, et
« mon entière confiance dans votre ca-
« ractère doit vous convaincre de l'affec-
« tion de..... »

« Hem ! dit le capitaine après avoir lu la lettre ; c'est beau de la part d'un monarque. Je vous en félicite, Votre Excellence !

« — Pourquoi devenez-vous si laconique tout à coup, mon cher capitaine ? demanda le maréchal, parce qu'en effet

le capitaine parlait avec une froideur visible. Les gens mêmes qui m'ont abandonné m'en féliciteront plus chaudement que vous; car je vous avoue, mon cher, bon et noble ami, que cette lettre me rend heureux, heureux comme un dieu: elle a débarrassé mon cœur de tout fardeau pénible. L'avenir s'ouvre à moi, rayonnant de bonheur; tous mes souhaits vont enfin être accomplis! Ne le croyez-vous pas?

« — Peut-être, dit le capitaine avec encore plus de froideur. Le monarque ne vous refusera pas ce que vous lui demanderez: vous n'avez plus guère à craindre sa défaveur, sa méfiance; car, quand on a été éprouvé comme vous, et qu'on a si bien soutenu l'épreuve.....

« — Oh! vous ne pouvez vous faire à mon plaisir! Venez, capitaine; j'ai à écrire au monarque, à mon régiment, à la chambre des finances, etc. Je vais avoir de la besogne.

« — Oui, je m'en aperçois, » reprit

le capitaine. Avant son départ, il lui fallut promettre expressément au maréchal de venir assister avec toute sa famille, sans en excepter personne, à la fête qu'il donnerait dans sa garnison, lorsqu'il rentrerait dans sa dignité. Le maréchal promit d'envoyer les voitures pour les chercher.

Une nouvelle vie recommença dans la maison du maréchal. Il reçut des félicitations et des lettres de tous côtés. Louise écrivit, et le maréchal l'invita aussi à la fête qu'il donnerait lors de son arrivée dans sa garnison. Il prévint son régiment du jour de son arrivée, et chargea Pylade de préparer une fête somptueuse pour le lendemain de ce jour. Toutes ses anciennes connaissances y furent invitées. On attendit cette fête avec une certaine crainte; on se prépara à de nouvelles flatteries, et principalement ceux qui, dans son malheur, l'avaient le plus méprisé. Adèle fut chargée d'aller chercher la famille du capitaine: elle vola

avec un plaisir douloureux dans les bras de Francisca, car les préparatifs de son père, l'intérêt joyeux, presque impétueux qu'il prenait à son rétablissement dans ses dignités, avaient de nouveau étouffé chez elle le germe de tout espoir.

Francisca aussi, à qui le temps avait donné de nouvelles espérances et rendu la meilleure santé, se jeta découragée dans les bras de son amie. On se mit en route.

Le maréchal arriva sur le soir à sa garnison; la troupe était sous les armes. Il entra, sérieux comme toujours, mais plus cordial, dans le cercle des officiers qui l'attendaient à son hôtel. Après quelques paroles agréables, il les congédia. Déjà Emma était en haut dans les bras de Louise. Adèle alla sur le balcon, et le trouva garni d'orangers et de ses fleurs favorites. Des larmes d'attendrissement s'échappèrent de ses yeux : elle imprima un baiser sur toutes les fleurs; son père en eût-il été témoin, elle eût agi de

même, et l'aurait avoué. Francisca était près d'elle; elle avait vu Oreste se jeter dans les bras de son ami Pylade. « O Adèle ! es-tu heureuse ? lui demanda-t-elle doucement.

« — A présent, oui ! dit-elle en montrant les fleurs; et je puis avoir encore mille instans pareils. » Francisca n'en avait jamais eu de semblables.

Le maréchal accueillit Louise avec une grande affabilité. Elle fit au maréchal, avec son agréable légèreté accoutumée, une image de sa vie à venir. Dans ce moment, Adèle et Oreste entrèrent dans l'appartement : le maréchal les embrassa, ainsi que sa femme. « Encore quelques pas en avant, » dit Louise.

Le maréchal répondit sérieusement : « J'ai fait vœu, madame, de ne jamais sortir de l'enceinte que voilà. » (Il était entouré de sa femme et de ses enfans.) Louise sourit; Wolffenstein se tut. Il était on ne peut plus serein; il passa encore toute la soirée avec le capitaine à

faire des réflexions sur le bonheur humain, avec une gaîté qui montrait combien il était heureux.

Le lendemain il passa la revue de son régiment, et revint chez lui d'une gaîté charmante. Les voitures roulèrent, les convives arrivèrent; on allait entrer dans la salle à manger. Le maréchal, debout, eut l'air de chercher parmi les dames celle à laquelle il offrirait son bras; son œil devint plus vif, plus brillant, et comme humecté : enfin il approcha de Francisca, saisit sa main, la conduisit à son fils, et dit d'une voix altérée: « Voilà ta future, mon noble fils; aimez-vous, et soyez heureux! » Ensuite il se détourna pour cacher son émotion, et se jeta dans les bras du capitaine, en disant : « Mon frère, donne-lui ta fille! » Puis il se tourna vers Adèle; elle était pâle, tremblante : lorsqu'elle vit le regard tendre de son père, elle ouvrit ses bras, et se jeta à genoux devant lui. « O mon enfant! dit-il, tu sais donc com-

bien je t'aime! Où est-il? où est Pylade? mon fils Pylade! » Il s'élança vers le général, et se jeta à genoux à côté d'Adèle. « Vos souhaits, dit le maréchal, furent plus sages que les miens, et cependant vous y aviez renoncé. A présent, Adèle est à toi! Je te la donne, mon fils! »

Alors Augustine, son mari, la femme du capitaine, s'approchèrent du maréchal, qu'ils embrassèrent presqu'en même temps. « Ne t'ai-je pas dit, mon frère, dit-il au capitaine, que celui qui a été éprouvé comme moi est heureux? Suis-je enfin devenu homme?

« — Oui, tu l'es, dit le capitaine; car, je le répète encore, quiconque a été éprouvé comme toi, et a soutenu l'épreuve aussi noblement, est un homme. Dieu soit loué! »

Oreste et Francisca étaient près l'un de l'autre. Ils s'entre-regardèrent avec des yeux en larmes; leur bonheur leur semblait un songe. Il en était de même d'Adèle et de Pylade. Ils avaient perdu

toute autre idée. Emma fut touchée, et son émotion lui aida heureusement à cacher sa surprise désagréable. Louise, avec une feinte sincérité, félicita les deux couples d'amans.

La foule d'étrangers qui se trouva présente modéra les démonstrations de la passion. C'était précisément ce qu'avait voulu le maréchal. Enfin l'on se mit à table.

« Voyez-vous, mon cher capitaine, dit le maréchal, c'est encore une fête de résurrection : alors je retrouvai mon Emma. A présent ce sont ces amans qui se retrouvent, et moi je suis ressuscité du tombeau de la honte. Je n'ai pas voulu laisser à la calomnie le moindre doute sur cette union; c'est pourquoi j'ai invité à la fête cette nombreuse société. Autrefois nos enfans furent un peu troublés par la gaîté et le vin de Champagne. Vous prédîtes des malheurs. Les malheurs sont venus, mais ils sont passés. Rien à présent ne trouble nos

enfans, que le bonheur et l'amour. Buvons à la continuation de leur bonheur! » Les verres s'entre-choquèrent, et les yeux devinrent humides.

Après qu'on se fut levé de table, le maréchal entra encore une fois dans le cercle de ses officiers. « Le roi, dit-il, a bien voulu, sur mes prières réitérées, m'accorder mon congé. Voilà l'ordre de Sa Majesté; il renferme mon éloge, messieurs, ses regrets de ce que je quitte son service, et une attestation de ma parfaite innocence, dont je crois n'avoir pas besoin près de vous. » Il remit l'ordre entre les mains de l'adjudant-major, qui en fit lecture aux officiers. Il salua, et se retira.

Alors Louise revint de son étonnement, et dit avec des regards de pitié : « Mon Dieu, M. de Wolffenstein, qu'avez-vous fait ? »

Il se trouvait précisément au milieu de ses enfans, dans les bras de son ami, et répondit en souriant : « Quand on est

passablement quelque part, il faut y rester. Ne le croyez-vous pas, capitaine? Demain nous retournerons à Abendstedt. »

Où peut-on être mieux que près de ceux dont on est aimé, dans des bras qui nous étreignent? Si nous n'avons pas trouvé le bonheur, il n'existe point sur toute la terre.

« — Il existe dans nos cœurs, » reprirent-ils tous à la fois, excepté Mme de Sorgan; et ils s'embrassèrent en versant des larmes d'attendrissement. A ce spectacle, les yeux de Louise devinrent humides. Elle se dit tout bas : « Ah! si ce que je vois, ce que j'entends est en effet plus qu'un songe, j'ai donc perdu ma vie entière! et que leur sort est digne d'envie! »

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

